

ESSAI

SUR

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE

DU SOPHISTE

LIBANIUS

Μέτρον ἄριστον.

(Liban. ép. 150, éd. Wolf.)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE PARIS

PAR

L. PETIT,

Licencié ès-lettres,

Professeur à l'institution Saint-Vincent, de Senlis.

PARIS

A. DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Cujas, 7 (ancienne rue des Grès)

1866

ESSAI

SUR

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE

DU SOPHISTE

LIBANIUS.

Paris. — Imprimerie de A. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE

DU SOPHISTE

LIBANIUS

Μέτρον ἄριστον.

(Liban. ép. 150, éd. Wolf.)

THÈSE

PRESENTÉE A LA FACULTÉ DE PARIS

PAR

L. PETIT,

Licencié ès-lettres,

Professeur à l'institution Saint-Vincent, de Senlis.

PARIS

A. DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Cujas, 7 (ancienne rue des Grès)

1866

A

M. A.-E. EGGER,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS;

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

L. PETIT.

INTRODUCTION.

Le quatrième siècle semble, à plus d'un titre, mériter particulièrement et attirer l'attention du nôtre. L'éloquence, l'histoire, la philosophie, font un retour plein d'intérêt (1) vers cette époque, féconde en grandes luttes et en utiles enseignements. Une société qui s'écroule; une religion qui s'élève; la civilisation extrême aux prises avec la barbarie; le paganisme tentant pour se relever un suprême et vain effort; l'agonie d'un immense empire, dont les dernières convulsions montrent encore la grandeur; les germes de salut et d'avenir que le christianisme féconde, au milieu de ces ruines, par la double action de l'éloquence

(1) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.* — A. de Broglie, *Histoire de l'Église au quatrième siècle.* — A. Thierry, *Trois ministres de l'empire d'Orient.* — E. Lamé, *Julien l'apostat.* — E. Talbot, *Œuvres complètes de l'empereur Julien,* traduction française.

et de la vertu : voilà ce que présente à l'étude de notre génération la seconde moitié du quatrième siècle. D'un si vaste tableau, détacher une seule figure qui occupe le second plan ; retrouver, dans l'autobiographie et dans les lettres de Libanius, les traits du sophiste grec par excellence ; étudier en lui l'homme privé, l'homme public, le professeur, l'homme de lettres ; démêler, au milieu d'une immense correspondance, tout ce qui peut caractériser le rhéteur célèbre, l'ami de Julien l'apostat, le maître de saint Jean Chrysostome et de saint Basile, l'idole de la ville d'Antioche ; essayer enfin de trouver, dans le rôle joué par un tel personnage, quelques traits de l'histoire de son temps : tel est l'objet de ce travail.

Mais, avant d'essayer de faire revivre le sophiste d'Antioche, nous devons dire où et comment nous l'avons étudié. Pour connaître Libanius, c'est Libanius parlant de lui-même que nous avons consulté. Il a cru à l'immortalité de sa gloire, et sans doute aujourd'hui il trouverait un grave mécompte à voir si peu célèbre le nom dont il avait rempli son siècle, et si peu connue sa vie, qu'il avait pris soin de raconter à ses contemporains, et d'écrire (1) pour la postérité. Il est

(1) Λιβανίου περὶ τῆς ἑαυτοῦ τύχης λόγος, Reiske, t. I, p. 1.

vrai de dire que ce document, le plus curieux et le plus complet de ceux qui peuvent nous faire connaître Libanius, nous est parvenu tellement altéré et difficile à comprendre, en beaucoup d'endroits, qu'il est presque téméraire d'en entreprendre la traduction. Nous avons eu pour ce travail les deux seuls textes imprimés qui existent. Le texte de Morel, et la traduction latine qui l'accompagne, sont souvent inintelligibles; le texte de Reiske, malgré de nombreuses corrections et des notes explicatives, contient encore une foule de passages qui ont besoin d'être corrigés, complétés, ponctués différemment, pour présenter un sens quelconque, sinon un sens satisfaisant. C'est à ces difficultés, sans aucun doute, qu'il faut attribuer les erreurs dans lesquelles sont tombés les biographes de Libanius. Si nous sommes parvenu à faire pénétrer quelque lumière dans ces demi-ténèbres, nous sommes forcé d'avouer que c'est au prix d'efforts qui sont en disproportion avec le résultat obtenu. En méditant le texte annoté de Reiske, en le comparant au texte et à la traduction de Morel, en éclairant ce travail de tout ce qui pouvait y jeter quelque lumière, et en demandant au contexte un sens que le texte nous cachait, il nous a souvent fallu aller jusqu'à l'audace, pour ne pas laisser de lacunes dans la traduction de ce sin-

gulier document, dont la dernière page seule a complétement défié notre curiosité et nos efforts.

Cette curiosité pourtant était aussi vive que légitime. Désirant étudier le quatrième siècle dans la correspondance du professeur qui y avait tenu une si grande place, la connaissance de sa vie, racontée par lui-même, était pour nous le point de départ indiqué; la biographie devait jeter un grand jour sur les lettres, qui devaient, à leur tour, éclairer et compléter la biographie. Prononcé par l'auteur, devant ses compatriotes, dans une première partie, écrit probablement en plusieurs fois, comme un journal de sa vie, dans la seconde moitié, ce prolixe récit porte avec lui un caractère d'authenticité, qui ne se retrouve dans aucun autre de ses ouvrages, à un pareil degré; mais, en même temps, la personne de l'auteur s'y montre avec une complaisance et une persistance capables de fatiguer la plus bienveillante attention; la naïveté de son admiration pour lui-même, la sincérité du culte de sa propre gloire, la grande importance qu'il attache aux plus petites circonstances de sa vie, l'emphase avec laquelle il grossit tout ce qui le touche, tout y porte le cachet d'une vanité qui devait peser à ses contemporains. On comprend qu'il ait eu besoin de se défendre devant eux du reproche d'arrogance et d'importunité, et l'apologie πρὸς τοὺς αὐτὸν βαρὺν

καλέσαντας paraît placée fort à propos, après ce *discours sur sa propre fortune.*

Sous ce titre, qui résume bien le sujet, Libanius entreprend, en suivant le cours de sa vie, de montrer tout ce qu'il doit à la bonne ou à la mauvaise fortune, et il le fait avec une monotonie qui devient fatigante, surtout vers la fin, où le ton du début ne se soutient plus. On croit même y reconnaître, ajoutés bout à bout, différents morceaux complétant l'histoire de sa vie, avec le refrain sur la fortune, refrain amené par le plan d'un premier discours. On croit y voir aussi, comme cachés et réservés pour la postérité, les traits vengeurs que le rhéteur a aiguisés contre les ennemis de sa vieillesse. La première partie, lue par lui à ses concitoyens, à l'âge de soixante ans, contient, sous une forme un peu plus oratoire, la période de sa vie qui se termine à cet âge; la seconde partie semble mener jusqu'à sa soixante-seizième année le récit de sa vie, qui se prolonge au delà, et raconte, comme des faits déjà bien passés, les derniers événements qui affligent ses vieux jours. Là, les ténèbres se font autour du texte, si obscures qu'on ne peut savoir sur quel fait ou sur quelle pensée s'est arrêté ce témoin de sa propre existence.

C'est à cette source que nous avons puisé d'utiles renseignements sur la vie de Libanius; et

nous avons pu, grâce à cette autobiographie, le suivre d'assez près pour dépouiller avec plus de fruit sa vaste correspondance. Cette correspondance, qui ne remonte pas au-delà de sa quarantième année, époque où il revint se fixer à Antioche, comprend environ deux mille lettres dans le recueil de Wolf. Ce recueil, publié à Amsterdam en 1738, par le savant professeur de Hambourg, est le dernier et le plus complet de ceux qui aient paru, le seul que nous ayons eu à consulter (1). L'érudition, le jugement, les recherches, la traduction, les notes du consciencieux éditeur, donnent le plus grand prix à son travail, qu'un véritable luxe de typographie recommande à la curiosité du lecteur. Nous n'entrerons pas dans l'examen des sources diverses (2) et des éditions partielles qui ont contribué à former ce recueil, non plus que dans l'examen des manuscrits, des

(1) M. Egger nous a communiqué, entre plusieurs fragments tirés des *Miscellanea* de Münter, une lettre adressée à Calliopius, qui ne se trouve pas dans le recueil de Wolf, et dont l'authenticité ne nous paraît pas douteuse. Remercier M. Egger de cette communication sera, pour nous, signaler le moindre des témoignages que nous avons reçus de sa bienveillance.

(2) L'origine des lettres latines présente seule un intérêt particulier, parce que Zambicarius, professeur de grec et de latin à Pérouse, dans le quinzième siècle, est le premier qui se soit occupé des lettres de Libanius. Il avait recueilli dans la Grèce, où il avait passé cinq années, les trois cents lettres dont il a donné la traduction latine, avec l'aide d'Argyropoulos. Quatre-vingts seulement, sur ces trois cents lettres, ont été retrouvées et reproduites par Wolf dans le texte grec.

recherches, des travaux et des auxiliaires dont Wolf a su trouver le concours. On peut lire ces intéressants détails dans sa préface, et dans l'histoire de la littérature grecque de Schœll; nous parlerons seulement de notre propre impression et de notre travail sur cette édition des lettres de Libanius.

Lorsque, par une première lecture, on veut pénétrer dans cette correspondance, on est un moment arrêté par le sentiment de la difficulté de ce travail. Que d'énigmes dans ces lettres, dont on ne connaît pas les destinataires! Que d'obscurités dans ce style, parsemé de citations et d'allusions peu saisissables, dans ces jeux d'esprit, dans ces raffinements de la pensée et de l'expression! L'élégance et la variété de la forme peuvent-elles d'ailleurs dissimuler ou compenser la monotone et stérile uniformité du fond? Que peuvent nous apprendre tant de compliments et de recommandations, adressés à plus de cinq cents personnages, dont les noms, pour la plupart, sont ignorés, altérés ou incertains? Il faut quelque effort de volonté pour surmonter cette première impression. Mais, si l'on persévère, on aperçoit quelques intéressants détails de mœurs et de caractère; les mêmes noms se représentent, les personnages et les faits se dessinent; le style lui-même semble un peu s'éclaircir, l'intérêt se soutient et s'accroît.

On est charmé par l'élégance, la variété, l'exquise urbanité de tant de lettres dont chacune est, en son genre, une pièce achevée avec un soin et un art infinis; on se prend à admirer la forme d'un billet dont le fond est insignifiant. C'est ainsi que nous avons poursuivi jusqu'au bout une première lecture, notant, par un mot, celles de ces lettres qui pouvaient faire connaître leur auteur et son temps. Sur deux mille lettres, deux cents à peine sont dignes, à ce titre, d'attirer l'attention, et l'on éprouve une certaine déception à ne les voir jamais s'élever et s'étendre en dehors du cercle étroit d'action où se tient leur auteur. Leur grande, leur unique utilité est de faire connaître Libanius, ses correspondants et son siècle. Aussi avons-nous pensé qu'une seconde lecture, et un travail fait à ce point de vue, pourraient être de quelque utilité.

Schœll, dans son Histoire de la littérature grecque, dit, en parlant du recueil des lettres de Libanius publié par Wolf : « Son édition est excellente sous le rapport de la critique, mais elle a besoin, plus encore que les discours, d'un philologue versé dans l'histoire, qui, après avoir fait des recherches suffisantes sur les cinq cents correspondants de Libanius, les fasse connaître aux lecteurs, et dispose les lettres, soit dans un ordre chronologique, autant que cela est possible, soit en

réunissant toutes celles qui ont été adressées au même correspondant. » En reconnaissant ce qui nous manque pour entreprendre le travail indiqué par Schœll, nous avons cependant tenté de le faire. Nous avons voulu frayer et aplanir le chemin à ceux qui voudraient, après nous, pénétrer dans cette correspondance pour y chercher quelque lumière. Nous avons suppléé à ce qui nous manquait en connaissances philologiques et historiques, par une étude consciencieuse de tous les documents qui peuvent jeter quelque jour sur les lettres de Libanius, et sur leurs destinataires. Nous avons mis à profit l'étude de sa vie, dont il nous avait fourni les éléments, et l'histoire de son siècle, que nous avons étudiée dans les auteurs contemporains : Ammien Marcellin et le code Théodosien, parmi les anciens, l'histoire de Tillemont, parmi les modernes, nous ont surtout été d'un puissant secours pour faire, de notre mieux, ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la prosopographie des correspondants de Libanius. Beaucoup d'entre eux sont totalement inconnus, beaucoup sont incertains; mais beaucoup néanmoins, historiens, poëtes, rhéteurs, préfets, évêques, personnages importants ou illustres, à un titre quelconque, nous sont en partie connus par sa correspondance. Pour ne citer qu'un seul exemple, nous avons trouvé, dans les lettres de Libanius, des ren-

seignements précis et nouveaux sur la patrie et la famille d'Ammien Marcellin, ainsi que la date des premières lectures qu'il fit à Rome de son histoire (1).

Nous avons donc espéré que, malgré son imperfection, notre travail ne serait pas sans quelque utilité; nous avons fait du moins nos efforts pour qu'il en fùt ainsi. Ne pouvant classer, par ordre chronologique, des lettres qui ne portent, en général, avec elles, rien qui permette de leur assigner une date, nous nous sommes arrêté à l'idée de ranger les correspondants de Libanius par ordre alphabétique, en donnant sur eux tous les renseignements ou toutes les conjectures que nous avons pu recueillir; et nous avons réuni toutes les lettres écrites à un même correspondant, afin qu'elles pussent s'éclairer mutuellement. Un résumé de ces lettres, quelquefois une traduction partielle ou intégrale, quelques observations sur leur date probable ou leur douteuse authenticité, enfin quelques rapprochements avec l'autobiographie de Libanius, achèvent ce que nous avons pu faire pour leur donner un sens plus clair et plus précis. Nous ne pouvons pas, dans un semblable travail, ne pas avoir commis

(1) Nous croyons aussi avoir trouvé, sous le nom d'Ambrosius, Macrobe, l'auteur des Saturnales et du Commentaire sur le Songe de Scipion, qui avait été élève de Libanius.

bien des erreurs, et nous avons le vif sentiment de notre insuffisance pour une pareille tâche; nous n'hésiterons pas néanmoins à livrer bientôt à la publicité ce recueil de documents et de notes, où d'autres, après nous et mieux que nous, pourront étudier Libanius et son siècle. Tels ont été les éléments de notre travail. Un tableau chronologique de la vie de Libanius, d'après ses lettres et son autobiographie, et la liste des auteurs que nous avons consultés, complètent les renseignements que nous avons cru devoir mettre en tête de cet essai; nous lui donnerons, comme appendice, la traduction de l'autobiographie, à laquelle nous renverrons quelquefois le lecteur.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS.

AMMIEN MARCELLIN. *Collection des auteurs latins*, publiés sous la direction de M. Nisard. Paris, Firmin Didot, 1855.

BEUGNOT. *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*. 1835.

A. DE BROGLIE. *Histoire de l'Église au quatrième siècle*. Paris, 1864—65.

CODE THÉODOSIEN. *Codex Theodosianus, cum perpetuis commentariis*. Jac. Gothofredi. Lugduni, 1665, 6 vol. in-fol.

Chronicon Alexandrinum, ed. Matthæi Raderi, Monachii, 1615.

E. EGGER. *Mémoires de litt. ancienne*. Paris, Durand, 1862.

EUNAPII *Vitæ Sophistarum*. Ed. Boissonade. Paris, 1828.

FABRICIUS. *Joannis Alb. Fabricii Bibliotheca græca*. Editio nova. Hamburgi, 1798.

GIBBON. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Paris, 1812, éd. Guizot.

Histoire de l'Église, écrite par Eusèbe, Socrate, Sosomène, Théodoret et Évagre, traduite par Cousin. Paris, 1626, 5 vol. in-12.

Histoire romaine, écrite par Xiphilin, Zonare et Zosime, traduite par Cousin. Paris, 1618, in-4°.

EM. LAMÉ. *Julien l'apostat*, précédé d'une notice sur la formation du christianisme. Paris, 1861.

MOREL. *Libanii sophistæ prælud. orator. et orationes.* Paris, 1616 et 1627, 2 vol. in-fol.

MÜLLER. *Antiquitates Antiochenæ.* Gottingue, 1839.

REISKE. *Libanii sophistæ orat. et declam.* Altenbourg, 1791 à 1797, 4 vol. in-8°.

SCHŒLL. *Histoire de la littérature grecque profane.* Paris, 1824.

TALBOT. *OEuvres complètes de l'empereur Julien,* traduites en français. Paris, 1862.

A. THIERRY. *Trois ministres de l'empire d'Orient, Revue des Deux-Mondes,* 1863—1864.

TILLEMONT (Le Nain de). *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église, etc.* Paris, 1701, 6 vol. gr. in-4°.

VILLEMAIN. *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.* Paris, 1849.

W.-H. WADDINGTON. *Édit de Dioclétien, établissant le maximum dans l'empire romain.* Paris, Firmin Didot, 1861.

WALZ. *Rhetores græci.* Studgart, 1832-1836.

WOLF. *Libanii sophistæ epistolæ.* Amstelæd., 1738, in-fol.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE DE LIBANIUS

D'APRÈS SES LETTRES ET SON AUTOBIOGRAPHIE.

Années de J.-C.	EMPEREURS.	Années de la vie de Libanius.	
314	Constantin, 8, 9	0-1	Naissance de Libanius à Antioche, sous le consulat de C. C. *Rufinus Volusianus*, ép. 956.
325	Constantin, 19, 20	10-11	Libanius perd son père, et, sous la tutelle de sa mère, passe quatre années à la campagne. Reiske, I vol., p. 6, comp. avec p. 4 et 5.
328	Constantin, 22, 23	14-15	L'oncle de Libanius, Panolbius, donne des jeux Olympiques à la ville d'Antioche. Libanius, qui touche à sa quinzième année, s'éprend d'une telle ardeur pour l'étude de l'éloquence, qu'il n'assiste même pas à ces jeux. R., p. 6.
333	Constantin, 27, 28	19-20	Libanius, après cinq années d'études non interrompues à Antioche, est frappé de la foudre lorsqu'il était assis à côté de son maître, assistant à la représentation des Acharniens d'Aristophane. R., p. 9.; Wolf, ép. 639.
336	Constantin, 30, 31	22-23	Phasganius, le plus jeune des oncles de Libanius, donne des jeux Olympiques à la ville d'Antioche; l'aîné de ses oncles, Panolbius, meurt, et Libanius va étudier à Athènes. R., I. vol., p. 12.

Années de J.-C.	EMPEREURS.	Années de la vie de Libanius.	
340	Constantin, Constance, Constant, 3, 4	26-27	Après quatre années de séjour à Athènes, où il a enseigné, comme professeur adjoint, Libanius est forcé de quitter cette ville par la vente de son patrimoine. Il accompagne Crispin d'Héraclée, qui retourne dans sa patrie. R., p. 20.
342	Constance, Constant, 5, 6	28-29	C'est vers ce temps que Libanius s'établit à Constantinople, où il professe avec Dionysius; ses succès soulèvent l'envie des sophistes. R., I. v., p. 29.
346	Constance, Constant, 9, 10	32-33	Libanius est chassé de Constantinople par les menées de ses rivaux, qui profitent d'une sédition à Constantinople et de l'arrivée au pouvoir de Liménius, son ennemi. R., p. 34 et 35. Après avoir passé un instant à Nicée, il professe à Nicomédie pendant cinq années, qu'il compte parmi les plus fortunées de sa vie. R., p. 38.
351	Constance, 14, 15	37-38	Vers cette époque, Libanius, rappelé à Constantinople, y professe avec le titre et les émoluments des professeurs royaux; il retourne, pendant ses vacances, à Nicomédie : une première année, malgré la peste, une seconde année, malgré la famine, R., p. 54 et 55.
353	Constance, 16, 17	39-40	Libanius, appelé à Athènes, à l'instigation de Stratégius, proconsul d'Achaïe, obtient un congé et la permission d'aller à Antioche, qu'il n'a pas revue depuis près de dix-huit ans. R., p. 62.
354	Constance, 17, 18	40-41	Libanius, après avoir obtenu un second congé et prolongé son second séjour à Antioche, sous prétexte de santé, s'y fixe définitivement. R., p. 67 et 68, et ép. 1033.
355	Constance, 18, 19	41-42	Libanius souffre de la tête et des reins. Stratégius, nommé préf. du prét. en Orient, vient à Antioche, où Libanius fait son éloge, en trois journées. R., p. 73, et ép. 407, 100.
358	Constance, 21, 22	44-45	Hermogène, qui a succédé à Stratégius, montre la même bienveillance pour Liba-

Années de J.-C.	EMPEREURS.	Années de la vie de Libanius.	
			nius. Libanius, cette année, perd sa mère, son oncle et Aristénète, enseveli sous les ruines de Nicomédie. R., p. 80; Wolf, ép. 95 et 1320, et ép. 391.
360	Constance, 23, 24	46-47	Libanius est encore plongé dans le deuil, lorsque Julien est proclamé Auguste. R., p. 81.
362	Julien, 1, 2	48-49	Accueil que fait Julien à Libanius, dans son séjour à Antioche. Reiske, p. 83, et ép. 648 et 639.
363	Julien, 2, 3	49-50	Libanius fait l'éloge de Julien, lors de sa prise de possession du consulat. R. p. 86.
364	Julien, 3, Jovien, 1	50-51	A la mort de Julien, Libanius pense à le suivre. R., p. 91. Sous le règne de Jovien il y a, à Antioche, des jeux Olympiques; Libanius a alors 50 ans, dit-il. R., p. 94. On conspire contre sa vie; il est atteint de goutte et de douleurs violentes. R., p. 93.
371	Valentinien, Valens, 8	57-58	Après quatre années de douleurs extraordinaires et d'hallucinations, il éprouve, à 57 ans, un notable soulagement, et il peut assister à la seconde entrée de l'empereur à Antioche. R., p. 95 et 96. Valens poursuit à Antioche la conspiration de Théodore. Amm. M. p. 301. C'est vers ce temps qu'une loi, qui autorise les enfants illégitimes à hériter, est portée par les deux empereurs. R., p. 97.
374	Valentinien, Valens, 11	60-61	Libanius écrit le discours sur sa propre fortune, ou du moins, la première partie de ce discours.
378	Valens, 15, Gratien, 3	64-65	Libanius parle de la mort de Valens, tué, cette année, à la bataille d'Andrinople. R., p. 117.
380	Gratien, 5, Théodose, 2	66-67	Libanius compose un discours pour les jeux Olympiques; sa santé ne lui permet pas de le prononcer. Reiske, page 120.
382	Gratien, 7, Théodose, 4	68-69	Libanius, dans la disette qui désole Antioche cette année, intervient auprès de Philagrius, comte d'Orient. R., p. 128.

Années de J.-C.	EMPEREURS.	Années de la vie de Libanius.	
384	Valent. II, 9, Théod., 6	70-71	Libanius est appelé à Constantinople, par Théodose et par Richomer, pour y prononcer l'éloge de ce dernier. R., p. 137. Cette même année, il est heureux de voir partir le préfet Proclus, qui n'assiste pas aux jeux Olympiques et est remplacé par Icarius, le fils de Théodore. La famine et la peste désolent Antioche.
386	Valent. II, 11, Théod., 6	72-73	Après 16 années d'intervalle, Libanius est repris de ses douleurs et de ses hallucinations. R., p. 146.
388	Valent. II, 13, Théod., 8	74-75	Libanius intervient, après la grande sédition d'Antioche, auprès du peuple, qu'il console et qu'il encourage. R., p. 149.
391	Valent. II, 16, Théod., 11	77-78	Libanius écrit à Tatianus, consul cette année, pour le remercier du présent d'avénement qu'il lui a envoyé. Ép. 941.

I.

BIOGRAPHIE SOMMAIRE.

« Si c'est un bonheur d'être né citoyen d'une ville grande et illustre, dit Libanius (1), que l'on considère quelle est la grandeur d'Antioche (2), quelle est, en elle-même, la ville dans son enceinte, quelle l'étendue de son territoire, quelles les eaux qui l'arrosent, quels les zéphyrs qui la rafraîchissent. Celui-là même qui n'a pas vu toutes ces merveilles peut les connaître par la renommée; car il n'est pas une terre, il n'est pas une mer assez éloignée, pour que la gloire d'Antioche n'ait pu y parvenir. C'est dans cette grande cité que le sort me fit naître, d'une des plus grandes familles, d'une

(1) Au commencement du Discours sur sa propre fortune.

(2) Sur la description de la ville d'Antioche, consulter Michaud, *Histoire des Croisades*, vol. I, p. 265; et Müller : *Antiquitates Antiochenæ*, Gottingue, 1839.

famille distinguée par l'éclat que répandirent sur elle l'éducation, la richesse, les jeux qu'elle a donnés, les chœurs qu'elle a fournis, et les discours d'apparat qui sont l'attribut des grandes charges (1). »

Malgré le ton déclamatoire et peu modeste, qui domine dans tout ce discours, et se trahit ainsi dès le début, on ne peut mettre en doute ce que l'auteur dit de son origine. Son bisaïeul paternel, bien que né à Antioche, avait écrit en latin de manière à laisser croire qu'il était originaire d'Italie (2), et l'on peut reconnaître, dans ce fait, une éducation qui n'appartenait qu'aux grandes familles. Libanius lui-même, par suite des malheurs qui avaient diminué sa fortune, n'avait pu apprendre la langue latine, dont l'enseignement ne prit à Antioche une certaine prépondérance que vers la fin de sa carrière. Son aïeul paternel, et Brasidas, son grand-oncle, victimes d'une conspiration qui avait eu lieu sous Dioclétien (3), avaient péri sans jugement, pour le fait seul d'avoir été alors à la tête de l'administration. Son aïeul maternel, qui était rhéteur et occupait une haute position, avait pu échapper aux mêmes dangers. Il était mort paisiblement, laissant dans ses fils deux soutiens du sénat; et nous voyons,

(1) Reiske, vol. I, p. 3. V. l'Appendice, p. 1.

(2) Reiske, vol. I, p. 4.

(3) La conspiration d'Eugène: voir le détail de ce singulier coup de main, dans Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. IV, p. 45

tour à tour, ces deux oncles de Libanius faire les frais des jeux Olympiques (1), offerts par eux à la ville d'Antioche. Nous pouvons donc admettre, sans réserve, ce qu'il dit de sa famille.

C'est vers la fin de l'année 314, sous le consulat de Ceionius Rufinus Volusianus, qu'il vint au monde. Nous avons pu contrôler cette date (2) par différents passages de ses lettres et de son autobiographie. Rufinus Volusianus, consul en 314, est l'aïeul maternel du Postumianus auquel Libanius écrit dans sa vieillesse : « Ce fut dans l'année où votre aïeul régnait sur les terres et sur les mers, avec le titre et la dignité de consul, que je sortis du sein de ma mère et parus à la lumière pour la première fois. » Dans cette même lettre, en effet, il dit à Postumianus : « Jadis j'ai vu consul, comme j'espère vous voir vous-même bientôt, l'oncle dont votre fils vient de joindre le nom au sien. » Cet oncle de Postumianus, dont parle Libanius, était Rufin, consul en Occident en 347 ; et le fils de ce même Postumianus, alors étudiant à Athènes, était le Rufinus Postumianus, consul plus tard en 448. Libanius d'ailleurs a quatorze ans, lors des jeux Olympiques donnés par son oncle Panolbius, en 328 ; vingt-deux ans, lors des jeux Olympiques donnés par son oncle

(1) Müller, *Ant. Antioch.*, p. 91 et suiv., origine et date de ces jeux.

(2) Reiske, Wolf et Tillemont n'ont que des conjectures sur cette date.

Phasganius, en 336; quarante-huit ans sous le règne de Julien l'apostat, et cinquante ans, en 364, lors des jeux Olympiques donnés sous le règne si court de Jovien. Ces dates, par leur contrôle mutuel et leur concordance, fixent d'une manière incontestable l'année de sa naissance.

Né le second de trois frères (1), il perdit, à l'âge de onze ans, son père qui était encore à la fleur de l'âge, et avait à peine reconquis une faible partie d'une grande fortune. Presque en même temps, il perdit son aïeul maternel, et fut élevé par sa mère qui regardait, dit-il, comme le devoir d'une mère aimante, de ne chagriner en rien ses enfants. Aussi passa-t-il, à cette époque, plus de temps à courir dans la campagne qu'à étudier, et ce fut seulement lorsqu'il touchait à sa quinzième année, qu'il s'éprit d'un ardent amour pour l'étude de l'éloquence. Il y fit de rapides progrès, et dédaigna bientôt les leçons des sophistes et les exercices de leurs écoles, pour s'attacher surtout à un maître qui lui fit étudier les anciens. Il se représente lui-même (2) tout entier à ses études, fuyant les distractions de son âge, n'assistant pas même aux jeux publics qui attiraient la foule, et, un livre à la main, poursuivant son maître de sa studieuse curiosité, jusque dans les rues et sur les places publiques. Cette ardeur ne fit que

(1) Reiske, vol. I, p. 5.
(2) Reiske, vol. I, p. 9, l. 7.

s'accroître avec l'âge, et il était à côté de son maître, assistant à une représentation des *Acharniens* d'Aristophane, lorsqu'il fut, à vingt ans, atteint de la foudre (1). Pour ne pas interrompre ses études, il dissimula cette violente commotion, qui ébranla pour toujours sa santé, et il n'en continua pas moins ses travaux.

L'ambition de s'illustrer par l'éloquence, et les entretiens d'un compagnon d'études, éveillèrent alors en lui l'ardent désir de se rendre à Athènes, qui était toujours la métropole des lettres, bien que, vue de près, elle fût beaucoup au-dessous de son ancienne renommée. La résistance de sa mère, appuyée de l'autorité de l'aîné de ses oncles, Panolbius, s'opposa longtemps à ce désir; mais la mort de Panolbius, qui arriva en 336, l'année même où son frère Phasganius avait donné des jeux à la ville d'Antioche (2), permit à Libanius, qui avait alors vingt-deux ans, de quitter la maison maternelle.

Après un pénible voyage à travers l'Asie Mineure, et une laborieuse traversée du Bosphore, il arriva à Constantinople, où l'attendait une première déception. Il avait compté sur les promesses d'un protecteur, qui devait lui faire obtenir, pour se rendre a Athènes, les voitures de la poste impériale. Trompe

(1) Reiske, vol. I, p. 9, l. 18.
(2) Reiske, vol. I, p. 12, ligne 4.

dans son espérance, il dut, malgré l'hiver, s'embarquer sur un vaisseau, qui l'amena dans un des ports d'Athènes, où l'attendaient les persécutions que faisaient alors subir les étudiants aux nouveaux débarqués. Sorti de ces premières épreuves, et admis aux leçons d'Aristodème et de Diophante, il se distingua bientôt par sa conduite, son application et ses succès. Dans la dernière des quatre années qu'il passa à Athènes, à la suite d'une réforme dans les écoles, il fut, avec deux professeurs plus âgés que lui, chargé d'une partie de l'enseignement. En quelle qualité? c'est ce qu'il laisse à deviner plus qu'il ne le dit; mais il semble que ce fut plutôt à titre d'adjoint, qu'à titre de professeur, nommé et payé par l'État. Nous le voyons, en effet, un an plus tard, à la suite de la vente de son patrimoine par sa mère, renoncer, à regret, au projet de passer quatre autres années à Athènes, pour y compléter son instruction, et quitter cette ville, avec Crispinus, un jeune Héracléote de ses amis. Celui-ci réclamait son concours et son appui, pour reparaître avec plus de confiance devant ses compatriotes, et y faire montre du talent qu'il avait acquis à Athènes. Après avoir traversé la Grèce, la Macédoine, la Thrace, Constantinople et une partie de l'Asie Mineure, donnant, avec son jeune ami, de nombreuses et lucratives représentations d'éloquence sur son passage; après avoir accompagné les heureux débuts de Crispinus à Héraclée, Libanius

dut le quitter pour retourner à Athènes, où il avait fait vœu de revenir. A son passage à Constantinople, il eut peine à se dérober aux pressantes sollicitations du sophiste Nicoclès, qui voulait se l'attacher par la perspective d'une brillante position. Dans cette circonstance et à ce moment critique de sa vie, placé entre la promesse que lui arrache Nicoclès et le vœu qu'il a fait de retourner à Athènes, Libanius se montre sous l'aspect d'un casuiste timide, bien plus que d'un esprit ferme et d'un caractère résolu (1). « Je lui promis de l'en croire et de faire ce qu'il désirait, dit-il en parlant de Nicoclès; mais je m'échappai à son insu et montai sur un vaisseau... J'entrepris cette traversée, après avoir promis de rester, non que j'eusse l'intention de mentir et de tromper, ni que j'aie pris plaisir à jouer un tour à quelqu'un, mais enchaîné par le serment que j'avais fait de revenir à Athènes, lorsque j'en étais parti. Un parjure me semblait un fâcheux début pour ma profession : je fis donc le voyage; j'arrivai, et, ayant, par le fait, échappé au parjure, je remontai sur une voiture à deux roues, pour revenir au commencement de l'hiver. Je m'exposais aux dangers de la saison, et je reprenais ma route, pour tenir une autre parole et y joindre l'effet. »

De retour à Constantinople, après ce singulier

(1) Reiske, vol. I, p. 24, l. 22.

voyage, il courut chez Nicoclès lui rappeler ses promesses : « Tu es bien enfant, lui dit celui-ci (1), si tu ne sais pas de quel prix est l'occasion. Il est bien inutile de te rappeler et de rappeler aux autres des promesses dont tu as détruit l'effet par ton voyage. » Étonné et découragé par cet échec, Libanius vit bientôt le sophiste Dionysius relever ses espérances. Ayant entrepris avec lui des leçons publiques d'éloquence, et donné de ces sortes de représentations par lesquelles les sophistes attiraient une foule avide d'assister aux luttes de la parole, il vit les plus éclatants succès couronner ses efforts. Mais la jalousie, l'envie, les intrigues, les accusations de magie (2), ne tardèrent pas à le poursuivre, dès que l'affluence des élèves et le titre officiel de professeur consacrèrent sa supériorité. Sa vanité d'ailleurs ne lui permettait pas de triompher avec modestie, et devait, ce nous semble, singulièrement irriter la jalouse susceptibilité des sophistes. Aussi lui fut-il impossible de rester à Constantinople. Il alla d'abord à Nicée, puis il fut appelé à Nicomédie où l'attendaient, comme sophiste et comme professeur, les succès les plus éclatants, et où il passa, grâce à l'amitié d'Aristénète, et grâce à des triomphes toujours soutenus, cinq des quinze années qu'il

(1) Reiske, vol. I, p. 26, l. 10.

(2) Eunape, *Vie de Libanius,* dit qu'on alla jusqu'à suspecter ses mœurs.

compte (1) au nombre des plus fortunées de sa vie.

Un nouveau décret l'arracha aux douceurs de l'amitié et aux jouissances les plus vives de l'amour-propre, pour le rappeler à Constantinople, où il ne devait retrouver rien de semblable. Les honneurs officiels, les priviléges et les émoluments que lui offrait la capitale, étaient à ses yeux une faible compensation à ce qu'il perdait d'ailleurs. Au lieu d'une foule avide d'auditeurs lettrés et attentifs, au lieu d'une cour nombreuse et empressée d'élèves, au lieu des témoignages d'admiration qui le signalaient comme un des principaux personnages de Nicomédie, il voyait le vide se former autour de sa chaire, il se trouvait perdu dans la foule des illustrations que possédait Constantinople; il se plaignait du froid qu'il était venu affronter; l'ennui et le découragement le gagnaient, quand Stratégius, proconsul d'Achaïe vers 353 (2), le fit appeler à Athènes, pour le mettre à la tête des écoles de cette ville.

Il hésitait à affronter ces nouveaux et difficiles devoirs; les sophistes, qu'il menaçait d'éclipser, se contentaient de répéter partout que, malgré tout son talent, il ne saurait jamais réussir dans sa ville natale, s'il était tenté de l'essayer. Cette manœuvre, pour éloigner un redoutable rival, eut un plein succès: l'amour-propre et les puissants souvenirs de la pa-

(1) Reiske, vol. I, p. 38, l. 1re.

(2) Tillemont, *Hist. des emp.*, vol. I, p. 573.

trie, se réunirent, pour tenter le jeune professeur, et lui faire désirer vivement les applaudissements de la ville d'Antioche.

Il obtint, avec un congé, la permission de se faire entendre de ses compatriotes. L'éclat de ses débuts, qu'il raconte avec complaisance (1), l'accueil chaleureux et sympathique de ses concitoyens, les vives instances et les promesses des principaux habitants d'Antioche, les liens de la famille, les charmes du pays, tout se réunit pour l'engager à demeurer dans sa ville natale. Il ne retourna à Athènes, ou plutôt à Constantinople (ce point de sa biographie est un peu obscur), que pour obtenir un second congé, qu'il prolongea indéfiniment, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de se fixer dans sa patrie.

Libanius avait quitté Antioche à vingt-deux ans; il y rentrait à quarante ans, dans la plénitude de son talent et dans l'éclat de sa gloire. Il y trouvait dans sa famille, dans ses amis et dans ses relations, de puissants appuis : aussi, malgré les menées d'un rival, le sophiste phénicien Eubulus, que son talent et son crédit rendaient redoutable, malgré le trouble que jetaient dans la ville les fureurs de Gallus, malgré les accusations de magie portées contre lui devant ce prince, malgré le manque de parole de son maître Zénobius, qui avait promis de lui céder sa

(1) Reiske, vol. I, p. 63.

chaire, malgré les difficultés de toutes sortes qu'il rencontra sur son chemin, il ne tarda pas à conquérir, entre tous les professeurs, une position supérieure, au point de vue de la considération, du crédit et de la fortune.

Depuis cette époque jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant une période de quarante ans environ, Libanius remplit à Antioche les fonctions de professeur, qu'il relève et soutient par ses qualités personnelles, autant que par l'ensemble des circonstances particulières qui le placent au-dessus des sophistes. Ses brillantes études, le bruit de ses succès à Athènes, à Constantinople et à Nicomédie, les nombreuses et utiles relations qu'il s'est créées, et qu'il entretient avec un soin qu'atteste chaque page de sa correspondance, la faveur d'un grand nombre de magistrats, la haine de quelques-uns d'entre eux, ses relations, qu'on pourrait appeler intimes, avec l'empereur Julien, le patronage officiel ou officieux des Hellènes, sa fidélité pleine de prudence et de modération au paganisme, l'art de flatter en ménageant sa propre dignité, et de traiter d'égal à égal avec ceux-là même qu'il flatte le plus, un sentiment exagéré de son propre mérite, dans lequel il puise sa force comme dans une seconde conscience, une intrépidité de bonne opinion qui impose aux autres comme à lui-même, et, enfin, une fortune de beaucoup supérieure à celle des autres profes-

seurs : tels sont les traits qui le distinguent et font de lui, non-seulement le modèle, mais le patron des rhéteurs de son temps. Sa vie, à partir de ce moment, prend un cours régulier que rien ne pourra désormais interrompre.

Ce n'est pas que les épreuves aient manqué à cette longue existence : la mort de son oncle, de sa mère, de son ami Aristénète, enseveli sous les ruines de Nicomédie, puis la mort de Julien chez les Perses, le frappèrent successivement, dans les huit premières années qui suivirent son retour dans sa patrie ; le triomphe du christianisme, les accusations de conspiration ou de magie, les embûches contre sa vie, l'étrange ébranlement de sa santé à deux reprises différentes, éprouvèrent le milieu de sa carrière ; l'abandon dans lequel tomba l'éloquence grecque, vers la fin de son siècle, et la profonde misère des professeurs, qu'il tenta vainement de secourir; la sédition et la famine, qui désolèrent à plusieurs reprises la ville d'Antioche ; la cécité et la mort du plus jeune de ses frères, son commensal, et qui avait toujours eu pour lui le plus tendre attachement ; la mort de Cimon, son fils naturel, objet constant de ses soucis, mort survenue quelques jours après celle de la mère de cet enfant, qui avait elle-même tenu une grande place dans la vie de Libanius; tels furent les coups qui affligèrent successivement sa vieillesse et lui furent le plus

sensibles. Contre ces blessures il ne paraît pas avoir connu d'autre remède que le travail, la culture de l'éloquence, les préoccupations et les satisfactions de la vanité qui formait le fond de son caractère.

Nous pouvons suivre de près cette vie laborieuse et agitée, qui se consume toujours dans le même cercle, jusqu'à l'année 391, époque où Libanius, âgé alors de 77 ans, écrit au consul Tatianus, en réponse à son présent d'avénement (1) : « J'ai reçu le présent que tu m'as fait l'honneur de m'envoyer, à savoir la décoration en argent et le diptyque. Pour tous ceux qui ne connaissent pas ton caractère, cela a paru merveille et faveur inespérée ; mais pour moi, cela n'a fait que remplir mon attente et accomplir ma prédiction. Avant que ces présents m'arrivassent, j'avais prédit leur arrivée. Dès qu'on les eut apportés, et que je les eus montrés, j'ai vu tous mes amis accourir heureux et me félicitant ; chacun m'enviait pour avoir reçu un tel honneur, et m'admirait pour l'avoir signalé à l'avance. Cet honneur m'est d'autant plus précieux qu'il vient du fils d'un père tel que le tien, et d'un homme aussi distingué par sa vertu, par son caractère et par son éloquence. Ma vieillesse a fait pour toi ce qu'elle a pu, en te donnant un témoignage, non de

(1) Wolf, ép. 941.

ma vigueur et de ma puissance, mais de mon affection. Et qui ne chérirait un magistrat capable d'imaginer et de faire ce que tu as fait? Pour moi, je trouve là mon inspiration, et je me pose de nouveau en prophète : je prédis que, pour un pareil honneur, tu m'enverras encore un pareil présent, que je serai encore heureux de le recevoir et de t'en accuser de nouveau réception. »

Libanius a-t-il, en effet, vécu encore plusieurs années après avoir écrit cette lettre? Les témoignages explicites manquent pour l'affirmer. Néanmoins, dans cette lettre écrite à soixante-dix-sept ans, dans le fond, dans la forme, dans le ton général et dans la pensée qui la termine, rien ne trahit le déclin et la caducité. On est fondé à croire que c'est cette même année, ou l'année suivante, qu'il faut placer le discours, adressé par lui à l'empereur Théodose (περὶ τῶν προστασιῶν), au sujet des patronages; et nous avons tout lieu de croire que c'est deux ans plus tard, en 393, qu'il écrit à Addæus, comte des domestiques et maître des deux milices en Orient (1) : « Je savais déjà combien j'étais aimé de cette tête sacrée; mais j'en ai une plus sûre et nouvelle preuve dans cette lettre : elle te précède et m'apprend l'évènement qui réalise mes vœux, à savoir la venue dans notre ville de celui

(1) Wolf, ép. 982.

qui est la terreur des ennemis et le bonheur des siens. Afin donc qu'un homme dont le métier est de faire des discours ne soit pas en retard, en fait de lettres, avec un général, je t'envoie cette courte missive, qui a pour but de te prier de hâter ce voyage. Ta présence est pour nous le doux miel que nous aimons mieux tenir qu'espérer. » Si on ajoute à cela le grand nombre de lettres adressées aux fils de ses élèves, qui sont déjà des hommes faits, et le grand nombre de celles où il parle de la mort de son fils, qu'il perdit vers sa soixante-seizième année, on est en droit de conjecturer qu'il vécut au-delà de quatre-vingts ans.

III.

LIBANIUS CONSIDÉRÉ COMME HOMME PRIVÉ.

—

A quinze siècles de distance, et du milieu d'une autre civilisation, il n'est pas sans intérêt de pénétrer dans la vie intime du professeur d'Antioche. Avec des traits qui n'appartiennent qu'à son époque et à son pays, on se plaît à retrouver en lui l'homme de tous les temps, et à découvrir, sous le manteau du sophiste syrien, une figure qui semble être de nos jours. Soigneux de sa réputation et de sa fortune, il traverse intact les régimes les plus opposés; sans vouloir rien abandonner de sa dignité, il loue successivement Constance, Gallus, Julien, Valens et Théodose. L'appui de son talent est assuré à tous les gouverneurs d'Antioche qui le désirent. Ingénieux, souple, obligeant jusqu'à ne jamais refuser une recommandation qu'on lui demande, il est, autant qu'il le peut, utile à tout le monde. Le désir de

plaire, d'être estimé et admiré, est son mobile constant ; la modération et l'amour de la justice, qui sont la règle de sa conduite, expliquent la stabilité de sa fortune, au milieu des orages qu'elle traverse. Sa position d'ailleurs, si fortunée qu'elle soit, ne porte ombrage qu'aux sophistes ses rivaux, parce qu'il a la sagesse de se renfermer dans le cercle de ses occupations, et de n'en sortir que lorsqu'on l'en presse. Il est habile, modéré, prudent : μέτρον ἄριστον (1), *ne quid nimis*, semble la devise empruntée par lui à l'un des sept sages; et on ne le voit jamais s'en départir, soit qu'on l'envisage au point de vue religieux et moral, soit qu'on le suive dans les différents actes de sa vie.

Par éducation et par habitude d'esprit, Libanius est attaché au culte antique ; mais sa religion, dans ce que nous en pouvons voir, semble moins une foi profonde et vive, qu'une certaine indifférence routinière, et une instinctive horreur des nouveautés. Dans sa vie et dans sa correspondance, on ne voit pas bien ce qui peut lui avoir mérité le titre de païen zélé, qu'on lui attribue généralement; ses discours semblent parfois le justifier; mais on est forcé du moins de reconnaître que son zèle n'a rien de violent ni de fanatique. Il offre des sacrifices aux dieux, il est vrai ; il consulte l'oracle de Delphes,

(1) Wolf, ép. 150.

et lui attribue sa guérison ; il croit à l'astrologie et aux charmes; il craint d'avoir offensé Vénus, en ne se mariant pas ; les noms de Jupiter, de la Fortune, des Muses, reviennent souvent sur ses lèvres ; il intervient en faveur du bois de Daphné, dernier vestige du culte d'Apollon, menacé de disparaître ; son affection pour l'empereur Julien va jusqu'au dévouement ; ses relations les plus nombreuses et les plus intimes sont parmi les Hellènes ; ses sympathies les plus vives sont pour ceux qui ont conservé la foi aux dieux, et les chrétiens sont pour lui les impies ; mais, au milieu de tout cela, rien néanmoins ne décèle en lui le zèle religieux qui caractérise Julien l'Apostat. Libanius est païen à la surface, et nous ne pouvons saisir ce qu'il est au fond, tant il semble tout entier au dehors. Il est religieux et honnête par éducation, par habitude, par caractère ; mais il ne ressent pas le trouble qui agite les âmes aux époques de doute ou de réaction religieuse. Dans ses lettres, si nombreuses, on cherche en vain un seul passage qui, au point de vue de la spéculation philosophique, ou de la discussion religieuse, montre en lui le penseur. Il paraît absorbé tout entier par ses études, par son enseignement, par ses luttes contre ses rivaux, par le soin de sa fortune et de sa gloire. Des milliers de lettres témoignent de son empressement à recommander ses amis, à adresser aux sophistes et aux gens en place

ses félicitations et ses compliments, et on sent que, dans une existence ainsi remplie, il y a peu de place pour la préoccupation des luttes religieuses. Les yeux tournés vers la Grèce ancienne, captivé par son génie et amoureux de sa langue, il s'arrête peu à contempler ce qui s'élève et ce qui tombe autour de lui. Sans doute le mépris des dieux de l'Olympe lui semble présager la ruine de l'empire, et un instinct de conservation le rapproche de leur culte, mais il n'y apporte aucune passion. Quand Julien arrive à l'empire et ramène le culte persécuté, Libanius reste un instant à l'écart (1) ; il ne se précipite pas dans les temples sur les pas du prince ; il ne se rend pas dans le jardin du palais où le prince offre tous les jours des sacrifices ; il use moins de son crédit et de son autorité pour exciter que pour retenir le zèle indiscret des païens. Quelques-unes de ses lettres montrent dans quelle mesure et dans quels termes s'exprimait sa tolérance :

« Je veux bien que tu montres du zèle pour les dieux, écrit-il à Alexandre, gouverneur de Syrie sous Julien (2), et que tu ramènes à leur culte un grand nombre d'hommes égarés ; mais je ne veux pas que tu t'étonnes lorsque quelqu'un d'entre eux, après avoir sacrifié, désapprouve ce qu'il a fait et ne veut plus sacrifier. Hors de chez eux ils cèdent à la sa-

(1) Reiske, vol. 1, p. 82, l. 10.
(2) Wolf, ép. 1057.

gesse de tes conseils, ils t'obéissent et s'approchent des autels; mais, rentrés chez eux, leurs épouses, les larmes qu'elles versent, la nuit qui porte conseil, les font changer de résolution, et ils fuient de nouveau les autels... Eusébius, que tu recherches, s'est réfugié chez moi, après avoir échappé aux chaînes et aux mains des soldats, et me raconte d'où il vient. Je me suis réjoui de voir un honnête homme, qui n'est coupable d'aucun crime, échapper aux fers. Toi-même, tu serais fâché que malheur lui fût arrivé, sachant et admirant quel est l'homme réduit à ces extrémités. Délivre-le donc de toute crainte, ou arrache-le de chez moi, car je lui ai donné asile... »

Il écrit ailleurs à Béléus, préfet de Bostra (1) : « Il y a longtemps que je suis l'ami d'Orion. Ma mère, d'abord, a été entre nous un lien commun; puis il s'est toujours montré un excellent homme qui, loin d'approuver ceux qui abusaient de leur pouvoir, les a plutôt toujours blâmés. J'ai appris des habitants de Bostra que, dans cette ville, il a toujours usé avec une extrême douceur du pouvoir qu'il exerçait, sans jamais empêcher les sacrifices, sans jamais poursuivre les prêtres, qu'il a souvent même protégés dans leurs tribulations. Je le revois aujourd'hui triste et abattu. Après avoir versé d'a-

(1) Wolf, ép. 673.

bondantes larmes avant de parler : « C'est à grand'-
« peine, dit-il, que j'ai échappé aux mains de ceux
« que j'ai autrefois comblés de bienfaits, bien que
« je n'aie jamais inquiété personne lorsque j'en
« avais le pouvoir ; peu s'en faut cependant qu'on
« ne m'ait mis en pièces. » A cela il ajoutait l'exil de son frère et de tous les siens, l'abandon des terres, le pillage des maisons, toutes choses qui me semblent bien loin des intentions de l'empereur.
« Si quelqu'un, a dit celui-ci, s'est emparé de
« quelque chose ayant appartenu au culte, qu'on
« le lui reprenne; mais, hors cela, qu'on n'attaque
« et ne poursuive personne. » Je crois, pour moi, que poursuivre ceux qui n'ont rien pris aux dieux, c'est la même chose que les envoyer en exil; si on avait pu les convaincre, on aurait mieux fait de les rappeler que d'agir de manière à les faire fuir. Il paraît assez évident, d'après cela, qu'on a été moins poussé par le zèle des dieux que par le désir de s'emparer du bien d'autrui. C'est donc le devoir d'un bon préfet, et c'est surtout le tien, de rappeler, par un décret, les persécutés, et de déclarer aux persécuteurs qu'ils ne peuvent pas, à leur discrétion, faire leur proie de qui ils veulent, mais qu'ils doivent, au contraire, restituer ce qu'ils ont pris injustement, et, pour le reste, se conformer aux lois. Si tu veux ainsi, mon cher ami, promettre aux uns ton appui,

montrer aux autres ton autorité, tu restitueras aux uns ce qui leur appartient et tu rendras les autres meilleurs. Puisque Enclade rentre, qu'il soit permis aussi à Orion, et à ceux qui ont été bannis de leurs demeures, d'y rentrer; puissé-je ainsi ne pas paraître avoir méprisé la prière d'un ami malheureux, et puisses-tu, toi, paraître avoir fait droit à la juste prière d'un ami dévoué! »

Il écrit au même Béléus, au sujet du même Orion (1) : « Orion a été mon ami quand il était dans la prospérité; aujourd'hui qu'il est dans le malheur, je reste le même pour lui. Je rougirais de moi-même si, donnant raison au proverbe, j'abandonnais un ami malheureux. Voici la troisième fois que je te le dis : la première par lettre, la seconde de vive voix, et la troisième par lettre encore, comme la première fois. S'il pense autrement que nous au sujet de la divinité (2), c'est à lui-même que son erreur peut nuire, et nos coreligionnaires auraient tort de l'attaquer pour cela. Je demanderais à ceux qui le poursuivent aujourd'hui, de se rappeler qu'il les a souvent secourus, et de songer, en conséquence, à se montrer reconnaissants, plutôt que de chercher à ensevelir tout vif leur bienfaiteur. Après avoir attaqué ses proches et les avoir pillés à discrétion, ils

(1) Wolf, ép. 730.

(2) Περὶ τὸ θεῖον. Schœll cite ce passage, *Hist. de la litt. gr.*, vol. VI, p. 162.

en viennent, pour achever sur lui leurs poursuites, à attaquer sa personne. Ils croient sans doute plaire aux dieux, au culte desquels ils sont loin de faire honneur par une telle conduite. Il n'y a rien d'étonnant, du reste, que le vulgaire ne suive pas en cela la raison, et fasse plutôt ce qui lui plaît que ce qui est bien. Mais toi, qui, de la chaire du professeur, as été élevé au siége du juge, ton devoir était de les contenir, de les arrêter, par persuasion ou par contrainte. Si Orion possède des biens qui aient appartenu aux temples, qu'on le batte de verges, qu'on le torture, qu'on lui fasse subir le sort de Marsyas; il mérite tout, si, pouvant se délivrer en restituant, il préfère tout endurer par amour pour les richesses. Mais s'il est pauvre, s'il est réduit à aller bien des fois coucher à jeun, que gagnerions-nous à employer une rigueur, qui ne fera que l'illustrer aux yeux des ennemis de notre culte? Et s'il lui arrive de mourir dans les fers, songe à ce qui en résultera, et prends garde de nous faire plusieurs Marcus. Car ce Marcus (1), après avoir été suspendu, avoir été battu de verges, avoir eu la barbe arrachée, et avoir tout supporté avec courage, est maintenant honoré par les chrétiens comme une divinité, et ils se l'arrachent à l'envi lorsqu'il paraît quelque part. L'empereur, en apprenant ces faits, a gémi sur le temple

(1) Marc, évêque d'Aréthuse. V. Wolf, ép. 730, n. 19, et Tillemont, *Hist. des emp.*, t. IV, p. 485.

qu'il avait détruit, mais il n'a pas voulu faire mourir le destructeur. Que sa clémence envers Marcus te serve de loi ; renvoie Orion sain et sauf, et ne fais pas de lui un objet d'admiration. Il dit qu'il n'a rien enlevé aux temples ; mais, admettons qu'il ait enlevé quelque chose, que faire, si tout est dissipé? Crois-tu qu'on trouvera une mine d'or dans sa peau? Au nom de Jupiter, toi qui es mon ami et qui es son juge, ne te laisse pas aller à un zèle inconsidéré. S'il doit subir un châtiment, qu'il puisse au moins circuler sans montrer aucune trace de coups et de torture, et sans trouver, dans son supplice, un motif d'illustration. »

Dans ces lettres qui font honneur à son intelligence autant qu'à son cœur, on voit Libanius s'élever au-dessus du fanatisme de la réaction païenne, et rappeler assez vivement aux vainqueurs du jour qu'ils sont les vaincus de la veille. Était-ce chez lui le pur effet d'un zèle plus éclairé pour le paganisme, compromis par de regrettables excès? l'ensemble de sa correspondance permet peu de le croire, et sa tolérance s'exprime toujours de manière à montrer qu'il n'est rien moins que fanatique. Il écrit à Amphilochius, devenu évêque d'Iconium (1) :

« J'ai été affligé, et fort affligé, je l'avoue, quand on m'a rapporté que tu t'étais converti, et que tu

(1) Wolf, ép. 1226.

avais cessé de parler; tu m'avais ainsi fait perdre un grand avantage sur nos ennemis : car toutes les fois que je te citais, toi et tes travaux, je voyais en déroute les plus audacieux. Quand donc j'ai appris que tu vivais retiré à la campagne, et que le fleuve puissant et doux de ton éloquence avait suspendu son cours, j'en ai vivement témoigné ma douleur. Mais lorsque ensuite j'ai appris l'heureuse violence qui t'arrachait à ta retraite pour t'élever sur le siége épiscopal, où tu trouverais occasion de montrer ton éloquence, je me suis réjoui. J'approuve ceux qui t'ont fait violence, et j'espère jouir encore de ton génie. J'apprends combien ta parole agite la foule, combien on l'admire, combien on l'applaudit, et je n'ai pas de peine à le croire. Quelle doit être, en effet, aujourd'hui, cette éloquence qui soulevait déjà les applaudissements des vieillards, quand tu étais encore sur les bancs de l'école! Antiochus et son gendre le rhéteur s'estiment heureux, eux et leur ville, de te posséder. Ils attachent à ta possession plus d'importance qu'à tout le reste, dans l'espoir où ils sont de jouir de ta personne et de ta sagesse. Les enfants d'Antiochus, les frères de la femme du rhéteur, s'appliquent aussi avec plus d'ardeur à leurs études, en songeant au juge éclairé que va posséder leur patrie. »

Il écrit encore à Optimus, devenu évêque (1) :

(1) Wolf, ép. 1227.

« Pourquoi te fallait-il combattre et affliger un homme qui ne t'a jamais fait de peine? Tu es pourtant bien toujours cet Optimus, le plus doux des hommes, que j'aimais tant voir venir à moi m'apportant ses discours écrits ou non écrits. Car tu as conservé dans toute sa pureté la langue des Hellènes, et j'ai été honoré moi-même par les éloquents discours que tu as prononcés dans ta patrie. J'ai appris, depuis, que la ville t'a élevé au siége épiscopal, et que ni tes cris ni tes larmes n'ont pu te faire éviter cet honneur. Je m'en suis réjoui, parce qu'au moins tu retrouveras là l'occasion d'exercer ton éloquence. Excite donc les applaudissements de la foule, et laisse, au moins là, paraître en toi le rhéteur. S'il pouvait t'être agréable de me rendre plus heureux encore, écris-moi ; et, si tu as à m'envoyer quelque élève semblable à Romanus, envoie-le moi : on est assuré de ne pas perdre ses peines en s'occupant de pareils sujets. »

Ce n'est pas là le ton d'un dévot qui a rompu tout pacte avec l'impiété ; le zèle s'irrite et s'emporte ; Libanius est toujours de sang-froid. Il n'est que spectateur dans les luttes religieuses qui agitent son siècle, et, s'il y joue un rôle, c'est le rôle du chœur dans la tragédie antique. Que le culte de ses dieux ressuscite ou succombe, il a des exclamations dont tout le pathétique semble être dans la forme, et, même en faisant une large part au goût de son

siècle, on trouve dans ses déclamations, à ce sujet, une froideur qui semble tenir au fond de ses sentiments.

A quoi attribuer cette sorte de tiédeur relative, chez un des plus illustres représentants de l'hellénisme? nous l'avons déjà indiqué : à des habitudes d'esprit, à une disposition de caractère. Il a été élevé dans une famille attachée au paganisme; jusqu'à sa quinzième année, il a vécu à la campagne, occupé de ses colombes et des plaisirs de son âge; dès que son intelligence commence à s'ouvrir, une passion unique s'en empare : l'amour de l'éloquence, l'ambition des succès de la parole, deviennent sa préoccupation constante; l'étude des anciens le captive tout entier. Parents, maîtres, compagnons, lectures, tout l'entraîne, tout le maintient dans le paganisme. Il vit par l'esprit dans la Grèce ancienne; il est citoyen de l'Athènes de Périclès et de Démosthène. Les dieux de la Grèce sont ses dieux, et il n'en connaît point d'autres. Leurs noms sonores et doux, la magie de leurs fables, la poésie de leurs attributs, ont pénétré dans son intelligence, avec les charmes de la langue pour laquelle il s'est passionné. Dans sa correspondance, Homère, Hésiode, Pindare, reviennent plus souvent que Platon; la mythologie de ces poëtes l'a séduit comme leur divine harmonie, et, par eux, la tradition, qui s'est emparée de son intelligence à peine ouverte, s'y est établie, et y

a dominé sans conteste. S'il s'est fait, à un moment donné, un travail dans sa pensée, sollicitée entre les deux cultes qui se partageaient le monde, le scepticisme l'a envahie de bonne heure, et, tout naturellement, il a penché du côté où l'entraînaient les séductions des poëtes et les habitudes de l'éducation païenne.

Son caractère d'ailleurs, doux, facile, indulgent, n'était pas fait pour les luttes violentes et les austères vertus. Sa bienveillance universelle se répand sur tout et sur tous. Ses lettres témoignent, à chaque instant, de cette disposition, et le montrent toujours empressé à se rendre agréable et utile. Ce ne sont, en général, que compliments, condoléances, recommandations surtout, faisant voir, sous mille aspects divers, un même fonds de facile indulgence et un constant désir de plaire. Si parfois, quand sa vanité est blessée, on trouve chez lui l'expression du violent dépit d'un amour-propre froissé, on n'y rencontre jamais ces haines vigoureuses et persistantes, qui accusent la fermeté d'un caractère appuyé sur des principes inflexibles. Ainsi, à son premier retour à Antioche, il consent à faire l'éloge de Gallus, au moment même où les fureurs de ce prince plongent la ville dans le deuil ; ainsi, il n'hésite pas, lorsqu'il veut se fixer dans sa ville natale, à se servir de l'appui d'un chrétien influent à la cour, envers lequel il ne se montre nullement gêné par la reconnais-

sance. « Ce personnage, dit-il (1), me prêta son concours, bien qu'il ne fût pas de mes amis, éloigné qu'il était de moi par la religion; mais il voulait montrer que tout ce qu'il entreprenait était assuré de réussir. »

Il ne craint pas d'intervenir auprès du juge de Dionysius, gravement compromis pour un attentat à la pudeur : « Il est tombé, écrit-il (2), dans le vice auquel avait échappé sa jeunesse. Son accusateur dit qu'il a été coupable, et moi je dis qu'il a été malheureux; car, lorsqu'un acte a été commis en désaccord avec les mœurs et l'ensemble de la vie d'un homme, il faut plutôt appeler cet homme un malheureux qu'un pervers. »

Il écrit (3) à un père irrité des désordres de son fils : « Je ne nie pas que l'amour pour une courtisane ne soit plus honteux que l'amour pour toute autre femme. Mais quand je réfléchis que Cupidon est aveugle, à en croire les poëtes, je me persuade volontiers que, sous l'empire et à l'aide de ce dieu, les femmes impudiques, aussi bien que les femmes honnêtes, s'emparent du cœur des hommes. Si donc on ne voit pas avec étonnement, si on ne blâme pas, si on ne condamne pas celui qui cède à la puissance de ce dieu, parce que ni les plus grands rois,

(1) Reiske, vol. I, p. 67, l. 1re.
(2) Wolf, ép. 1308.
(3) Wolf, ép. à Polydore (ep. lat. Zambic., lib. II, ep. 24, p. 759).

ni les philosophes les plus sages et les plus orgueilleux, ni Jupiter lui-même, le roi des dieux, ne sauraient échapper à ses traits, pourquoi haïr, détester, exécrer celui qui sert sous le même maître? Ce n'est certes pas de son propre mouvement, mais forcé par la puissance du dieu, que celui-là qui pourrait aimer une chaste épouse donne son cœur à une courtisane. Puisqu'il en est ainsi, considère moins ton fils comme digne de ta haine, que comme digne de ta pitié et de ton pardon. » Nombre de traits et de mots comme ceux-ci montrent, dans Libanius, un caractère qui semble sans rigueur et sans aspérité parce que le fonds des solides principes lui fait défaut.

Une longue lettre à Anatolius (1), dans laquelle il répond au reproche de louer toujours et quand même, montre mieux encore, dans son mélange singulier de souplesse et de roideur, de flatterie et d'indépendance, ce qu'il y a d'incertain et d'indéfinissable dans le caractère de son auteur : « J'ai lu à mes amis la longue lettre que tu m'as écrite. Tu me l'avais ordonné et je ne pouvais pas ne pas obéir à une aussi grande autorité. La lecture de cette lettre a provoqué tous les rires que tu en attendais, et ce n'est pas peu dire. Lorsque j'eus fini, un des auditeurs me demanda si j'étais ton ami ou ton en-

(1) Wolf, ép. 18.

nemi, et, comme je lui répondais que j'aimais beaucoup l'illustre Anatolius : Sache donc, dit-il, que tu fais voir de la malveillance pour lui, en montrant une lettre qu'il n'eût pas fallu publier. Et cette lettre, il se permettait de la qualifier, veux-tu que je te dise comment?... mais je ne te le dirai pas, car je me suis fâché moi-même en l'entendant. Laissant donc cela de côté, venons-en à l'affaire en question, et faisons cette convention : que tu accepteras, sans colère, d'être convaincu de malveillance, tout comme je supporterai, pour ma part, d'être convaincu de lâche complaisance. Tu dis que Spectatus, grand par ses œuvres, a été rapetissé par mes discours. Mais Spectatus lui-même a été charmé de mes éloges, en sorte que, s'il est bon juge en cette matière, ton assertion est fausse. Oserais-tu dire qu'il n'est pas bon juge en fait de discours? ose-le, et je me reconnaîtrai aussi mauvais que tu voudras le dire. Mais vois comme tu es conséquent avec toi-même, toi qui, en même temps que tu m'accuses de rendre petites les choses grandes, me reproches de grandir, par mon éloquence, un homme qui ne le mérite pas. Oppose-toi aux desseins des barbares, je t'y engage; mais ne t'oppose pas à toi-même. Quand tu veux rivaliser avec ceux que je loue, tu fais bien; car ce n'est pas le signe d'un mauvais naturel de désirer la louange; mais, lorsque tu me fais un reproche de louer cer-

taines gens, au lieu d'avouer franchement ta jalousie, tu agis d'une façon détournée, assez ingénieuse peut-être, mais certainement peu honorable. Tu m'accuses de louer tout le monde, et moi je t'accuse de blâmer, de dénigrer tout le monde. Est-ce à dire que nous nous trompons tous les deux? En tout cas, ma manière de faire a quelque chose de plus humain et de plus bienveillant; d'autant plus que dans ceux que je loue, je ne me plais pas à trouver des qualités qui ne leur appartiennent pas. Je ne leur donne pas, comme à la corneille, des plumes qui leur sont étrangères. Sache bien quelle est ma manière de louer : un homme n'est pas l'esclave de la fortune, mais il ne peut commander à ses passions ; je loue sa libéralité : le reste, je le passe sous silence. Je ferai de même si j'ai à louer un pays. J'ai, par exemple, à faire l'éloge de l'île de Cythère, qui est auprès du Péloponnèse : j'aurai soin, dans mon discours, de m'étendre sur ses pâturages; je dirai qu'elle produit du vin, qu'elle a de beaux ports, qu'elle est couverte de forêts; mais je ne louerai pas sa fertilité en blé, car je mentirais; néanmoins on ne pourrait dire la même chose de l'Attique. J'admire le courage d'Achille, j'admire la sagesse de Palamède; mais quiconque voudra les blâmer, et regrettera que ces deux qualités ne soient pas réunies en chacun de ces héros, sera injuste. Supposons que, cédant à tes prières, j'aie en-

trepris de faire ton éloge. Les choses à louer en toi se présenteraient-elles de tous côtés, comme les matériaux sous la main de l'ouvrier? Pour toi peut-être, il en serait ainsi ; mais pour celui qui aurait entrepris l'ouvrage, il n'en serait pas de même. Je louerais donc ta diligence, ta vigilance, tes travaux, ta justice, ta prévoyance, la droiture de ton jugement, la pénétration de ton esprit, la force de ton éloquence, et beaucoup d'autres qualités ; mais je ne parlerais ni de ta beauté, ni de ta taille, puisque tu ne possèdes pas ces avantages physiques. Si je parlais de ta fortune, je dirais que tu eus toujours horreur de la concussion ; mais je ne dirais jamais que ta vertu fut désintéressée, et ne trouva pas sa récompense ; car les dons que tu as reçus sont dignes d'un roi, et le temps de ta préture a fait de ta maison toute une ville, grâce à ces dons, que tu n'as pas extorqués, mais que tu as acceptés. Tu eusses toutefois mieux fait de ne les pas accepter, parce que la gloire qui s'attache à la pauvreté a plus d'éclat que celle qui s'attache aux palais donnés par des rois. Pour ce qui est de Sévérus, tu te montres à son égard peu bienveillant et même dur ; tu lui reproches de vouloir faire de l'administration, quand il devrait faire de la philosophie. Si, après avoir entrepris l'étude de la philosophie, il n'y réussissait pas, et, gardant le nom de philosophe, ne faisait que dénaturer et compromettre la philoso-

phie, c'est alors surtout qu'il pourrait justement être blâmé. Mais s'il pense que cela est au-dessus de ses forces, et s'il cherche une autre carrière, en quoi pèche-t-il, pour abandonner la philosophie? Pèches-tu, toi-même, en exerçant un commandement, au lieu de professer la philosophie ? Tu te moques beaucoup de moi, parce que je te parle de la dignité de ma profession ; sache bien que tu es à ce sujet dans une complète erreur; car il en est ainsi réellement. L'éloquence me suffit, et, grâce à elle, jamais je ne me croirai inférieur à vous autres, entourés de flatteurs qui ne jurent que par votre grandeur. Pour ce qui est des biens de la vie, l'éloquence n'en fournit que peu, mais n'en demande que peu. Quel est donc alors le sens de ce que tu m'écris? Isocrate conseille de faire l'épreuve de ses amis, quand on n'est pas encore dans le besoin, afin de ne pas s'exposer à une cruelle déception au jour de la nécessité. Il dit qu'il est utile de feindre l'indigence, avant d'être indigent ; c'est ce que j'ai fait; je t'ai demandé quelque chose avant d'avoir besoin ; tu n'as rien accordé ; je n'ai fait qu'en rire, et, sans avoir à en souffrir, j'ai appris à te connaître. Toutefois tu ne te montres pas aussi insensible pour tout le monde; tu es toujours prêt à aider ceux de ta famille, et aucun des tiens n'est resté dans une condition privée. Chez tous les autres, il est vrai, tu demandes de grandes vertus; et, si tu vois en charge

quelqu'un qui en manque, tu cries plus fort que ceux qu'on mutile. Mais les tiens te sont tellement chers, que tu trouves fort à propos de leur confier toutes les places, sans aucun examen. C'est là ton excuse, pour ta négligence envers tes amis; et, si quelqu'un te reproche cette négligence, tu mets en avant ta famille, et l'on n'a plus rien à te dire.

« Et maintenant que t'en semble? ne suis-je pas tout aussi propre à lancer des traits qu'à en recevoir? Si tu m'as piqué, ne t'ai-je point rendu la pareille? Si de ta part c'était un jeu, ceci n'est pas autre chose. Tu peux d'ailleurs, si cette lettre te plaît, en remercier le porteur, et si tu trouves qu'elle te blesse, tu peux encore t'en prendre à lui. Car j'avais résolu de garder le silence, quand je fus poussé de toutes les manières à le rompre par Januarius, homme qui, de tout point, a mérité la vénération de notre ville, qui jamais n'a fait à personne une peine inutile, et a fait tout le bien qu'il pouvait à ceux qui le méritaient. Remplissant exactement ses devoirs, secourant les affligés autant qu'il le faut, parlant peu, agissant beaucoup, indifférent à ses propres intérêts, capable de tenir un plus haut poste, se contentant du sien, et se montrant partisan rigoureux de la justice, en toute chose qui n'admet pas l'indulgence : tel est l'homme contre lequel je crains de te voir t'irriter, parce qu'il m'a toujours en tout prêté son concours. »

Cette lettre parle-t-elle assez d'elle-même? et ne fait-elle pas, mieux que toute analyse et tout commentaire, connaître notre rhéteur? Le ton qui y domine est le ton presque constant de sa correspondance avec Anatolius, et cette correspondance se place dans la période de sa vie où le sentiment de sa valeur et la vigueur de son esprit n'ont encore rien perdu. Ne peut-on pas juger par là que la considération de ses contemporains s'attacha plus à son esprit qu'à son caractère?

Ses lettres à Agapet, un de ses anciens élèves, bien en cour, montrent mieux encore ce qu'il pouvait sacrifier de sa dignité personnelle dans le secret de sa correspondance (1) : « Quoique je sache bien ce que tu m'as promis à ton départ, et que je sois sûr que tu tiendras ta promesse, l'amour incroyable que j'ai pour le prince me force à te le remettre en mémoire. Toutes les fois que tu trouveras le prince libre et exempt de tout souci, rappelle-lui le nom de son vieil ami; dis-lui combien je l'estime, et combien je brûle du désir de célébrer ses hauts faits. En le faisant, tu m'attacheras à toi par un bienfait dont le souvenir sera éternel. » Puis, dans une seconde lettre (2) : « Je n'ai jamais reçu de lettre aussi agréable ni aussi précieuse que celle où tu m'apprends que le prince s'est plu à

(1) Wolf, ép. lat. de Zamb., t. III, p. 57, ép. 770.

(2) *Id.*, *ibid.*, *ibid.*, ép. 58, p. 770.

t'entendre parler de moi... Pour m'attacher à toi plus étroitement encore, s'il est possible, je te supplie d'en faire autant, le plus souvent que tu le pourras. »

Est-ce bien là le même Libanius qui écrivait à Anatolius (1) : « Je m'étonnerais bien que tu n'aies jamais flatté personne, pour arriver au haut poste que tu occupes ; pour moi, qui n'ai besoin ni des charges publiques, ni des biens dont vous disposez, je me déshonorerais de le faire, moi qui ai voulu rester pauvre pour n'être pas flatteur. » Est-ce bien le même Libanius qui dit ailleurs qu'il ne frappe pas aux portes des grands et se contente de chanter comme le rossignol (2) ? Est-ce bien le même homme qui se vante fièrement d'avoir maintenu toute sa dignité devant l'empereur Julien, et qui, en maint endroit, fait hautement profession d'indépendance et de désintéressement ? C'est, sans aucun doute, le même homme ; et nous le reconnaissons, toujours et partout, au trait qui le caractérise, et explique ces apparentes contradictions : je veux parler de sa vanité.

La vanité de Libanius brille d'un éclat particulier au milieu de toutes les vanités qu'étalaient son temps et son pays. On ne peut parfois s'empêcher de sourire, quand on l'entend parler de lui-même,

(1) Wolf, ép. 494.
(2) Id., ép. 532.

dans le discours sur sa propre fortune. Tantôt, après avoir dépeint sa jeunesse sage et studieuse, il dit (1) : « Cette double renommée de savoir et de vertu dont je jouissais s'était répandue par toute la ville ; les parents qui avaient des filles à marier me recherchaient auprès de mes oncles, rivalisant et se dépassant les uns les autres par l'importance des dots qu'ils proposaient ;

Mais mon cœur à leurs vœux demeurait insensible,

et je crois que, semblable à Ulysse, en vue de la fumée d'Athènes, j'aurais dédaigné l'hymen d'une immortelle. » Tantôt il se représente à Nicomédie, ne voulant d'autre épouse que l'éloquence, refusant les dîners et la fille d'un riche admirateur de son talent, et il s'écrie (2) : « Vaincre a caractérisé ces années ; vaincre sous la protection de Cérès, vaincre, en tout et partout ; jouir d'une robuste santé, de toute la vigueur de son intelligence, multiplier les discours d'apparat, entendre les trépignements, voir l'enthousiasme de la jeunesse, être entraîné dans ce tourbillon de travaux de nuit et de jour ; être ravi par ces témoignages d'honneur, par la bienveillance et par l'enchantement universels, tels furent ces beaux jours. Et si quelqu'un demande ce qui faisait le plus grand charme de la ville, on lui dira que c'était le plaisir qu'elle avait à m'enten-

(1) Reiske, vol. I, p. 11, l. 20.
(2) *Id.*, vol. I, p. 38.

dre. Aussi la ville, arrivée à ce point de grandeur et de magnificence, jouissant de tous les dons que lui offraient à l'envi et la terre et la mer, ne citait aucun de ses avantages avec plus d'orgueil que l'éclat de mes discours. Elle pouvait, en effet, opposer cette supériorité à la prospérité de Constantinople, la grande ville voisine; l'une l'emportait sans doute par ses plaisirs et ses théâtres, mais l'autre l'emportait par l'excellence de son enseignement; l'une n'avait pas su conserver le bien qu'elle possédait, l'autre avait su acquérir ce qu'elle ne possédait pas d'abord. » Et ce bien, dont parle ainsi Libanius, c'était Libanius lui-même, qui se peint ailleurs, lors de son retour à Antioche, où il doit se faire entendre pour la première fois (1) : « Je n'eus pas dès l'abord besoin, pour attirer mes concitoyens, de rechercher des auditeurs par la brigue et la flatterie; il me suffit de faire savoir que je devais parler. Avant le lever du soleil, ils avaient rempli la salle du sénat, au point que, pour la première fois, ce lieu paraissait insuffisant; et lorsque je demandais si l'on était venu, l'esclave m'apprit que quelques-uns même avaient passé la nuit en ce lieu. Mon oncle, qui me présentait, entrait en tremblant; mais moi, je le suivais en souriant, et la fortune m'inspirait une noble assurance. Je prome-

(1) Reiske, vol. I, p. 63, l. 1.

nai mes regards sur la foule, et, semblable à Achille quand on lui présenta des armes, je manifestai ma joie à cette vue. Par cela seul, et sans avoir ouvert la bouche, je frappai mon auditoire d'admiration. Que dirai-je des larmes qu'arrachèrent et mon exorde, que beaucoup ont appris par cœur, et ce que je dis des fêtes de Bacchus dans ma seconde partie? Personne n'était vieux, personne n'était lent, personne n'était faible, pour frapper du pied et donner tous les signes de l'enthousiasme; les goutteux eux-mêmes se levaient, oubliant leurs souffrances. Et quand je voulais les faire asseoir, ils disaient que ma parole les forçait à se lever. Interrompant mon discours, ils demandaient à l'empereur de me rendre à ma patrie ; puis, après s'être lassés de le demander par leurs cris, ils revenaient à mon discours et proclamaient leur bonheur et le mien : le mien, de posséder un tel talent, le leur, de jouir si pleinement du talent d'un de leurs concitoyens. Ils réfutaient ainsi, par le fait, la vaine assertion de ceux qui affirment que des compatriotes sont nécessairement envieux de leurs compatriotes. Le jour où Agamemnon prit Troie ne fut pas pour lui un plus beau jour, que ne le fut, pour moi, celui que je viens de raconter. »

Cette bonne opinion, cette admiration de lui-même n'abandonne jamais Libanius ; le besoin de la faire partager par tous, de la soutenir, de la ré-

pandre, le poursuit toujours et partout. L'histoire de sa vie, racontée par lui à ses contemporains, est l'expression la plus naïve de ce sentiment qui reparaît, à chaque instant, dans sa correspondance, sous l'enveloppe des formules d'une feinte modestie. A travers le nuage que le temps a fait autour de lui, sa vanité perce et rayonne. Il semble qu'on le voie, superbe et la tête haute, traverser à cheval la ville d'Antioche, se regardant comme l'objet de la considération universelle. Son sourire quête les hommages, ses avances cherchent la flatterie; un cortége d'élèves, de solliciteurs, d'admirateurs l'accompagne; il se rend à la salle du sénat, il va monter à la chaire où il trône; on sent qu'il va au-devant des applaudissements qui l'attendent. Ni l'âge, ni les chagrins, ni la maladie, n'interrompent des occupations qui sont la source de l'unique jouissance qu'il semble avoir connue : cette jouissance, c'est de faire montre de son esprit et de sa parole, c'est de donner la plus haute idée de son talent, de son caractère, de son crédit. Il estime supérieure à toutes les charges publiques sa position de sophiste, et son ambition est de faire partager à tous la haute opinion qu'il a de sa propre importance.

Aussi quelle profonde irritation se manifeste quand cette vanité s'est sentie blessée! Eutrope, préfet de Syrie, qui bientôt gouvernera l'Orient

sous le faible Arcadius, a laissé voir son dédain pour Libanius, qu'il a, je crois, traité de fou ou de vieille femme, et dont il a fui, en se détournant, *le vain radotage* (1). Il faut entendre le vieil athlète de la parole, piqué au vif, exprimer son ressentiment dans le discours (2) qu'il compose alors, pour prouver qu'il ne radote pas. Pour montrer qu'il a encore toute sa mémoire et toutes ses facultés, il raconte, avec les traits de la plus amère satire, la vie d'Eutrope et l'histoire de sa scandaleuse fortune. Citer ce discours serait trop long ; une lettre entre plusieurs autres, dans une circonstance plus petite et sous des traits un peu plus adoucis, montrera ce même côté de son caractère : « J'apprends, écrit-il à Archélaüs (3), qu'étant arrivé à lire quelques déclamations que j'avais bien voulu laisser copier, moins pour m'en faire un titre de gloire, que pour stimuler, par l'exemple, l'émulation des meilleurs élèves, tu les as jetées au feu après les avoir lues. Pourquoi, mon cher, avoir ainsi condamné à un cruel supplice, et même à la mort, cet innocent manuscrit? Y aurait-il dans ces déclamations quelque chose que tu désapprouves? mais il fallait alors corriger l'ouvrage, et non le détruire. En le corrigeant, tu aurais fait une chose qui aurait tourné à

(1) Reiske, vol. I, p. 223.
(2) Περὶ τοῦ μὴ ληρεῖν.
(3) Wolf, ép. lat. XLIV, p. 744.

ta gloire, qui ne m'aurait nullement déplu et qui aurait été fort utile à la jeunesse studieuse. Je ne suis pas d'un caractère à dédaigner et à détester une correction, n'importe de qui elle vienne, n'importe dans quel esprit elle soit faite. As-tu donc fait cela par amitié pour moi, afin de ne pas livrer au blâme d'un autre ce que tu n'osais prendre sur toi de corriger? Mais ce n'était pas le fait d'un ami, de livrer au feu, à cause de quelques fautes, tout ce qu'à force de travail j'avais pu composer de bon. Ce n'est certainement pour aucune semblable raison que tu as agi ainsi, et l'envie seule t'a poussé à un pareil crime. Tu pensais que je pouvais retirer de ce travail quelque renommée et quelque gloire; en cela tu avais raison. Mais quel tort ma gloire fait-elle à la tienne? As-tu donc le pouvoir de t'illustrer à mon égal, et crois-tu qu'il soit juste que tu trouves, dans le sommeil et l'oisiveté, cette gloire que m'ont acquise mon travail et mes veilles? Dusses-tu en crever de dépit, je voudrais te bien faire comprendre que ton envie ne peut m'atteindre, ni me faire du tort, et qu'elle n'en fait qu'à toi seul. Mes déclamations sont de celles que tout le monde possède, que tout le monde lit et croit devoir imiter, et ton nom périra tout entier, avant que ne périsse une seule de mes déclamations. »

Voilà ce que Libanius pense et dit de lui-même. Ses discours, à la propagation desquels ne peuvent

suffire les innombrables mains des copistes, comme il a soin de nous l'apprendre, doivent porter sa gloire au bout du monde et la faire durer jusqu'à la postérité la plus reculée. Il ne saurait rien rabattre de cette bonne opinion, qui est le fond même de sa nature. Sans donc examiner, pour le moment, sur quoi elle repose, nous pouvons du moins comprendre qu'il s'est fait de lui-même un idéal qu'il n'atteint pas toujours, et nous sommes exposés à ne pas toujours le reconnaître parfaitement sur le portrait qu'il veut laisser de lui. C'est ainsi qu'après avoir vu ce qu'il faut penser de son indépendance, nous pouvons encore prendre sur le fait la juste mesure de son désintéressement et de sa vertu.

Également éloigné de l'insolente richesse d'un Eutrope, et de l'austère simplicité d'un saint Jean Chrysostome, Libanius, au sein d'une aisance qui le plaçait bien au-dessus des autres professeurs, put certainement se croire désintéressé, en se comparant aux ambitions effrénées qui s'agitaient autour de lui. Mais il possède patrimoine, maison, esclaves, chevaux, argent, livres, et tout ce qui caractérise l'opulence. Exempt des charges publiques, avec le traitement de l'État il reçoit les rétributions de ses élèves ; à cela s'ajoutent de nombreux présents, témoignages flatteurs de considération, ou dettes d'une délicate reconnaissance; et, néanmoins, nous le voyons défendre énergiquement ses exemp-

tions et ses priviléges, demander à l'un un cheval, a l'autre des livres, provoquer les largesses des hommes en place, et accepter un héritage qui le fera taxer d'avidité. Il s'est montré véritablement désintéressé auprès de Julien, et il fait sincèrement profession de n'ambitionner que la gloire de l'éloquence; mais ce désintéressement lui fut facile au sein de l'abondance où il vécut. A Nicomédie, un de ses esclaves s'enfuit lui emportant une somme de quinze cents talents, et il supporte cette perte sans sourciller, à la grande admiration des habitants de la ville, qui s'empressent de la réparer (1). Dans cette circonstance, nous serions plus portés à admirer la fortune du professeur que son désintéressement. Sa fortune est en effet considérable, si nous la comparons à celle des autres professeurs dont il défend les intérêts (2) : « De ces professeurs, dit-il, les uns n'ont pas même à eux une petite maison, et habitent dans des maisons qui appartiennent à d'autres. Ceux qui ont acheté celle qu'ils habitent, n'ont pu encore en payer le prix, si bien que celui-là même qui semble dans une condition meilleure est dans le plus profond découragement. L'un a trois esclaves, l'autre en a deux, un troisième en a moins encore; et ces esclaves, par cela même qu'ils sont si peu nombreux, sont le rebut des esclaves, s'eni-

(1) Reiske, vol. I, p. 42, l. 14.
(2) *Id.*, vol. II, p. 208, l. 27.

vrent, et insultent leurs maîtres, et ceux-ci, la plupart du temps, ou ne sont pas servis du tout, ou le sont d'une manière indigne de leur condition. On regarde comme heureux le professeur qui n'a qu'un enfant; on estime malheureux celui qui en a plusieurs, et la prudence ordonne à tous d'éviter ce dernier danger; si bien que celui qui se montre avisé redoute et fuit le mariage. On voyait autrefois ceux qui donnaient le même enseignement à nos concitoyens, entrer dans les boutiques des orfèvres pour leur donner des vases d'or ou d'argent à travailler, s'entretenir avec ceux qui façonnaient ces objets d'art, critiquer leur travail, montrer quelque chose de plus beau, louer leur activité ou blâmer leurs lenteurs. Nos maîtres d'aujourd'hui, vous pouvez tous m'en croire, n'ont guère d'entretien qu'avec les boulangers; non que ceux-ci leur doivent du blé ou leur promettent de l'argent, mais au contraire parce qu'ils doivent à leurs boulangers et que, promettant toujours de payer, ils demandent toujours à crédit, pressés qu'ils sont par deux nécessités contraires : la nécessité de fuir et la nécessité de poursuivre toujours les mêmes hommes : ils les évitent comme débiteurs, ils les poursuivent comme affamés; ils les fuient, honteux de ne pas pouvoir les payer; ils se retournent vers eux cédant au cri de leurs entrailles à jeun. Et lorsque la dette s'est accrue hors de me-

sure, et que le professeur ne voit rien venir qui l'aide à la solder, maudissant l'art de la parole, il arrache du cou de sa femme le dernier collier qu'elle porte, va le déposer chez le boulanger, et revient chez lui préoccupé, non de savoir comment il remplacera cet ornement, mais de chercher ce qu'il pourra encore mettre en gage après cela. Aussi voit-on les professeurs éviter leur intérieur, et, au lieu de chercher avec bonheur le repos au sein de leurs familles, après leurs travaux, demeurer immobiles dans leurs écoles, comme des gens qui redoutent de retrouver plus vif, en rentrant chez eux, le sentiment de leur misère. Puis, se réunissant, ils déplorent ensemble leur funeste condition, et chacun, en racontant ses propres maux, entend raconter des maux pires encore ; et moi, au milieu d'eux, je demeure couvert de confusion, deux fois honteux et d'être votre concitoyen, et d'être le coryphée de ces malheureux. »

La fortune de Libanius fait un étrange contraste avec un pareil dénûment ; son désintéressement n'a plus rien de stoïque, lorsque l'on considère dans quelle opulence relative il vécut, et qu'on l'entend se lamenter sur la mort de deux esclaves, attachés spécialement au soin de sa seule personne (1). Outre les divers revenus que nous avons indiqués

(1) Reiske, vol. I, p. 119.

plus haut, patrimoine, exemptions, traitement et cadeaux, les entreprises commerciales venaient grossir encore les ressources du sophiste. Nous le voyons mettre à profit ses relations pour assurer le succès d'une expédition de marchandises, dont il est au moins le commanditaire. Il écrit à Thémistius (1) : « Les esclaves de Lélianus se mettent en mer : ils se rendent à Sinope pour y faire le commerce. Prêtez-leur donc, je vous en prie, votre appui, lorsqu'ils seront arrivés dans votre port, et écrivez en leur faveur aux amis que vous avez à Sinope. Veillez à ce qu'ils puissent y trouver une petite maison, pour y vendre leurs marchandises, et ne permettez pas qu'ils soient volés par d'autres, ni *nous* par eux. » Il écrit en même temps à Eusébius et à Faustus (2) : « Si *nous* n'avions pas fondé sur vous toute notre confiance, nous n'aurions jamais envoyé à Sinope notre serviteur et notre navire; nous n'ignorons pas que la ville, c'est vous, et, qu'avec votre concours, tout marche à pleines voiles, tandis que si vous nous êtes contraires... mais je ne veux rien mettre de mauvais augure dans une lettre qui part sur un vaisseau. Pour vous, ô mes généreux nourrissons, c'est vous qui, à votre tour, allez devenir *mes* nourriciers. Si jadis je vous ai donné peu, je vous ai du moins donné tout ce que j'ai pu. »

(1) Wolf, ép. 1101.
(2) Id., ép. 1102.

Et, de même que nous le voyons faire le commerce à Sinope, nous le voyons encore expédier ses bois sur un navire, avec celui qui est chargé d'en toucher le prix, et recommander ses intérêts à Anonymus (1).

Une grande maison, un personnel nombreux, les devoirs de l'hospitalité, un rang à tenir dans l'opulente ville d'Antioche, lui faisaient sans doute une nécessité de sauvegarder ses intérêts, et nous avons tout lieu de croire qu'il dépensait libéralement une fortune qu'il pouvait regarder comme modeste. Il est certain du moins qu'il eut quelquefois à emprunter. « Je t'ai dit dans mes dernières lettres mon manque d'argent, et tout ce que j'avais à y perdre, écrit-il à Avidius (2) ; je t'ai fait voir tout ce que j'aurais à gagner si j'étais en possession d'une certaine somme ; prête-moi donc ce que tu pourras m'envoyer. » Il nous est difficile de démêler, à cette distance, s'il empruntait pour spéculer, ou pour faire face à des embarras imprévus, comme ceux que lui suscita la succession d'Olympius (3) ; ce que nous pouvons et ce que nous voulons seulement constater, c'est qu'il menait une assez grande vie, et que les présents de toute nature qui composaient une partie de ses revenus, provoqués ou non par

(1) Wolf, ép. 1092.

(2) Wolf, ép. lat. III, ép. 110.

(3) Voy. l'autobiographie; appendice, p. 271.

lui, étaient accueillis avec une reconnaissance dont ses lettres nous montrent les expressions nombreuses et variées.

Cette vie, opulente et facile, était néanmoins une vie aussi laborieuse que réglée. Sobre, tempérant, éloigné, par goût, par délicatesse et par raison, des plaisirs, Libanius était tout entier à ses occupations. Avant midi, il déclamait et donnait ses leçons : c'est là que, pour attirer, pour captiver et retenir autour de lui une foule d'admirateurs, de tout âge et de toute condition, il déployait tout ce que la nature, l'art et le travail lui avaient donné de talent. Enivré et épuisé par ce labeur, il se livrait aux mains des esclaves chargés de sa personne ; leurs soins empressés, un bain, un modeste repas, réparaient ses forces. Lire, écrire, correspondre, gouverner ses affaires, ménager son crédit et en user pour ses amis, remplissait ses journées toujours trop courtes. Il nous apprend qu'il consacrait au travail une partie de ses nuits, et ses lettres font souvent allusion aux nombreuses occupations dont il était accablé. Nous n'avons pas de peine à l'en croire, quand nous voyons ce qui reste de lui, et qui est loin assurément de représenter tout ce qu'il a écrit ; nous n'avons pas de peine à l'en croire, non plus, quand nous songeons à cette foule d'élèves, de parents et de solliciteurs, qui devaient se disputer les moments de l'illustre sophiste. Nous comprenons qu'il n'y ait eu

aucune place pour les festins et les plaisirs, dans des journées si remplies d'ailleurs.

Le repos et les jouissances d'un intérieur calme et réglé semblent être tout ce qu'il connut, comme diversion à ses travaux et à ses préoccupations. En revenant à Antioche, il trouva ces jouissances dans la maison de sa mère et de son oncle ; après leur mort, son plus jeune frère, que la mort seule sépara de lui, une femme, qui n'était pas de condition libre, et qui tint une grande place dans sa maison et dans sa vie, un fils illégitime né de cette femme, furent les affections qui l'attachèrent au foyer domestique. La dignité de son caractère, et sa considération personnelle, n'eurent-elles rien à souffrir de cet abandon de lui-même ? ne peut-on pas lui reprocher d'avoir, en fuyant le mariage et ses charges, accepté, par faiblesse, des chaînes aussi lourdes et moins honorables ? Nous ne connaissons pas assez le monde dans lequel il vécut, pour décider là-dessus avec équité. Le relâchement général des mœurs, l'acquiescement de ses contemporains, la condescendance même des empereurs, qui adoucirent les rigueurs de la loi, en faveur de son fils, semblent avoir obtenu pour lui le bénéfice des circonstances atténuantes. Sans nous arrêter à ces considérations, nous pouvons du moins constater que Libanius fut loin de trouver des joies sans mélange, dans cette vie d'intérieur, trop sacrifiée peut-être à la vie ex-

térieure, dans laquelle s'épanouissait son existence. La perte des objets de son affection laissa les dernières années de sa vieillesse dans la douleur et l'isolement. Son fils Cimon ne paraît pas avoir répondu dignement à la sollicitude et à l'affection paternelles. La sobriété même des renseignements que nous trouvons, à ce sujet, dans la correspondance et dans la vie de Libanius, nous semble un témoignage de la profonde incapacité de ce fils qui, après avoir débuté comme avocat, après avoir échappé aux charges du sénat, après avoir longtemps et vivement désiré entrer dans l'administration, mourut au moment où il avait obtenu ce qu'il désirait, et où il allait prendre possession de sa place. Un certain mystère plane sur cette mort, que Libanius attribue, tantôt à la jalouse rivalité de quelques compatriotes, tantôt à une chute, tantôt au chagrin de Cimon qui venait de perdre sa mère, et tantôt à l'effet d'une injuste violence, dont il n'ose nommer les auteurs. Il écrit à ce sujet à Ammien Marcellin (1) : « Puisse ton bonheur durer sans mélange ! Pour moi, accablé de douleur, si un Dieu ne me vient en aide, je ne sais où me réfugier. L'unique enfant que je possédais, fils non sans mérite d'une mère excellente, quoique esclave (2), vient de mourir de chagrin, et

(1) Wolf, ép. 983.

(2) Wolf dit *libre*, mais sans que nous voyions sur quoi il fonde cette assertion.

repose aujourd'hui dans la tombe. Le chagrin qui le tua fut l'œuvre d'une injuste violence dont les auteurs te seront révélés par d'autres que par moi. Malgré ma douleur, une crainte respectueuse me ferme la bouche. » Les réticences et la contrainte que Libanius impose à sa douleur, dans ces tristes circonstances, laissent dans l'esprit une pénible impression. Dans l'abattement du vieillard, on ressent l'affaissement de la société tout entière. L'abaissement des caractères et les malheurs des temps semblent se refléter dans ce timide désespoir du vieil athlète de la parole, qui n'ose pas même nommer ceux qu'il accuse de la mort de son fils unique.

IV.

LIBANIUS CONSIDÉRÉ COMME HOMME PUBLIC.

Et cependant, cet homme qui apparaît si abattu et si craintif, dans les dernières années de sa vie, est entré autrefois, avec une certaine autorité, dans les conseils de l'empereur Julien ; on l'a vu, devant le prince et contre le prince, intervenir en faveur du sénat d'Antioche ; il a été , dans la seconde ville de l'empire, une puissance avec laquelle les préfets ont eu à compter ; quand la famine, quand la sédition ont désolé Antioche, il est intervenu comme médiateur et comme consolateur, et la parole du rhéteur a été plus d'une fois efficace, auprès de la multitude et auprès de ceux qui la gouvernaient ; à la fin même de sa longue carrière, sous Théodose, il a pris cinq fois la parole pour proposer des lois d'intérêt public. Il a défendu les paysans contre l'abus des corvées ; il a attaqué l'abus des patronages, qui

plaçaient, au détriment de l'ordre et de l'intérêt publics, les paysans sous la protection des officiers militaires; il s'est élevé contre les arrestations arbitraires et les mauvais traitements qu'on faisait éprouver aux prisonniers; il n'a pas craint de signaler l'abus des visites que les solliciteurs faisaient chez les juges, et de demander à l'empereur d'interdire ces visites et les dîners que donnaient les magistrats.

Dans ce rôle d'homme public, nous le retrouvons avec la même bienveillance universelle, le même amour de l'ordre et de la justice; seulement son caractère semble grandir avec les circonstances où il se développe. Son intervention, toute désintéressée, la spontanéité avec laquelle il défend le faible, montrent chez lui plus de vigueur et d'élévation que nous n'en avons trouvé jusqu'ici dans l'étude de sa vie privée. Maintes fois il se fait d'office l'avocat de ceux qu'on opprime. Une lettre à Anatolius(1), entre autres, où il dénonce à la vindicte publique un fait étrange de violence, nous semble caractériser à la fois et la misère de ces temps, et la juste indignation de celui qui le signale :

« Un crime audacieux vient d'être commis, non en Scythie, sur les bords de l'Ister, ni aux extrémités de la Libye, mais dans la Phénicie, le plus civi-

(1) Wolf, ép. 551.

lisé des pays, et cela pendant que les lois sont en vigueur, pendant que les magistrats occupent leurs siéges et remplissent leurs fonctions, pendant que l'empereur passe sa vie sous les armes, pour protéger ses sujets contre toute violence.

« Un certain Lucianus (qui remplit un petit emploi et perçoit les tributs de quelques laboureurs), comme s'il était un autre Denys, tyran de Syracuse, ou un autre Gélon, a outragé indignement la couche d'Eustathius, le porteur de cette lettre, mari pauvre d'une femme pauvre. Il avait pour consolation la fidélité de sa femme, qu'il avait épousée après la ruine de Nicomédie, sa ville natale, et qui lui avait apporté en dot sa vertu. Par l'ordre d'Elpidius, il était parti de chez lui, pour aller chercher et ramener des hommes qui avaient un compte à rendre au magistrat. Lucianus, qui avait jeté sur sa voisine un regard de convoitise, n'osait pas cependant lui découvrir sa passion, sachant qu'il ne pourrait la corrompre. Il ordonna à sa fille de se rapprocher d'elle. Celle-ci la vint donc voir fréquemment, et se lia intimement avec elle, sachant fort bien dans quel but elle le faisait, instruite qu'elle était et façonnée à cela par son père. Un jour, elle invita sa voisine à lui rendre sa visite et à la venir voir chez elle, à son tour. La malheureuse, ne soupçonnant pas même une infamie qui était si loin de sa pensée, cède à son invitation, et se trouve ainsi dans la mai-

son ou, pour mieux dire, dans les filets de Lucianus. Celui-ci en effet, incapable de maîtriser ses infâmes désirs, l'enferme dans sa chambre, lui dit qu'elle doit bénir la fortune qui lui fait trouver un homme capable de la combler de biens, si elle veut lui complaire, elle qui jusqu'à ce jour gagne péniblement sa vie du travail de ses mains. Voyant qu'il ne peut faire fléchir sa vertu, qu'il ne peut ni la séduire par des promesses, ni l'ébranler par des menaces, il a recours à la violence; mais elle le repousse et trouve dans sa vertu des forces supérieures à celles de son sexe. Lucianus alors fait luire à ses yeux une épée nue, qui n'arrache à l'infortunée que le vœu de mourir avant d'être déshonorée. Voyant chez elle ce généreux mépris de la vie, ce forcené appelle ses esclaves, fait apporter des cordes, la fait attacher sur un lit, et là, malgré ses cris, lui fait souffrir les plus cruels outrages. Si, après ce forfait, il avait précipité la malheureuse dans un puits (comme on dit que le firent à Leuctres les Lacédémoniens), il fût certes demeuré coupable d'adultère, mais au moins, en s'efforçant d'anéantir les traces de son crime, il eût paru avoir encore un certain respect des lois. Mais maintenant, comme s'il voulait montrer qu'il n'a aucune crainte, bien que ce fait soit connu de toi, de Modestus, d'Elpidius, de tout le monde enfin, il a renvoyé cette femme, n'ayant fait qu'en rire. Celle-ci, racontant le fait à son mari, que le hasard

ramène sur ces entrefaites, le supplie de lui ôter la vie qu'elle ne peut plus supporter, après un pareil déshonneur. Le malheureux mari a fait garder sa femme, pour qu'elle n'attente pas à ses jours, et, sachant combien j'avais aimé Nicomédie, du temps de sa splendeur, et combien j'avais pleuré sa ruine, il est venu me prier d'instruire et de presser Modestus, devant lequel il doit citer l'adultère. Pour moi, je te l'ai adressé, persuadé que l'affaire présenterait des difficultés devant Modestus, tandis que rien n'entravera la justice devant ton tribunal. Fais donc voir, toi qui es le plus sage et le plus juste des hommes, toi dont la demeure abrite une épouse et des enfants, qu'il y a quelqu'un pour punir une telle audace. »

La fin de cette lettre, en nous montrant quels attentats pouvaient rester impunis, à l'époque où vivait Libanius, fait voir aussi la générosité de son intervention. Son crédit n'est pas encore solidement établi à Antioche où il débute, et il n'hésite pas, sur l'appel d'un pauvre habitant de Nicomédie, à porter, devant le tribunal supérieur d'Anatolius, une plainte qui devait s'adresser à Modestus. Il ne se contente pas d'écrire à Anatolius, il écrit en même temps à ses deux fils, Apollinaire et Gémellus (1) : « Vous connaîtrez, par la lettre que j'écris à votre

(1) Wolf, ep. 552.

père, l'injure qu'a subie Eustathius, injure dont il vient demander vengeance. Vous devez montrer, vous, la haine que vous inspire l'auteur d'un pareil attentat, et la compassion que vous ressentez pour celui qui en est la victime. Faites voir, vous qui vivez à côté d'un père qui exerce le pouvoir, ce qu'on pourra attendre de vous, quand vous l'exercerez à votre tour. »

En aucune circonstance, pas plus que dans celle-ci, il ne s'épargne pour être utile à l'État, à la ville et aux particuliers. Les témoignages de cette disposition abondent dans tout ce qui nous reste de lui. Vers le temps même où il écrivait à Anatolius la lettre que nous venons de citer, il emploie de même son crédit auprès de Stratégius, préfet de Syrie, en faveur de ceux qui le lui demandent (1) : « Stratégius, dit-il, était arrivé dans notre ville, chargé d'un pouvoir supérieur aux autres pouvoirs, et revêtu de la haute dignité que je lui avais prédite, lorsque j'obtins son illustre amitié. C'était en effet ce même Stratégius qui m'avait donné à Athènes et avait remis Athènes entre mes mains. J'étais, par son arrivée, en position d'être utile à ceux qui pouvaient avoir besoin de mon appui. Mes études et mes discours n'étaient plus mon unique occupation; il me fallait consacrer mes journées à la parole et

(1) Reiske, vol. I, p. 73, l. 10.

mes soirées à l'action, m'occupant de ceux qui avaient subi les injustices des grands, de ceux que les haines et les ressentiments avaient fait traduire comme accusés, et qui souhaitaient un changement d'autorité pour leur délivrance, ainsi que de tous ceux qui désiraient une prompte décision sur leur sort. Ce sont là de ces faveurs que peut faire l'autorité sans nuire à la justice. Aussi tous ceux qui avaient besoin de mon crédit, et leurs femmes elles-mêmes, me suppliaient de songer à eux, toutes les fois que je me rendais chez Stratégius. Pour moi, je faisais tout ce que font les autres maîtres jusqu'à l'heure de midi, et à cette heure, où les uns vont prendre de suite leur repas, et les autres vont au bain avant de le prendre, je restais encore tenu par mes occupations; puis, lorsque la nuit me forçait de me lever, je me rendais en hâte auprès de mon puissant ami, ayant en main des notes nombreuses, pour me rappeler quels étaient ceux qui avaient besoin de mon intervention. »

Quelque temps après, pendant le séjour de Julien à Antioche, il fait mieux encore : par amour du bien public, il ose risquer de déplaire à l'empereur. La cherté des vivres avait fait concevoir à Julien l'idée de fixer un maximum au prix des denrées (1). Cette fausse mesure avait vivement alarmé

(1) Voir à ce sujet l'édit de Dioclétien, publié par M. H. Waddington, Paris, 1864. Cet édit était donc déjà tout à fait tombé en désuétude?

dans le sénat d'Antioche tous ceux qui en comprenaient la funeste portée. Mais l'empereur, mal disposé déjà contre une ville dont l'accueil était loin de lui être sympathique, prenait pour de la malveillance les objections faites à un projet qui lui semblait le remède assuré du mal dont on se plaignait. Cette résistance lui paraissait injuste et coupable ; il s'emportait, et faisait hautement entendre son ressentiment contre ceux qui en étaient les auteurs. C'est dans ces circonstances que Libanius, n'écoutant que l'amour du bien public, soutint le sénat et combattit victorieusement le projet de l'empereur, malgré les menaces de son entourage. Bien qu'il se sentît fort de ses intentions et de son attachement au prince, bien qu'une telle démarche n'ait eu pour résultat que d'augmenter sa popularité parmi ses concitoyens, et d'attester, d'une manière plus éclatante, son crédit auprès de l'empereur, il lui fallut un certain courage pour affronter son emportement et risquer de lui déplaire.

Il semble, en effet, qu'à cette époque du règne si court de Julien, le caractère de Libanius s'élève avec sa fortune. La faveur dont il jouit est manifeste et légitimement acquise ; son âge, sa religion, sa vie antérieure, son talent, sa gloire, les relations qu'il a eues avec le prince, tout lui donne un ascendant dont il peut profiter pour lui-même. Il peut rentrer dans tous les biens de sa famille, tombés dans

le domaine de l'État; il peut aspirer aux charges publiques et gouverner la Syrie; il voit, à la cour ou à la tête des provinces, nombre de rhéteurs qui sont loin de posséder le même talent et la même autorité morale; il peut, en un mot, sous le jeune empereur, qui l'admet dans l'intimité de ses conseils, aspirer à tout, et il se contente de rester le sophiste d'Antioche. Il ne cherche pas à augmenter sa modeste fortune; il ne veut user de son crédit que pour la gloire du prince et le bien public, qui ne font qu'un à ses yeux. Est-ce là une autre forme de la vanité du sophiste, qui estime supérieure à toutes les autres positions la position indépendante et influente qu'il ne doit qu'à son talent et à sa vertu? On ne pourrait le nier en l'entendant lui-même se glorifier trop souvent et avec trop peu de mesure. On est tenté de lui dire avec le poëte : *Ut tu fortunam, sic nos te feremus*. Mais il serait injuste de ne pas lui tenir compte de vertus rares en ce temps, et rares surtout parmi les sophistes. Sa jactance jette un malheureux vernis de vanité sur un sentiment qui n'est au fond qu'un légitime orgueil, et sa complaisance pour lui-même provoque quelquefois le sourire, alors qu'on n'aurait eu que de l'admiration pour sa conduite. Il a été fier de l'amitié de l'empereur; mais il n'a jamais employé son crédit qu'en faveur des autres; il a mieux aimé faire des gouverneurs de province que l'être lui-même. L'amour

de la justice, l'amour du bien public, la gloire du prince, qu'il aurait voulu regarder comme son ouvrage, ont seuls dicté ses conseils désintéressés.

Quand nous avons dit que Libanius était entré, avec une certaine autorité, dans les conseils et dans l'intimité de l'empereur Julien, nous avons signalé un fait dont les témoignages abondent dans sa biographie et dans sa correspondance, et il nous a semblé que quelques-uns de ces témoignages ne seraient pas sans intérêt, pour caractériser les rapports qui existèrent entre le sophiste et l'empereur. Où faut-il faire remonter leurs premières relations? Bien que nous soyons sans renseignements positifs à cet égard, nous n'hésitons pas à les faire remonter à l'époque où Libanius professait à Nicomédie, c'est-à-dire de 345 à 350. En 345, Julien, gardé et élevé au château de Macelle en Cappadoce, était appelé à lire les saintes Écritures dans l'église de Nicomédie. Il nous semble impossible que la réputation du sophiste, dont les discours étaient récités et même chantés (1) par toute la ville, n'ait pas dès lors vivement sollicité la curiosité du jeune prince, qui dut lire ces discours en secret. Nous ne pouvons douter qu'il n'ait existé entre le sophiste et le neveu de Constance, placé encore sous la soupçonneuse tutelle de son oncle, une correspondance

(1) Voir le passage de l'autobiographie cité plus bas, p. 107.

secrète. Dans une lettre que Libanius écrit à Julien César, il parle des relations qu'il entretenait avec lui avant son élévation à la dignité de César ; et deux ans plus tard, à Antioche, Julien reproche à Libanius, qui n'allait pas au-devant de son appel, de le négliger alors, lui qui n'a pas craint de l'entretenir quand il y avait danger à le faire. C'est à Nicomédie, assurément, que ce commerce clandestin présenta le plus de dangers à tous les deux, et c'est là que nous le faisons remonter. Ils se rapprochèrent davantage quelques années après, vers 351, lorsque Julien, âgé de vingt ans, fut autorisé à suivre à Constantinople les leçons du sophiste chrétien Écébole, tandis que Libanius, âgé de trente-sept ans, rappelé de Nicomédie, professait de nouveau dans la capitale de l'empire d'Orient. Là, sans doute, les relations, sans être tout à fait ostensibles, purent devenir entre eux plus faciles et plus fréquentes. Ils purent, non-seulement correspondre, mais même se voir. Aussi, cinq ans après environ, lorsque Julien fut promu par son oncle au commandement des Gaules, Libanius lui écrit (1) : « Tu as remporté une double victoire, l'une par les armes, l'autre par la parole. Ta victoire sur les barbares t'a valu un trophée, et celle que tu remportes sur moi t'en vaut un second, dont le vaincu,

(1) Wolf, ép. 372.

qui te chérit, est le premier à se réjouir. Les pères n'ont pas de désir plus ardent que de se voir dépasser par leurs fils, et toi, que je guidai dans l'art d'écrire, tu as dépassé celui qui te montrait le chemin. Il faut que le rhéteur justifie le laconisme de ses lettres devant le général, ou plutôt devant celui qui ne sait pas moins parler que faire la guerre. Dès que l'empereur t'eut associé à l'empire, je crus devoir restreindre un peu la liberté que j'avais prise de t'écrire, et ne plus me permettre, avec un prince élevé à cette dignité, ce que je me permettais auparavant. Il eût été déplacé, après avoir montré, dans les exercices de l'école, comment on doit savoir parler à un Périclès, à un Cimon, à un Miltiade, de méconnaître ces convenances quand l'occasion réelle se présentait. Ce que tu dis des lettres des généraux, qui sont nécessairement courtes, à cause de la multitude des soins dont ils sont accablés, m'a forcé à t'écrire en peu de mots, parce que je savais que celui qui a peu de temps pour écrire des lettres, n'a pas non plus le temps d'être ennuyé par les longues lettres de ceux qui lui écrivent. Aujourd'hui tu m'ordonnes de m'étendre, je le ferai.

« Et, d'abord, je te féliciterai de n'avoir pas abandonné l'étude, tout en te livrant à la guerre; tu fais la guerre comme si tu ne faisais que cela, et tu t'adonnes aux lettres comme si tu étais étranger aux armes. Je te félicite encore d'avoir fait que le

prince qui t'a associé à l'empire n'ait pas eu à s'en repentir ; tu as fait en sorte qu'il puisse toujours se considérer comme ton oncle qui t'appelle à partager son pouvoir, en même temps que ton maître dans l'art de commander : tu rapportes tout à sa gloire, et, en voyant fuir les ennemis, tu t'écries : « Que seriez-« vous devenus, si l'empereur avait été là? » Je te loue de tout ceci, et je te loue encore de n'avoir pas changé de dispositions en changeant d'habit ; de n'avoir pas oublié tes amis en arrivant au pouvoir. Puissent de nombreux succès te récompenser d'avoir montré que je ne mentais pas quand je célébrais tes talents, ou plutôt de m'avoir fait mentir, en surpassant tout ce que j'avais dit de toi ; et cela tout naturellement, et sans en avoir eu d'exemples. Les autres, en effet, avec le pouvoir, prennent l'amour des richesses ; ceux-ci commencent alors à les désirer, ceux-là ne font en cela que développer leur désir naturel de posséder ; toi seul, appelé au commandement, tu partages ton patrimoine entre tes amis, donnant à l'un une maison, à l'autre des esclaves, à celui-ci des terres, à celui-là de l'or, et tu deviens moins riche quand tu montes au trône que quand tu étais simple particulier. Si je ne suis pas de ceux qui ont reçu quelque chose de toi, ne crois pas pour cela me mettre en dehors du nombre de tes amis. Je puis expliquer par quel motif je suis le seul qui n'aie rien reçu. Tu veux voir les villes comblées de tout ce qui

peut faire leur bonheur, et surtout enrichies des trésors de l'éloquence, persuadé qu'avec la décadence des lettres nous serions bientôt semblables aux barbares. Or tu as craint qu'au sein de l'opulence je ne négligeasse mon art, et tu as cru que je devais rester dans la pauvreté, pour demeurer dans mon rôle et dans ma profession. C'est la meilleure supposition à laquelle je puisse m'arrêter : pauvre de biens (χρημάτων), je dois être riche en paroles (ῥημάτων). Cela te regarde ; toujours est-il que je ne déshonore pas plus le modeste pouvoir que j'exerce, que toi, le haut poste où tu es placé. »

Cette lettre, qui perd beaucoup à être traduite, montre ce qu'a de souple et d'ingénieux l'esprit du sophiste, et établit assez bien l'état de ses relations avec le jeune César. La première en date, parmi les lettres peu nombreuses qui nous restent de Libanius à l'empereur Julien, elle laisse voir quels avaient été leurs rapports antérieurs, et sur quel pied le professeur d'Antioche se trouve avec son futur souverain. S'il garde quelque chose de l'autorité du maître, il semble que ce soit pour donner plus de poids à la flatterie du courtisan, et son désintéressement s'exprime de telle façon qu'on ne saurait dire s'il tend la main ou s'il la retire, devant la libéralité du jeune César.

Il y a dès lors, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte de coquetterie réglée entre le sophiste d'An-

tioche et le sophiste couronné. L'un semble toujours attendre les avances de l'autre, et ce manége est assez bien dépeint, quoique d'une manière un peu prolixe, par Libanius, dans le passage de son autobiographie, où il raconte l'avénement de Julien à l'empire et son séjour à Antioche (1). La lettre qu'il écrit à l'empereur, partant contre les Perses, complète ce récit, auquel nous renvoyons le lecteur.

« Autant j'ai maudit ce voyage qui était si triste pour moi, autant et plus encore je me suis maudit moi-même d'être revenu si tôt, de ne pas avoir poussé jusqu'à la station, et de ne pas m'être accordé le douloureux plaisir de revoir encore une fois, avec le lever du soleil, ta tête divine ; car la ville n'avait à m'offrir aucune consolation, plongée qu'elle était elle-même dans le malheur. Et ce que j'appelle son malheur, ce n'est pas la cherté des vivres, mais c'est de paraître ingrate et malveillante, aux yeux de celui qui possède un si grand empire, et une sagesse plus grande encore que son empire. Tant que j'ai eu Alcime avec moi, j'ai eu quelqu'un qui pût m'entendre m'accuser moi-même, et raconter les marques d'honneur dont tu m'as comblé. Depuis son départ, étendu sur mon lit, les yeux levés vers le plafond de ma chambre, que j'ai pris pour confident, à la place de mon ami : — C'est à cette heure, dis-je, que l'empereur m'appelait; c'est à

(1) Reiske, vol. I, p. 81, l. 5. — Voir l'Appendice, p. 220 et suiv.

cette heure, qu'entré chez lui, je m'asseyais, car il me le permettait. A cette heure, je soutenais les intérêts de la ville, car j'avais la permission de défendre devant l'empereur ceux qui l'avaient offensé. Il avait le dessus, ayant pour lui la justice de ses reproches, la raison et l'éloquence. Et moi, qui luttais contre lui, il ne me haïssait pas, il ne me repoussait pas. Voilà ce dont je me repais, et je supplie les Dieux, après t'avoir fait vaincre les ennemis, de te rendre à nous tel qu'il nous a été donné de te contempler. Mes prières ont encore un troisième objet; les Dieux l'ont entendu, mais je ne te le dirai pas, et j'aurais mieux fait de ne pas t'en parler, puisque je ne dois t'en rien dire. Tu dois bien d'ailleurs deviner quel est ce troisième vœu que je forme sans oser l'exprimer (1), et je crains beaucoup que toi-même tu n'en formes un tout contraire. Pour le moment, traverse les fleuves, et, toi-même plus rapide et plus terrible qu'un fleuve, précipite-toi sur ces lanceurs de traits. Après cela tu méditeras ce que tu as promis de méditer. Daigne, en attendant, adoucir pour moi les ennuis de l'éloignement. Je t'écrirai pour ma part des lettres qui provoqueront tes lettres du milieu même des combats, parce que je sais que la nature t'a donné de pouvoir à la fois commander une armée, combattre en

(1) Wolf conjecture qu'il s'agit ici du mariage de Julien, conseillé par Libanius.

soldat, et écrire en maître. Ma déplorable santé me fait grand tort, en me permettant seulement d'entendre le récit de choses que je voudrais voir de mes yeux. L'heureux Séleucus en pourra être spectateur, lui qui a préféré à une excellente épouse et a une fille chérie la gloire d'accompagner et de servir un tel prince. »

Comment Libanius usa-t-il de la faveur et du crédit que nous lui voyons auprès de l'empereur Julien? Nous l'avons vu déjà : au profit du bien public, de la justice, des voies de douceur et de modération. Une dernière lettre, adressée à l'empereur, après celle que nous venons de rapporter, montrera à la fois et les préoccupations qui auraient agité le rhéteur, au sujet de l'administration d'Antioche, et le singulier état des esprits dans cette grande ville, que son défenseur trouve heureuse d'être placée sous la férule d'un maître sévère. En partant pour son expédition, Julien, mécontent de la ville, lui avait donné pour préfet Alexandre, homme dur, rigoureux à l'excès, et terrible surtout par ses cris et ses menaces. Libanius écrit à ce sujet à Julien (1) : « J'avoue que j'ai eu peine, dès l'abord, à me faire à l'idée de la magistrature d'Alexandre (2) ; j'ai partagé, à ce sujet, les inquié-

(1) Wolf, ép. 718.

(2) Les lettres de Libanius à Alexandre, rapprochées de celle-ci, montrent le curieux changement de face du sophiste, suivant qu'il parle d'Alexandre ou qu'il parle à Alexandre.

tudes des personnes les plus distinguées de la ville. Cette nomination me paraissait plutôt l'injurieux outrage de gens vulgaires, que le fait de celui qui exerce le pouvoir. Je pensais aussi que les nombreuses amendes qui allaient peser sur les biens ne feraient que ruiner la ville et rien de plus. Mais voici qu'on aperçoit le résultat de cette grande sévérité, et je viens chanter la palinodie. Ceux qu'on voyait autrefois, au milieu du jour, se baigner et dormir, prennent aujourd'hui les mœurs des Spartiates, montrent une grande activité, consacrent au travail non-seulement leurs journées, mais encore une partie de leurs nuits, et sont comme cloués aux portes d'Alexandre. Vient-il à crier dans l'intérieur, aussitôt tout est en mouvement; si bien qu'il me semble qu'on n'a nullement besoin d'employer le fer, puisque les menaces suffisent pour rendre laborieux et tranquilles des gens turbulents et paresseux. Calliope, en outre, a été honorée comme tu aurais pu le désirer, non-seulement par des courses de chevaux, mais par des jeux scéniques. On a sacrifié à la déesse sur le théâtre, et un notable changement se fait remarquer chez nous. Les applaudissements retentissent, et les Dieux sont invoqués dans les cris qui se font entendre. Le préfet, montrant le plaisir qu'il prend à entendre de pareils cris, les provoque de plus en plus. Telle est chez les mortels la puissance de la divination qui peut

enseigner à un prince ce qu'il a de mieux à faire, pour gouverner une maison, une ville, une nation, un empire! »

Si l'on peut remarquer, dans ce témoignage de Libanius, une nuance d'adulation et de complaisance pour les sentiments du prince, il nous semble aussi peindre la mobilité du peuple d'Antioche avec une autorité qui ne saurait être suspecte. Il aime ses compatriotes et il est dévoué à leurs intérêts; il l'a montré avant l'avénement de Julien, il le montrera jusqu'à la fin de sa vie, et nous voyons encore, dans cette lettre, comment il s'employait pour eux auprès du prince. Ce n'est au fond qu'un plaidoyer en faveur d'un peuple, qu'il montre aussi facile à ramener qu'à égarer; c'est toujours, sous une autre forme, un nouveau témoignage du dévouement de Libanius aux intérêts de sa ville natale.

A la mort de Julien le crédit de Libanius baisse, et son ancienne faveur lui attire des persécutions. Il a cinquante ans; la goutte enchaîne ses pieds, une affreuse névralgie s'empare de sa tête; la brillante période de sa vie vient de finir, et il semble que son rôle d'homme public soit terminé. Il n'en est pas ainsi cependant. Il se renferme, il est vrai, dans le cercle de ses occupations; mais la considération qui s'attache à sa personne, à son talent et à ses relations, le suit toujours; le professeur d'An-

tioche, même touchant à la vieillesse, même vieux, impotent, et prêtant parfois au sourire, est encore une autorité avec laquelle on compte. Il ne déserte pas son poste; il est toujours, dans sa ville, et dans toute l'étendue de son action, le défenseur de la justice et de l'ordre. Il s'élève contre les mesures imprudentes ou dangereuses de l'autorité. Son concours et son amitié sont recherchés par la plupart des magistrats, et il emploie, au profit de leur administration et du bien public, l'autorité personnelle dont il jouit. Il ne se ménage pas; il ne craint pas de mettre pied à terre un jour, au milieu d'une bagarre, pour faire cesser une rixe entre des hommes du peuple, et il a même, à cette occasion, le pied écrasé par son cheval, que presse la foule. Il fait plus encore dans deux autres circonstances, qui sont pour sa ville natale les crises les plus redoutables qu'elle ait eues alors à traverser : je veux parler de la famine et de la sédition.

La famine était alors, comme on le sait, un des fléaux les plus fréquents et les plus redoutables pour les grandes villes de l'empire. Antioche, malgré sa proximité de la mer et des contrées les plus fertiles, vit bien souvent ce terrible ennemi peser sur elle, et Libanius compte, au nombre des malheurs de sa vie, la famine et la sédition qui désolèrent cette cité. Il nous raconte lui-même le rôle qu'il joua dans une

de ces circonstances (1) : « A un hiver funeste avait succédé un printemps aussi malheureux. Les productions de la terre avaient été ou nulles ou presque nulles et de très-mauvaise qualité, et le peuple, sans aucune raison, s'était soulevé contre le sénat, qui certes ne disposait pas des pluies du ciel. Les préteurs faisaient venir des blés de toutes parts, mais le pain était néanmoins devenu extrêmement cher. Philagrius, homme éminent, mis alors à la tête de la préfecture de l'Orient, ne pouvant améliorer la situation, voulait au moins ne pas la laisser empirer, et exhortait tous les boulangers à se montrer plus justes. Il ne pensait pas toutefois devoir prendre des mesures coercitives, de peur de voir s'enfuir la plupart d'entre eux. Au milieu de ces embarras, la ville était ballottée comme un navire abandonné de son équipage. En voyant cette opinion de l'homme que l'on considérait comme un Dieu, les impies chrétiens, déconcertés par cette clémence, accusent une prudence, qui n'est pas selon eux de la prudence, mais un encouragement à la fureur séditieuse du peuple, qui ne tardera pas à éclater. Je riais de leur erreur et je conseillais au préfet d'en rire. Il voulut bien m'en croire dès l'abord ; mais, voyant cette erreur se répandre, il s'en émut, et en vint contre les boulan-

(1) Reiske, vol. I, p. 129, l. 4.

gers à l'emploi du fouet sur la place publique, où tout le monde pouvait voir ce spectacle. Assis sur son char, il les faisait comparaître, les faisait frapper, et leur demandait qui les avait payés pour frauder ainsi sur le prix et la qualité du pain. Ils ne répondaient rien, et n'avaient rien à répondre. Déjà il en était à faire battre le septième. Ne sachant rien de ce qui se passait, je me rendais à mes occupations ordinaires, lorsque je fus attiré par le bruit, par la vue des coups, et par la joie féroce du peuple contemplant ces dos nus et le sang qui coulait. Je m'arrêtai à ce spectacle, et ne pus longtemps supporter cette vue. Fendant la foule de mes mains, protestant par mon silence, j'arrivai jusqu'aux roues du char. Là, je rompis le silence, et protestai à haute voix. Je m'attachai à deux points : je montrai que les malheureux qu'on frappait n'étaient nullement coupables, et que, si on ne cessait pas de sévir contre eux, on verrait bientôt surgir des complications redoutables. Je ne disais que ce qui était juste, dans l'intérêt du préfet et de la ville; mais, pour le dire, j'affrontais la mort, suivant l'opinion de tous ceux qui m'entouraient, en combattant l'erreur qui avait soulevé la foule. Un grand nombre, en effet, avaient déjà des pierres dans les mains, prêts à les lancer à quiconque interviendrait en faveur des malheureux boulangers. C'est merveille qu'ils ne les aient pas lancées aux

premières paroles que je prononçai ; et ce fut encore une autre merveille qu'ils n'aient pas pris avec moi la défense des pauvres boulangers, après avoir été apaisés et convertis par mes paroles. Cet effet ne peut être attribué à la parole d'un mortel ; c'est à un dieu qu'il faut l'attribuer, c'est à la fortune qui sait calmer la fureur des flots soulevés. Dès lors je passai pour le bienfaiteur des malheureux qui n'avaient pas été torturés, pour le sauveur du préfet, de la ville entière et de ses habitants. Par moi les habitants échappaient aux horreurs de la famine. la ville échappait aux flammes, le gouverneur échappait à la corde et à la claie. »

Dans ce récit, les éloges que Libanius se décerne à lui-même n'enlèvent rien à l'autorité de son témoignage ; tout le bien qu'il en pense et qu'il en dit ne retire rien à la sincérité et à l'utilité du dévouement qu'il déploya en cette circonstance. Quelques années plus tard, nous le trouvons remplissant encore le même rôle auprès d'Icarius, le fils de Théodore, que Théodose avait fait préfet d'Antioche à la place de Proclus. « Icarius, dit-il (1), trouva la ville en proie à une famine qu'avaient aggravée les menaces faites contre les boulangers. Ceux-ci cherchaient leur salut en s'enfuyant de la ville ; on ne trouvait de pain nulle part, et on n'a-

(1) Reiske, vol. I, p. 139, . 17.

vait de blé qu'en espérance. La disette menaçait des plus grandes extrémités, et la ville ressemblait à un vaisseau battu par la tempête. C'est alors qu'étant accouru chez le préfet, j'apaisai la fâcheuse discussion soulevée entre lui et les boulangers. Ces derniers, pleins de défiance, redoutaient d'être saisis s'ils se montraient, et toute parole, excepté la mienne, leur paraissait insuffisante et suspecte. Mais dès que j'eus dit qu'ils pouvaient se fier aux promesses qui leur étaient faites, toutes leurs craintes cessèrent; le bruit s'en répandit bien vite sur les montagnes et dans les vallées; dès le soir, tous les boulangers étaient rentrés chez eux, et on voyait le lendemain, au lever du jour, ce qu'on n'aurait jamais osé espérer : il n'y avait plus aucun rassemblement pour les pains, tant était grande leur abondance. Je puis dire que c'est encore grâce au concours de la fortune que je réussis dans cette occasion, et l'on reconnut que j'avais rendu à la ville un plus important service que ceux-là même qui étaient en charge; ceux-ci n'avaient pu que dépenser de l'argent pour la ville qui avait été sauvée de sa ruine, et j'étais, moi, celui qui l'avait sauvée. »

Libanius touchait à la fin de sa carrière, lorsqu'éclata la terrible sédition d'Antioche, qui nous est si connue par les discours de saint Jean Chrysostome et de Flavien. Ni l'âge ni la maladie ne paralysèrent alors le zèle et le dévouement du so-

phiste. « Je parus, dit-il (1), en cette circonstance, être le sauveur de cette ville. Par mes paroles, par mes larmes, je calmai ceux qui tremblaient devant le jugement suspendu sur leurs têtes; je leur persuadai de s'attacher aux lettres avec amour... je composai un grand nombre de discours, roulant tous sur le même sujet, mais variés dans la forme... » Il serait intéressant de comparer ce que Libanius et Chrysostome trouvèrent alors dans leur talent, dans leur cœur, dans leur religion, dans leur position respective pour consoler et soutenir la population d'Antioche, en proie à la terreur et à l'abattement. Si nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet, nous aimons du moins à signaler cette intervention du vieux professeur, trop effacée, peut-être, par le grand rôle de l'éloquence chrétienne.

Libanius était alors dans sa soixante-quinzième année; de profonds chagrins, des douleurs intolérables et des hallucinations avaient altéré sa santé; néanmoins le malheur public ne le trouva pas désarmé. Il s'adresse à Théodose (2) au sujet de la sédition, pour implorer sa clémence; il calme et console le peuple (3), qui déserte la ville et souffre plus de la peur que du plus cruel châtiment; il va supplier

(1) Reiske, vol. I, p. 151, l. 13.

(2) Περὶ τῆς στάσεως. Reiske, vol. I, p. 626.

(3) Κατὰ τῶν πεφευγότων. Reiske, vol. I, p. 296. Sans doute, Libanius avait plusieurs fois parlé au peuple, dans cette circonstance, mais ce discours est le seul qui nous soit parvenu.

Césaire et Hellébique (1), les juges commissaires envoyés de Constantinople ; puis, dans un long discours (2), précieux pour l'histoire de cette sédition, il célèbre le pardon de l'empereur et la reconnaissance de ses concitoyens. Une pareille intervention ne doit pas être passée sous silence (3) ; ce qu'il y a souvent de froid et de déclamatoire, dans le ton du vieux rhéteur, n'ôte rien au mérite de ses démarches, à la spontanéité de son action, à l'activité de son zèle et à l'autorité de sa parole.

C'est vers cette époque aussi, très-probablement, c'est vers la fin de sa vie, que Libanius adressa à l'empereur, s'il ne les prononça pas devant lui, plusieurs remarquables discours, ayant pour objet le bien public. Ces discours, intéressants pour l'histoire, en faisant voir le rôle de Libanius, montrent en même temps quel était alors le triste état de l'administration et la misère des provinces de l'empire. Dans le premier (4), Libanius s'élève contre le patronage des officiers militaires, qui, moyennant

(1) Voir Πρὸς Ἑλλέβικον. Reiske, vol. II, p. 1.

(2) Ἐπὶ ταῖς διαλλαγαῖς. Reiske, vol. I, p. 653.

(3) Tillemont en dit peu de chose. *Hist. des empereurs*, t. V, p. 263 et suiv. — M. Villemain, dans son *Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle*, où d'ailleurs il n'avait à faire ressortir que le rôle de saint Chrysostome, ne parle pas de Libanius.

(4) Περὶ τῶν προστασιῶν. Reiske, vol. II, p. 193. Ce discours et les suivants avaient été édités, traduits en latin et annotés par Jac. Godefroy, Genève, 1731. Tillemont en donne une analyse, t. V, p. 331 et suiv., *Hist. des empereurs*.

un tribut payé par les colons et les laboureurs, prennent la défense de ceux-ci, non-seulement contre ceux qui voudraient leur nuire, mais contre leurs propriétaires même et les agents du fisc. De là un déplorable état de choses : dans les grands bourgs, appartenant à plusieurs propriétaires, les laboureurs, protégés par les chefs militaires, se croyaient quittes envers tout le monde, refusaient l'impôt, et en venaient même aux voies de fait contre les décurions, chargés de percevoir cet impôt, dont ils étaient responsables. Ces derniers, placés entre l'État, qui leur demandait le tribut, et les paysans, qui refusaient de le payer et se révoltaient, se trouvaient ruinés, expulsés des conseils publics qui tombaient eux-mêmes, avec les bourgs qu'ils représentaient, dans la plus profonde décadence. Les petits bourgs ne relevant que d'un seul propriétaire achetaient aussi un patronage, qui les aidait à se révolter contre celui à qui ils devaient payer une redevance. Libanius avait été lui-même victime d'un abus de cette sorte : il avait vu soutenues contre lui, et échappant, contre toute justice, à leurs obligations, quelques familles juives sur lesquelles les droits de son patrimoine avaient été reconnus, sans conteste, depuis plusieurs générations. C'est la répression de ces abus qu'il demande à l'empereur, le priant de remettre en vigueur et de sanctionner, par des peines plus sévères, la loi qu'il a déjà promulguée

cet effet. Dans un autre discours à l'empereur Théodose, en faveur des laboureurs (1), il parle contre les corvées que leur imposent les magistrats, qui les retiennent à la ville, avec leurs bêtes de somme, et les emploient, soit aux travaux publics, soit à leur usage personnel. Il fait ressortir, par une foule d'intéressants détails, ce que cet abus a d'inique, et de nuisible aux intérêts de l'agriculture, de la ville et de l'État; il supplie l'empereur d'ouvrir une enquête, pour punir les abus passés, et de porter une loi qui arrête le mal à l'avenir. Dans un troisième discours (2), Libanius porte devant l'empereur une requête au sujet des prisonniers, arbitrairement détenus, et surtout très-mal nourris et très-mal logés dans l'espace étroit des prisons. Répondant à plusieurs objections, il s'arrête à celle qui dit qu'il aurait dû d'abord adresser sa plainte aux magistrats : il l'a fait, dit-il; mais les magistrats sont plus occupés de leur fortune, de leurs exactions, et de leurs procès pour la moindre somme, que de ses plaintes. Les deux derniers de ces discours (3) roulent sur un sujet qu'il n'était pas sans péril de traiter : Libanius exhorte l'empereur Théodose à réprimer l'abus des visites reçues par les juges, des repas acceptés ou donnés par eux, des sollicitations,

(1) Περὶ τῶν Ἀγγαρειῶν. Voir Godefroy; et Reiske, vol. II, p. 549.

(2) Περὶ τῶν δεσμοτῶν. Voir Godefroy; et Reiske, vol. II, p. 435.

(3) Κατὰ τῶν προσεδρευόντων τοῖς ἄρχουσιν. Voir Godefroy, cité par Reiske, vol. II, p. 585.

des brigues de toute sorte, dont ils sont l'objet et qui portent le plus grand préjudice à l'administration de la justice. Ces discours, qu'il n'est pas de notre sujet de traduire ou d'analyser longuement, présentent d'intéressants détails sur la société dans laquelle vivait Libanius; ce qu'il nous importe de faire ressortir, c'est qu'il n'hésite pas à prendre la parole, à ses risques et périls, dans des questions d'un intérêt général. Nous aimons à lever le masque un peu ridicule que lui donnent sa vanité et l'emphase de sa déclamation, pour mieux saisir ses traits véritables, et voir sous quel aspect il apparut à ses contemporains, comme homme public. Il nous semble, dans les quarante dernières années de sa vie, qui s'écoulèrent au milieu de ses compatriotes, n'avoir jamais démenti l'esprit de modération, la prudence, la bienveillance universelle, l'amour de la justice et du bien public, qui le signalèrent à l'estime et à l'affection de la ville d'Antioche. Qu'il ait toujours tenu à ménager l'opinion de ses concitoyens, que l'ambition d'être applaudi par eux, et la crainte de leur déplaire, aient été pour beaucoup dans sa conduite, en toute circonstance; il n'est pas possible d'en douter, et lui-même nous en a laissé des témoignages non équivoques. Avec un talent bien supérieur et dans une société toute différente, Cicéron, qu'il semble n'avoir pas connu, nous montre (1)

(1) Voir les articles de M. G. Boissier, *Revue des Deux-Mondes*, 1864-1865.

ces mêmes traits de caractère, sans rien perdre de l'estime que mérite son dévouement à la chose publique. Si l'amour de la gloire a été son mobile, il n'en laisse pas moins paraître, sous le jour le plus favorable, son désintéressement, sa générosité, et l'heureuse intervention de son zèle en faveur de ses compatriotes.

V.

LIBANIUS CONSIDÉRÉ COMME PROFESSEUR.

En voyant la considération et l'influence dont jouit Libanius, dans la grande ville d'Antioche, où il ne voulut jamais être autre chose que sophiste, on serait porté à exagérer l'importance de l'enseignement, à l'époque où il vécut; on serait tout au moins porté, en le considérant comme une brillante exception, à s'exagérer les qualités ou les succès du professeur. Il est donc à propos, autant que nous le pourrons, de l'examiner et de le suivre dans cette carrière, qui fut la carrière de son choix.

La vocation de Libanius pour l'enseignement, ou plutôt pour les applaudissements et la gloire qui s'attachaient à la parole, a été soudaine, vive et constante. « Je touchais à ma quinzième année, dit-il (1), lorsque je m'épris d'un ardent amour pour l'éloquence. Dès lors les champs furent sans attraits pour moi, mes colombes elles-mêmes furent vendues, ces colombes dont l'éducation captive si fort

(1) Reiske, vol. I, p. 6, l. 4.

la jeunesse; les courses de chevaux, les spectacles furent abandonnés; bien plus (fait qui frappa d'étonnement les vieillards aussi bien que les jeunes gens), je laissai passer, sans les voir, ces luttes de gladiateurs, dans lesquels succombaient ou triomphaient des combattants qu'on aurait pris pour les disciples des trois cents qui s'illustrèrent aux Thermopyles. Et pourtant ces jeux étaient donnés par mon oncle maternel, qui m'avait fait venir pour y assister; mais j'étais tout entier à mes livres, et on dit que l'illustre sophiste (1) prédit dès lors, à mon endroit, tout ce qui s'est réalisé depuis. Que dire dès lors de la perte de mon père? J'aurais été bien heureux de le voir parvenir à un âge avancé; et, pourtant, je sais que je suivrais une autre carrière, si mon père avait atteint la vieillesse. Que l'on compare maintenant ma condition présente avec ce qu'elle eût été; que l'on songe aux soucis qui m'eussent attendu au sénat, aux procès intentés, aux accusations capitales qui menacent un magistrat, et l'on verra facilement comment, à ce point de vue, il faut estimer le malheur qui me rendit orphelin. Quant à notre mère, qui sut repousser de sa porte des centaines de prétendants, qui oserait refuser de reconnaître qu'elle fut pour ses enfants le plus grand des bonheurs? Car, si c'est un avantage de pouvoir s'avan-

(1) Quel fut ce sophiste? Libanius nous laisse dans une complète ignorance à ce sujet.

cer dans le monde, libre et la tête haute, nous ne devons pas plus cet avantage à notre propre vie qu'aux parents qui nous ont donné le jour, et beaucoup de ceux qui avaient vécu sans reproche ont eu la bouche fermée par la honte de leur famille. C'est un bonheur encore, pour un élève, d'avoir suivi les leçons d'un maître dont la bouche laissait échapper des flots d'éloquence ; de même que ce fut un malheur pour moi de ne pouvoir suivre ses conseils, alors qu'ils m'auraient été le plus utiles, et, après avoir assisté à ses leçons en indifférent, et comme contraint, de voir la mort tarir ces flots d'éloquence, alors que je brûlais du désir de m'y abreuver. Plein du regret de celui qui n'était plus, je suivais les leçons de ceux qui se rencontraient alors, et qui n'étaient que des fantômes de sophistes, semblable à ceux qui mangent du pain d'orge faute de meilleur. Comme je n'avançais à rien sur les pas de ces guides aveugles, je courais le danger de tomber dans un abîme d'ignorance. Je les laissai là ; je cessai d'exercer mon esprit à inventer, ma langue à parler, ma main à écrire : je ne fis plus qu'une chose : j'appris par cœur les morceaux choisis des anciens. Je fréquentai pour cela un homme (1) doué d'une mémoire des plus ornées, et capable d'enseigner aux jeunes gens tout ce que les anciens ont laissé de plus

(1) Libanius parle sans doute ici de Zénobius.

beau. Je m'attachai à lui au point de ne pas le quitter, lors même qu'il quittait ses élèves. Jusque sur la place publique, j'avais mon livre entre les mains; il fallait de force que mon maître m'apprît quelque chose. »

Dans un tel témoignage, porté par Libanius sur lui-même, devant des compatriotes, au souvenir desquels il fait appel, nous saisissons sur le fait combien soudaine, combien vive et constante fut sa vocation pour la parole; nous voyons quelles séductions pouvait encore, au commencement du quatrième siècle, exercer, sur une jeune ambition, cette même profession dont, cinquante ans plus tard, Libanius déplore la décadence, et nous apprenons en même temps ce que furent les premières études du futur professeur d'Antioche. La sévérité du jugement d'Eunape sur l'incorrection du style de Libanius, sévérité que nous sommes tenté d'approuver, trouverait son explication dans l'ardeur et la précipitation de ces premières études. D'un bond, il franchit l'étude de la grammaire ; il invente, il écrit, il parle avant d'avoir expliqué, analysé, étudié les auteurs ; une sage et intelligente direction a manqué à ses premiers pas. C'est de lui-même, entre seize et vingt ans, qu'il veut combler cette lacune, et réparer ce tort de ses premières études, en s'élevant d'un effort vigoureux à l'étude et à l'imitation des anciens. Admirablement secondé par sa mémoire, par son génie

naturel, par une grande facilité à s'assimiler et à reproduire par l'imitation, il atteint l'atticisme avant d'avoir vu Athènes. Si son style est inégal, s'il est parfois obscur, embarrassé, incorrect même, nous saurons à quoi l'attribuer ; de même que l'ardeur et la constance de son travail sur les anciens nous expliqueront la supériorité qu'il s'attribue, et que semblent lui accorder ses contemporains.

Avant de venir professer à Antioche, Libanius avait parlé d'une façon éclatante à Athènes, à Constantinople et à Nicomédie ; mais il est facile de voir que le jeune professeur doit ses nombreux élèves, plus à son talent et au succès de sa parole, qu'aux conseils de son expérience; c'est moins en corrigeant leurs compositions, qu'en leur donnant des modèles, qu'il les pousse en avant. Les nombreux exercices qui nous restent de lui, le témoignage de ses lettres et de son autobiographie, montrent clairement que ce n'est pas tant par la théorie que par la pratique et l'exemple qu'il enseigna son art. Quand il dépeint la prospérité de l'école qu'il avait ouverte, avec tant de succès, à Nicomédie (1) : « Ce n'était pas la joie des festins, dit-il, qui faisait ma félicité, c'était la gloire et le succès de mon enseignement ; c'était d'entendre les applaudissements de l'heureuse Athènes de Bithynie. De même qu'un laboureur, lorsqu'il cultive un champ, détourne un ruisseau

(1) Reiske, vol. I, p. 39, l. 8.

de son ancien lit, ainsi je détournai le courant de cette jeunesse, habituée à aller depuis longtemps chercher des maîtres à Constantinople. Cet heureux pays put se suffire à lui-même, et renonça à aller au loin chercher un enseignement mauvais, quand il en avait un meilleur. Mon ami Crispinus d'Héraclée vint vers cette époque, m'apportant, sur un char, des monceaux de livres, m'enrichissant des trésors que je préférais à tout le reste. Car s'il fût venu m'offrir une terre, un vaisseau, une grande maison, je l'aurais loué de sa libéralité, mais je l'aurais, je crois, prié de garder ses dons. C'est ce que j'eus l'occasion de faire à l'égard d'un homme qui m'offrit un dîner et, en même temps, sa fille, son unique enfant, élevée au milieu d'une grande fortune. Je louai sa bienveillante intention, et l'engageai à chercher un gendre, laissant voir que l'éloquence devait me tenir lieu de femme. Cette éloquence avait jeté la ville de Nicomédie tout entière dans une sorte de fureur divine, au point qu'on nous voyait, jusque dans les bains et dans les piscines publiques, nous livrer à nos exercices comme dans l'école. Et cela ne paraissait anomal à personne, tant la ville entière n'était pour nous qu'un temple des Muses, qu'une salle d'exercices. Les citoyens eux-mêmes, prenant mes exordes, les chantaient partout, laissant de côté tous les autres chants. »

Lire, composer, déclamer, voilà, à l'entendre lui-

même, ce qui faisait essentiellement l'occupation du brillant professeur, dans toute la ferveur et la prospérité de son enseignement. Une lettre, où il raconte à Aristénète ses débuts à Antioche, complète ces renseignements, fournis par lui sur les exercices de son école (1) : « Lorsque j'ai appris la maladie de ta femme, j'ai vivement compati à ton chagrin, en songeant combien tu devais être affecté; en apprenant sa mort, j'ai poussé de profonds soupirs, regardant comme le malheur le plus immérité, qu'un homme, dont tous les jours devraient être des jours de fête, soit plongé dans un tel deuil. Poussé, par un premier mouvement, à t'adresser des paroles de consolation, j'y ai renoncé : j'ai craint, moi qui te connais si bien, de paraître ainsi trop peu te connaître. Tout ce que j'aurais pu te dire, toutes ces consolations que nous avons coutume d'emprunter à Pindare, à Simonide et aux tragiques, tu les connais mieux que moi, et tu les as mille fois adressées à d'autres. Si ces réflexions peuvent quelque chose sur ta douleur, j'ai pensé que tu pouvais te les suggérer toi-même; si elles sont impuissantes, que gagneraient-elles dans la bouche d'un autre? Je ne t'en entretiendrai donc pas, et je vais entreprendre de te raconter ce qui s'est passé pour moi cet hiver.

« J'ai débuté, dans ma première réunion, par un

(1) Wolf, ép. 407.

prologue et par la contre-partie d'un passage d'Homère. Le prologue ne faisait que demander la constante bienveillance de la fortune ; la réfutation du passage d'Homère était présentée sous plusieurs formes. J'avais, quand je commençai, dix-sept jeunes gens autour de moi. Le bon Zénobius, qui fut mon Platon, était malade. Je commençai alors à enseigner, et je vis accourir la foule des citoyens et des étrangers, qui voulaient savoir ce que je valais dans cette autre partie. On reconnaissait que j'étais capable de composer des discours qui n'étaient pas mauvais, et on voulait faire l'épreuve de mon enseignement. Pour quelques-uns, mon enseignement ne parut pas inférieur à mes discours, pour d'autres il parut supérieur; si bien qu'en quelques jours, je vis monter à cinquante le nombre de mes élèves. Je n'avais plus le temps de prendre mes repas, il me fallait travailler jusqu'à la nuit; et ma sobriété n'était pas ce que l'on admirait le moins en moi. A l'arrivée du général commandant la province, je dus lui adresser la parole, et je le fis avec la concision qui me semble convenable en pareille circonstance, dans des termes qui parurent plaire à celui à qui je m'adressais et aux autres. Mon rival (je lui donne ce nom parce qu'il se l'est donné lui-même) menaça d'en faire autant, mais ce n'était qu'une vaine démonstration (ἐπίδειξις). Voyant alors les pédagogues prendre trop d'ascendant, et trou-

bler les écoles, en mettant aux enchères les élèves qu'ils amenaient aux professeurs, je conseillai à mes concitoyens de ne pas tolérer un tel abus, mais au contraire d'en montrer une légitime indignation, et d'arrêter le mal (1).

« Cette tentative souleva une violente colère chez tous ceux dont elle blessait les intérêts, et dont mon rival menaça de prendre ouvertement la défense. Mais cette menace n'était encore qu'une démonstration (ἐπίδειξις). Zénobius mourut ; après l'avoir conduit au tombeau, je prononçai son éloge ; quelques jours après, dans un discours plus développé, je fis le panégyrique de celui qui avait été mon professeur, et je parus à tout le monde avoir payé un riche tribut à sa mémoire (2). Mon rival promit qu'il parlerait aussi à son tour, si son père venait à mourir ; mais son père vit encore. Les choses ayant pris ce train, ceux de mes ennemis qui, gagnés par d'excellents dîners, avaient résolu de pousser contre moi l'impudence à l'extrême, et qui étaient au nombre de trois, commencèrent à reculer. Je n'avais pas un moment de répit ; mais mon oncle ne me trouvait jamais assez occupé. Parmi ceux qui ne me quittaient pas, était Quirinus, dont le fils suivait mes leçons, et qui était pour moi ce que tu as été autrefois, comme j'étais pour lui ce que je fus pour toi.

(1) Ce fut sans doute là l'occasion du discours : Περὶ τῶν συνθηκῶν.

(2) Ce discours n'a pas été conservé.

J'entreprends alors une déclamation sur un de ces sujets que nous appelons fictions ou suppositions; mes élèves, habitués à ce genre d'exercice, trépignent de plaisir et me demandent, quand je ne suis encore qu'au milieu de mon sujet, d'essayer d'écrire avec le même talent la contre-partie. Je le fis et revins de suite; et mon discours, qui valait le premier, ébranla fortement la position de mon adversaire. Craignant de se voir abandonné, il se présenta pour parler et arrêter les défections. Il eût mieux fait de garder le silence, et de ne pas provoquer, par une telle démarche, sa défaite complète. Dès l'exorde il me demanda de le laisser arriver immédiatement à la péroraison; Quirinus ne lui permettant pas de le faire, il le prit néanmoins sur lui, et, depuis ce jour, il reste dans son isolement. Il vit manquer et devenir inutiles les engagements, les serments et tous les liens par lesquels il avait cru enchaîner ses élèves. Des lettres impériales, me rappelant à Constantinople, arrivèrent alors; mais mes douleurs de tête et mes douleurs de reins se chargèrent de répondre qu'il m'était impossible de partir. Les choses ainsi entendues, je récite un discours sur l'heureux caractère. Je lui avais donné cette forme dialoguée qui fait tes délices. Ce discours, auquel prenait part Clématius, eut besoin d'un second jour pour être développé. Il ne m'appartient pas de dire l'effet qu'il produisit; mais ce que je dois dire, c'est que l'on proclamait,

c'est que l'on criait à haute voix : C'est Aristénète qui lui a appris ces choses et tant d'autres encore tout aussi dignes de louange ! »

C'est ainsi que Libanius débutait et professait à Antioche, ne se distinguant des autres sophistes que par une connaissance plus étendue des anciens, et l'élégante recherche de sa diction. Discours, déclamations, chries, dialogues, portraits, tels sont les exercices dont il donne la matière et l'exemple. Parler, écrire, expliquer les auteurs, exercer les élèves, telles sont les occupations du professeur. Ses soins, ses préoccupations, son enseignement, vont-ils au-delà des mots et du style? Nous ne le voyons pas, nous ne le croyons pas. La lecture des anciens a moins été pour lui un texte d'études et de réflexions, qu'une mine où il puisait des faits, des citations, des expressions. La forme, dans leurs écrits, semble l'avoir captivé et intéressé plus que le fond. Il veut, avant tout, orner la mémoire de ses élèves, exercer leur imagination, assouplir leur esprit et le façonner à l'invention, leur faire trouver la facilité, l'abondance et l'éclat de l'élocution ; il aura atteint le but de son ambition, quand ses disciples pourront, à l'exemple du maître, traiter le pour et le contre, sur une même question, aux applaudissements de l'auditoire.

Le professeur d'Antioche n'avait rien inventé de cette rhétorique ; il l'avait trouvée toute faite, et n'y

avait ajouté que les exercices et les modèles à l'usage de ses élèves, dont il se montre si satisfait dans sa lettre à Archélaüs (1). Cette manière d'enseigner avait été celle des Hermogène (2) et des Aphthonius, dont les *progymnasmata* n'offrent rien de supérieur à ceux que nous a laissés Libanius.

Si cette méthode était mauvaise, elle n'en était pas moins fort goûtée, et le talent personnel du professeur jetait sur cette rhétorique un éclat qui a fait parvenir jusqu'à nous son nom et ses ouvrages. Sa renommée fut immense de son vivant, et l'on venait de toutes les parties de l'Asie chercher les leçons du sophiste d'Antioche. Au reste son talent et son savoir n'étaient pas les seuls avantages qu'il employât pour attirer et conserver autour de lui ce grand nombre d'élèves dont il se faisait gloire. Ses relations lui créaient une clientèle assurée, soit parmi ceux qui le connaissaient de sa personne, soit parmi les étrangers, qui recherchaient autant le crédit que le talent du professeur. Être, ou du moins sembler être, dans les meilleurs termes avec les préfets, les généraux et les magistrats, donner une haute idée de leur influence, tel se montrait, pour les sophistes, le moyen le plus assuré d'attirer les élèves. La vie et la

(1) Voir, ci-dessus, p. 60.

(2) Voir, à ce sujet, Walz, *Rhet. gr.*, t. III; Fabricius, *Bibl. gr.*, Hamb., 1789, p. 69 et suiv.; et, surtout, M. Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, Paris, 1862, p. 389 et suiv.

correspondance de Libanius font voir qu'il eut, plus que tout autre, ces moyens à sa disposition. Une lettre à Alexandre prouvera qu'il ne se fit pas faute d'en user (1) : « Si Midas vivait encore, s'il régnait encore sur la Phrygie, et possédait autant d'or que la fable lui en attribue, crois-tu que je recevrais tout son or avec plus de bonheur que les honneurs dont tu me combles, et qui ne font pas moins de plaisir à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit? Tu sais combien j'ai toujours hésité à te demander une faveur, arrêté que je suis par la pensée de toutes celles dont tu m'as honoré ; et toi, voyant sur mes traits mon hésitation, tu m'as toujours reproché de ne pas assez compter sur ton intention de m'être agréable. Le bruit s'en est déjà répandu jusqu'aux extrémités de la terre, et tous répètent que jamais fils pour son père, jamais père pour son fils, n'a montré la même bienveillance. Cédant à mes instigations, de quelles craintes, de quels dangers n'as-tu pas délivré mes concitoyens? Tu as agi de telle sorte qu'il aurait été insensé de chercher auprès de toi un autre intermédiaire que moi, et il serait trop long de faire voir par quelle faveur insigne tu avais mis notre sénat dans la nécessité de me louer, à ton égal, dans les louanges qu'il t'adressait. En outre, comme tu sa-

(1) Wolf, ép. 758. Il est assez curieux, pour l'étude du caractère de Libanius, de rapprocher cette lettre de celle qu'il écrit à l'empereur Julien, sur Alexandre, et dont nous avons donné la traduction, p. 88.

vais que rien n'illustre plus un sophiste que d'être entouré d'un nombreux cortége d'élèves, je ne sais pas ce que tu n'as pas fait pour dépouiller, en ma faveur, les professeurs des autres villes, et pour attirer ici, autour de moi, les élèves dispersés par toute la Syrie. Je vais t'indiquer comment d'ailleurs il t'est facile de le faire. Laisse de côté les cercles nombreux où l'on pérore, ne dis pas de mal des sophistes, ne blâme pas les pères dans leurs choix, mais fais venir les jeunes gens sortis de nos mains, et récemment inscrits par toi sur le tableau des avocats (1); appelle-les, mets-les en évidence, et donne-leur la parole. Pour bien des gens cette unique demande du juge : « Où ce jeune homme a-t-il étudié? » est de la plus grande importance. Ce peu de mots fait que la foule court vers celui qui en a été honoré, et que tout le monde s'empresse autour du maître de celui qui a assez de crédit pour être utile, dans l'espoir de profiter de son influence. Nous avons vu beaucoup de gouverneurs faire ainsi la réputation de gens ignorés jusque-là, et s'illustrer eux-mêmes par ce moyen. Nous entendons tous les jours des gens dire, en se montrant le rhéteur en renom : C'est Rufin, c'est Himérius, c'est celui-ci ou celui-là qui l'a mis en réputation. En effet,

(1) Τοὺς νεανίσκους δὲ τούτους, οὓς ἄρτι τοῖς συνηγόροις ἐνέγραψας, ζήτει..... Je crois avoir traduit littéralement, et le fait de l'inscription au tableau des avocats me semble ressortir de ce texte.

comment le plus habile dans l'art de la parole montrera-t-il son talent, s'il n'a pas occasion de le faire? A ceux qui sont plus âgés, le temps, les circonstances fournissent quelque occasion, mais pour les nouveaux venus à votre barre, c'est vous seuls qui pouvez la leur fournir. Suis cette voie, ô le plus grand des hommes, et, si tu le désires, tu verras une foule plus nombreuse entourer ton Orphée. »

Nous pourrions constater que Libanius a, maintes fois, protesté contre ces moyens d'obtenir des auditeurs, quand il les a rencontrés chez les autres; mais nous ne lui ferons pas son procès, sur une contradiction qui appartient à la nature humaine, et sur des procédés qui étaient dans les mœurs de son temps et de sa profession. Nous aimons mieux rechercher quelle était la tenue de son école, et quels rapports existaient entre lui, ses élèves, et les parents de ces derniers.

L'école ouverte par Libanius, et où sa renommée attirait un si grand nombre d'élèves, était un externat, seule forme de l'école dans l'antiquité. Elle n'était pas néanmoins dirigée ni administrée par lui seul. De jeunes auxiliaires, pris parmi les plus distingués de ses élèves, l'aidaient dans ses fonctions; ses lettres en font foi, en plus d'un endroit. Nous citerons surtout un de ces assesseurs, Olympius, qui fut de bonne heure appelé par Libanius, pour être auprès de lui chargé, d'une manière spé-

ciale, d'enseigner l'éloquence du barreau. Olympius était à Rome, quand Libanius lui dit, dans une première lettre (1) : « En apprenant que tu étais charmé de Rome, j'ai d'abord estimé que c'était pour toi un bonheur ; sachant ensuite la réputation et le crédit dont tu jouissais dans cette ville, j'ai estimé ton bonheur plus grand encore. J'ai craint pourtant que la gloire dont jouit, chez les autres, un de ses enfants, ne fît perdre à notre ville un bien qui lui appartient. Pour mon compte, je ne voudrais pas que cela nuisît à la ville qui t'a donné le jour, et qui te supplie par moi de lui revenir. Elle se félicite de l'éloquence que tu as acquise, mais elle demande à en jouir. C'est à moi que s'adressent les reproches à ton sujet. On croit que tu m'obéis à la parole, et on m'accuse de ne pas te dire de revenir. Que Rome soit la capitale de l'univers, je le veux bien ; mais qu'elle ne te fasse oublier ni tes amis, ni ta famille... si tu trouves ici un auditoire au-dessous de ton éloquence, ton éloquence l'élèvera à sa hauteur. Je fais mon bonheur des livres que tu m'as envoyés, et de ceux que j'attends de tes recherches. Tu recevras de moi cet été les livres que tu me demandes. » Et dans une seconde lettre (2) : « Je t'ai déjà écrit, pour t'engager à ne pas

(1) Wolf, ép. 448. Déjà, dans l'ép. 425, Libanius lui avait dit, en se plaignant d'être toujours souffrant, que c'était pour lui qu'il demeurait à Antioche.

(2) Wolf, ép. 453.

faire tort à ta patrie en n'y revenant pas, et je viens encore te presser à ce sujet; je t'exhorte à admirer Rome, mais à aimer ta ville natale. Tu as aujourd'hui un emplacement, tu as un certain nombre d'élèves, et l'honneur d'une nomination officielle : tout cela est à merveille; mais mon école a besoin de ta parole : car, s'il faut que nos élèves se fortifient dans l'éloquence du barreau, et si cela ne peut être fait par un autre que par toi, n'est-il pas de toute nécessité que tu viennes, de ta personne, prendre part avec moi à la direction de mon école? Donc, ô mon ami, sois professeur à ton tour, toi qui as été un excellent élève, et viens toi-même avec les livres. »

Olympius vint, demeura auprès de Libanius pendant plus de trente ans, et mourut, en le laissant son légataire universel. Peu de temps avant sa mort, Libanius avait perdu un homme dont le concours lui était précieux, dit-il (1), pour la tenue et l'administration de son école. On comprend, en effet, combien il lui était nécessaire d'être aidé dans les soins qu'entraînaient la surveillance et la direction de la jeunesse qui lui était confiée. Quand on le voit, dans ses lettres, affirmer sa sévérité à l'endroit des mœurs, et répondre de l'innocence de ses élèves, on comprend qu'il devait se reposer sur des personnes

(1) Autobiographie, voir Appendice, p. 243.

dignes de sa confiance, du soin de surveiller cette nombreuse jeunesse, si exposée au milieu des séductions de la ville d'Antioche. Sa correspondance atteste ses préoccupations à cet égard. Il écrit à Acacius (1) : « Celui qui t'a parlé du fouet et des coups, aurait dû t'en expliquer le motif; tu ne serais pas aussi affligé que tu le parais. Tu me sembles te chagriner beaucoup, moins parce que ton fils a été battu, que parce qu'il doit ne l'avoir été que pour un motif fort grave. Écoute mon sentiment à ce sujet : Si un de mes élèves a commis une de ces fautes honteuses dont on ne peut parler, je le renvoie, et je ne laisse pas la contagion infecter le troupeau qui m'est confié ; mais j'emploie les coups contre celui qui ne travaille pas. Je redoute et j'éloigne le mal contagieux du premier, je réveille le second à coups de fouet. C'est ce qui est arrivé à ton fils, qui a péché par paresse. Laissant là les livres, il a montré la légèreté de ses jambes, et il a été puni sur les jambes, afin d'apprendre à faire plutôt courir sa langue. Que ton ressentiment ne lui inflige pas une seconde punition ; ne regarde pas comme ayant un mauvais naturel un enfant qui a sous les yeux les exemples d'un frère et d'un père qu'il aime, et que sans doute, un jour, il pourra égaler. » Il écrit à Démétrius, au sujet de son

(1) Wolf, ép. 1139.

neveu (1) : « Ce n'est pas sans raison que ce jeune homme est venu vers moi ; il savait que j'aimais son oncle et que j'en étais estimé. Arrivé ici, il y a trouvé tout ce qu'il avait espéré. Y trouvera-t-il tous les dons de l'éloquence? je ne le sais pas ; mais il y trouvera au moins toute la bienveillance que tu lui eusses témoignée, si tu avais été à ma place. Il s'applique à l'étude, comme quelqu'un qui s'y est mis déjà depuis longtemps, et qui maintenant s'y adonne véritablement tout entier. Mais il vit dans la gêne, et dans une indigence peu convenable à votre famille. Si vous manquiez de moyens, je me serais chargé de venir à son aide ; mais puisque, heureusement, vous êtes riches, et semblez seulement croire que la pauvreté est bonne pour les jeunes gens qui étudient l'éloquence, je vous engagerai, ou à lui envoyer de l'argent, ou à me permettre de lui en avancer, considérant que ce qui peut nuire à l'éloquence, ce n'est pas seulement de nager dans l'abondance, mais encore de mourir de faim. » Dans ces deux lettres, prises presque au hasard parmi beaucoup d'autres semblables, on saisit ce que fut Libanius à l'égard de ses élèves et de leurs parents : indulgent pour les premiers, flattant les espérances des seconds, intervenant toujours entre la colère ou les craintes du père et la

(1) Wolf, ép. 2[illegible]

conduite des enfants. C'est dans ce sens qu'il écrit à Adamantius, à Stratéius, à Césaire; c'est ainsi que, terminant la lettre qu'il adresse à Hiérus, il lui dit (1) : « Ne soyons pas pour les jeunes gens des juges trop sévères, et rappelons-nous notre propre jeunesse. »

Il semblerait même, si ce n'était le grand fonds d'indulgence que Libanius porte partout avec lui, qu'il a trop peur de voir diminuer le nombre de ses élèves, tant il paraît prendre leur parti, alors même qu'il a à s'en plaindre; tant il s'efforce, en toute circonstance, soit de les attirer, soit de les retenir auprès de lui. Il écrit à Acacius (2), pour le détourner d'envoyer à Athènes son fils Tatianus, et le supplie de ne pas lui faire ce chagrin, qu'on puisse attribuer à d'autres qu'à lui-même le fruit de ses peines. Il écrit à Flavianus une lettre dans laquelle, en s'exclamant sur une avalanche de boudin, de vin, d'étoffes, de livres qu'il reçoit, il lui dit « qu'il soupçonne là une ruse de son fils pour obtenir la permission d'aller le voir, afin de rester à la maison paternelle, alors qu'il a le plus grand besoin de travailler. »

Il écrit à Euphronius (3) : « As-tu bien osé tenter de faire un vol pareil, et enlever ainsi un

(1) Wolf, ép. 1458.
(2) Wolf, ép. 627.
(3) Wolf, ép. 1452.

enfant qui m'appartient aussi bien qu'à toi? Car je suis devenu son père par tout ce qu'il a reçu de moi. Il te fallait ou ne pas le rappeler, ou m'écrire que tu le rappelais. Vous autres parents, quand vous prenez ainsi sur vous-mêmes d'estimer que vos enfants en savent assez, vous faites injure au maître qui les forme. Pour toi, quand tu crois que Pandore est en état de parler, tu n'as pas tort; mais quand tu l'empêches de se perfectionner, tu fais tort tout ensemble à toi, à moi et à lui. Il ne faut pas qu'il parte sachant ceci et ne sachant pas cela; il faut qu'il puisse vous revoir et être reçu par vous muni de toutes pièces. Pour cela il faut qu'il ajoute une année de plus au temps de ses études. Prends donc patience, et console-toi de ne pas revoir encore ton enfant, par la pensée de tout ce que tu peux attendre de cette dernière année. Remercie-moi de t'avoir renvoyé les ânes qu'il eût fallu vendre pour payer la pension de Pandore. »

Libanius semble d'ailleurs tenir à garder ses élèves, alors même que leur travail, leur conduite ou les procédés de leurs parents ont pu le mécontenter, et nous comprenons que l'intérêt de son école, ou de sa vanité, soient en cela d'accord avec cette indulgence, peut-être excessive, qui semble chez lui une seconde nature. Ces ménagements, cette circonspection, dans la direction même de son école, percent encore, dans son autobiographie, à travers son langage trop peu

explicite et trop obscur (1) : « J'eus d'ailleurs, dit-il, d'autres ennuis, causés par les jeunes gens de mon école, dont quelques-uns excitèrent du tumulte. Tandis que le plus grand nombre restait dans l'ordre, une minorité turbulente et audacieuse mettait sa gloire et son émulation dans le trouble, et se plaisait à montrer qu'elle irait plus loin encore, si elle le voulait. J'avais tout lieu de m'en fâcher; je jugeai néanmoins convenable de garder le silence, jusqu'à ce qu'ils reconnussent, les premiers, le tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes ; mais, le bon sens ne suffisant pas à le leur faire comprendre, il fallut employer quelque chose qui les y forçât, et leur permettre de s'en aller quand ils ne le voulaient pas ; toutefois je crus devoir prendre cette mesure sans en parler. »

Cette disposition, cette manière d'être du professeur, jointe à la méthode d'enseignement et aux habitudes de déclamation que nous connaissons, était-elle capable de relever les caractères et les intelligences ? L'éloquence pouvait-elle, sous un tel maître, retrouver la sincérité, la pureté, l'autorité qui doivent faire son essence? L'école de l'illustre rhéteur d'Antioche fut-elle une brillante restauration des études? Hélas! non; et le professeur devait être, lui-même, le témoin d'une décadence qu'il déplora, mais qu'il fut incapable de conjurer. Vers sa

(1) Reiske, vol. I, p. 146 ; voir aussi l'Appendice, p. 260. Ce passage est obscur, surtout vers la fin.

soixante-dixième année, il écrit (1) : « Je souffris, à cette époque, de la décadence de l'art auquel je m'étais voué : je vis déserter les écoles grecques; on allait en Italie chercher une autre langue et une autre éloquence. Les lettres latines semblaient l'emporter sur les lettres grecques, et attirer à elles la richesse et la puissance, ne laissant à ces dernières que les attraits qui leur étaient propres. Je ne me laissai pas entraîner par les exhortations qui me pressèrent alors d'abandonner ma profession. Je n'ignorais pas dans quel discrédit était tombée l'éloquence grecque. Je ne voulus néanmoins avoir rien à me reprocher, et je regardai comme un fait aussi honteux que l'abandon d'une mère malheureuse, la désertion, dans ces circonstances difficiles, d'un grand nombre de professeurs de rhétorique. La plupart se dispersèrent par toute l'Asie. » Et, deux ans plus tard environ (2) : « A cette époque, plus encore qu'auparavant, dit-il, nous avons vu l'étude des lettres grecques primée par d'autres études, et nous avons même pu craindre de les voir complétement anéanties sous le coup d'un décret. On ne vit toutefois paraître ni rescrit impérial ni loi ayant cet effet. Mais les honneurs et le crédit accordés à ceux qui savaient la langue latine donnaient la supériorité à cette langue. C'est donc

(1) Reiske, vol. I, p. 133; voir Appendice, p. 252.
(2) Reiske, vol. I, p. 143; voir Appendice, p. 253.

aux Dieux qu'il appartient de veiller au triomphe de la langue qu'ils ont donnée aux hommes, et de lui faire retrouver la force et l'éclat qui furent son partage. » Plus tard encore, après avoir parlé de la grande sédition d'Antioche et du rôle qu'il y joua, il dit (1) : « Mon auditoire alors n'était plus ce qu'il avait été auparavant, composé de magistrats et d'étrangers accourus des contrées les plus lointaines. Aujourd'hui je voyais ma parole comme enchaînée et asservie ; autrefois elle avait toute sa liberté ; je ne m'adressais alors qu'à des oreilles amies ; à présent, j'avais la douleur de savoir que mes paroles tombaient dans des oreilles ennemies. »

Le malheur des temps fut sans doute pour beaucoup dans l'abaissement et l'abandon des écoles. Les préoccupations des familles riches, l'instabilité de leur fortune, la prépondérance de l'étude du latin, devenu nécessaire jusqu'aux extrémités de l'Asie, peuvent expliquer la rapide décadence de l'étude du grec, à Antioche, vers la fin du quatrième siècle ; mais peut-être faudrait-il, dans la chute de cet idiome, accuser un de ses plus illustres et de ses derniers représentants ; peut-être Libanius lui-même a-t-il travaillé, à son insu, à cette décadence qu'il déplore. La langue qu'il a professée semble reculer et dispa-

(1) Reiske, vol. I, p. 152 ; voir Appendice, p. 264.

raître devant la langue des Romains, parce que sa subtilité et ses délicatesses sont moins faites pour l'action que pour la spéculation. L'arrêt exprimé par Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,

s'étend à leur langue, quand Rome elle-même va devenir la proie des barbares (1). Si le grec, conservé plus pur, est cependant relégué comme un objet d'art désormais peu utile, ne peut-on pas, pour sa part, et jusqu'à un certain point, en accuser le brillant sophiste, qui semble avoir exclusivement recherché et fait revivre, en cet idiome, les finesses de la forme? La parole, cultivée pour elle-même, devait conserver peu de place et d'action, dans ce siècle de bouleversements et de révolutions ; et nous ne voyons pas que, dans cinquante années de professorat, Libanius ait cultivé autre chose que la forme extérieure du langage. Cette longue carrière ne compta d'ailleurs que quinze années d'un brillant succès, tant à Nicomédie qu'à Antioche; et, pour expliquer les mauvais jours qui suivirent, nous pourrions trouver la preuve des reproches adressés au professeur, dans la réfutation même qu'il en fait. Qu'il parle à ses élèves, au sujet de la rareté de ses leçons, ou

(1) Voir, à ce sujet, M. E. Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, Paris, Durand, 1862.

au sujet du tapis sur lequel ils ont berné un de leurs maîtres; qu'il réponde à ceux qui blâment ses leçons ou aux calomnies d'un pédagogue, on devine des ombres au brillant tableau qu'il a fait de sa vie de professeur. Nous ne commettrons pas l'injustice de l'accuser seul de l'impuissance de son enseignement, mais nous ne craindrons pas de dire que les qualités, aussi bien que les défauts de son caractère et de son talent, contribuèrent moins au progrès qu'à la décadence de l'éloquence grecque!

Et pourtant n'eut-il pas de nombreux et d'illustres élèves? Sans aucun doute, et peut-être trouverions-nous, là même, une preuve de cette sorte d'impuissance dont nous accusons son enseignement. Que sont devenus tous ces élèves, attirés à son école de toutes les parties de l'Asie? Quelle trace ont laissée dans leur siècle ces disciples, ayant tous appartenu aux meilleures familles, fils de rhéteurs illustres ou de hauts dignitaires de l'empire? Cette génération, espérance des Hellènes, accourue autour d'un des plus célèbres représentants de l'hellénisme, ces fils des Anatole, des Aristénète, des Acacius, des Césaire, des Tatianus, des Rufin, quel monument ont-ils laissé d'une éloquence qui fut si vantée par leur professeur? On n'en voit aucun. S'il faut en accuser le malheur des temps, et les circonstances particulièrement diffi-

ciles que leur créait le triomphe de la religion chrétienne; ne peut-on pas aussi un peu accuser la stérilité et l'impuissance d'un enseignement trop préoccupé des mots, pour former des caractères et élever des intelligences?

Dira-t-on que trois noms illustres protestent contre la sévérité de ce jugement, et que Libanius fut le professeur de Julien l'Apostat, de saint Basile et de saint Jean Chrysostome? Nous n'avancerons pas un paradoxe, en protestant, dans une certaine mesure, contre l'opinion qui donne Libanius pour maître à ces trois illustres représentants de l'éloquence grecque, au quatrième siècle. Nous avons déjà vu quels furent les rapports qui existèrent entre Libanius et Julien l'Apostat, celui des trois sur lesquels son influence est le moins contestable. Quelques communications furtives à Nicomédie ou à Constantinople; la lecture, à la dérobée, des déclamations du jeune sophiste; quelques lettres échangées pendant que Julien était en Gaule; tels sont les titres de Libanius pour être appelé le maître de Julien; aussi se plaint-il de n'avoir pu jeter dans une telle âme la semence de sa parole. Julien aima et admira Libanius; il imita jusqu'à un certain point les qualités et les défauts de son style; mais l'originalité des ouvrages du prince montre qu'il n'eut point de maître, à proprement parler, et qu'il fut de tout point supérieur au sophiste d'Antioche. S'il fallait lui trouver des

maîtres en dehors de ceux auxquels furent confiées son enfance et sa jeunesse, on pourrait nommer les Priscus, les Thémistius et les Maxime, avant Libanius. Ainsi réduite à sa juste valeur, l'opinion qui fait de Julien l'élève de Libanius n'est que le témoignage de la sympathie qui les rapprocha, dans l'amour de la Grèce antique, et dans le culte de sa langue et de ses dieux.

Saint Basile fut-il, plus que Julien l'Apostat, l'élève de Libanius, et n'y a-t-il rien à laisser de l'opinion qui fait honneur d'un tel disciple à l'illustre sophiste d'Antioche? Nous n'avons pas trouvé, en essayant de remonter aux sources, un seul témoignage explicite qui autorise solidement cette opinion si accréditée. Saint Basile put rencontrer Libanius à Constantinople, dans le court passage où le brillant professeur de Nicomédie fut rappelé dans la capitale, et y vint affronter les froideurs dont il se plaint dans sa biographie. Saint Basile put même se retrouver avec lui à Athènes, dans les deux années suivantes, où le professeur semblait n'avoir plus d'autre ambition que de retourner à Antioche et de s'y fixer. C'est de lui, sans doute, que parle saint Basile, quand il dit (1) qu'il a appris, de la bouche d'un homme habile à enseigner la pensée du poëte, que toute la poésie, dans

(1) Dans son discours sur la lecture des auteurs profanes : Ὁμιλία πρὸς τοὺς νέους.

Homère, n'est que l'éloge de la vertu. La connaissance des anciens, l'atticisme de diction, qui signalaient Libanius à l'admiration de ses contemporains, durent attirer maintes fois saint Basile à ses leçons. Mais l'eut-il pour maître? Les sophistes chrétiens ne furent-ils pas plutôt les maîtres qu'il dut suivre, et qu'il suivit, à Constantinople? Nous savons d'ailleurs que les philosophes Himérius et Prohérésius, plus que les rhéteurs, s'emparèrent de lui à Athènes. Son éducation première, la gravité de son caractère et de ses goûts, la nature de son esprit, l'entraînaient ailleurs qu'aux déclamations, merveilleusement vaines, de l'élégant professeur de rhétorique. A part la connaissance des auteurs profanes, qu'il put devoir, en partie, à Libanius, saint Basile semble, au point de vue des idées, de l'éloquence et du style, n'avoir rien de commun avec lui. La correspondance même, plus ou moins authentique (1), qui nous est restée, comme un témoignage des relations qui existèrent entre ces deux grandes illustrations littéraires du quatrième siècle, ne constate pas, d'une manière précise, ces rapports de maître à élève, que Libanius aime et excelle si bien à exprimer. On est donc, à ce sujet, réduit à des conjectures, et à des conjectures qui semblent s'éloi-

(1) L'authenticité de cette correspondance est fortement contestée par dom Garnier, dans la vie de saint Basile. (*Basilii opera*, lib. tertius, pars prior, p. 232, edit. parisina altera, Gaume, 1839.)

gner beaucoup de l'opinion généralement admise.

On en pourrait dire autant de saint Jean Chrysostome. Nous n'avons trouvé qu'un seul témoignage qui fasse de lui l'élève de Libanius : Sozomène fait dire au professeur mourant « qu'il laisserait son école à Jean, si les chrétiens ne le lui avaient enlevé (ἐσύλησαν). » Ce témoignage nous paraît fort infirmé par le manque d'autorité de celui qui le porte, et par ce qu'il renferme en lui-même de peu vraisemblable. Nous ne voyons pas comment, à son lit de mort, Libanius aurait prononcé un nom dont nous remarquons l'absence significative dans le long récit de sa vie et dans sa volumineuse correspondance (1). Et comment Libanius aurait-il pu dire que les chrétiens lui avaient enlevé le saint qui appartenait à une famille chrétienne, et avait été, dès sa jeunesse, signalé par une foi ardente? Saint Jean Chrysostome naquit, il est vrai, à Antioche, et y demeura jusqu'en 398; pendant trente ans, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, il dut donc côtoyer la vie de l'illustre sophiste; mais il ne faut pas perdre de vue que saint Jean Chrysostome a trente ans de moins que Libanius, et n'appartient pas à la même génération. Nous li-

(1) Une seule lettre, dans Wolf, l'ép. 1576, adressée à Jean, a été faussement rapportée, nous le croyons comme Wolf, à saint Jean Chrysostome. Nous n'avons pu retrouver, ni dans Libanius, ni dans Chrysostome, les relations de maître à élève signalées par M. Villemain dans son Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle, p. 154 et 155.

sons, dans la biographie de Libanius, que ce fut de cinquante à cinquante-sept ans, c'est-à-dire quand saint Jean Chrysostome était entre sa vingtième et sa vingt-septième année, que le professeur vit la goutte, les névralgies et les hallucinations éprouver cruellement sa santé. Il enseigna néanmoins alors, soit chez lui, étendu sur son lit, soit dans sa chaire, où à grand'peine il se faisait porter en litière; il serait donc encore possible que saint Jean Chrysostome eût suivi ses leçons. Et pourtant, excepté ce qui accuse les défauts de l'école et les goûts du siècle, y a-t-il dans saint Jean Chrysostome, dans sa pensée, dans sa manière, dans son style, quelque chose qui rappelle Libanius? Nous ne le croyons pas, et nous nous l'expliquons. La différence d'âge, de religion, d'éducation et de milieu; la division tranchée qui existait entre les chrétiens et les païens; le discrédit relatif dans lequel était tombé le rhéteur, vers l'âge de soixante ans, et contre lequel il s'efforce alors de réagir; ce qu'il dit comme ce qu'il ne dit pas : tout nous porte à croire que le jeune diacre chrétien et le vieux sophiste vécurent parallèlement, dans la grande ville d'Antioche, en rivaux qui s'estiment et se ménagent; mais qu'à tous les points de vue saint Jean Chyrsostome paraît, moins encore que saint Basile et l'empereur Julien, être un élève dont on puisse faire honneur à l'enseignement de Libanius.

V.

LIBANIUS CONSIDÉRÉ COMME HOMME DE LETTRES.

Si l'étude de la vie et de la correspondance de Libanius ne nous a laissé qu'une faible idée du mérite et de l'utilité de son enseignement, il est juste d'examiner si nous pouvons rendre à l'écrivain une partie de ce que nous avons cru devoir refuser au professeur. Le sophiste, en effet, n'est pas seulement le professeur, c'est l'homme de lettres, par excellence, du quatrième siècle. Dépositaire de la science et maître de la parole, il a l'oreille des grands et de la multitude ; il agit sur l'opinion qui gouverne le monde. Parler et écrire mène à tout, dans ce siècle où tout change et passe si rapidement. Les magistratures, l'administration, les généraux même, se recrutent parmi les sophistes, et l'on doit regarder comme un de leurs plus illustres représentants le jeune empereur, dont

le règne si court excita tant d'espérances et tant de colères. Qu'il parle pour instruire, pour louer ou pour blâmer, pour attaquer ou pour défendre; qu'il parle sur un sujet qui intéresse la religion, la philosophie, la morale ou la politique, ou qu'il parle seulement pour amuser les esprits et charmer les oreilles : on se presse autour de lui, avec une avide curiosité; l'intérêt redouble, si deux adversaires sont en face, dans ce champ clos de la parole, si l'on peut compter les coups qu'ils se portent, et voir saigner leurs blessures. La jeunesse se passionne dans ces débats; elle prend parti pour ou contre le sophiste, qui voit d'innombrables copies porter sa parole aux extrémités du monde; le pouvoir le flatte et le redoute; il le poursuit de ses faveurs ou l'accable de sa vengeance; il l'élève à lui, ou le livre à la fureur d'un préfet. Que le sophiste promène par toutes les villes ses discours, et parfois son unique discours; ou qu'appelé à une chaire fameuse, à Athènes, à Constantinople, à Antioche, il attire la foule autour de lui, et se mette, par une active correspondance, en communication avec le reste du monde, il tient toujours, dans cette société et dans ce temps, la place que la pensée et la parole ont tenue et tiendront dans tous les temps.

Ce rôle général du sophiste prend des traits particuliers dans ces villes grecques de l'Asie, où la parole est, par elle-même, un spectacle couru, goûté,

et qui ravit la foule aussi bien que les esprits d'élite. Dans ces villes, nombreuses et opulentes, se pressaient des populations intelligentes, passionnées, mobiles, à la fois molles et ardentes, oisives et agitées, gardant la naïveté et la crédulité de l'enfance, au milieu d'une civilisation vieillie et raffinée, inquiètes, turbulentes, passives et tremblantes sous un préfet que, dans un accès de fureur, elles déchireront et traîneront sur la claie, pour retomber aussitôt dans l'abattement et la stupeur de la crainte. Pour ces populations, la parole était une représentation, une musique, un enseignement, une autorité; la parole les charmait, les soulevait, les calmait, les gouvernait. La vie et la correspondance de Libanius nous transportent avec lui dans ce milieu, qui agit sur lui, et sur lequel il doit agir à son tour. Antioche, où il naquit et où il vécut, se distinguait, entre toutes ces villes, par sa civilisation. Elle avait offert, dès le temps de Juvénal, ce type du Grec, homme de plaisir et d'intrigue, à l'esprit souple, ingénieux, entreprenant, qui envahit Rome et offusque le satirique latin :

> Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes.

Au quatrième siècle, à l'apogée de sa splendeur, cette ville toute grecque, moitié chrétienne, moitié païenne, nouvelle Corinthe transportée en Syrie, comptait, au nombre de ses plaisirs les plus goûtés,

l'éloquence de ses orateurs. Rhéteurs, magistrats, prêtres, évêques, empereurs, agissaient sur elle par la parole, et Julien croyait se venger de son froid accueil par une satire mieux que par un édit.

On devine dès lors facilement comment, dans une semblable société, l'art de parler put être apprécié et ambitionné par une jeune imagination : les succès de l'esprit, le talent de bien dire, le don de plaire, de charmer, d'enlever les applaudissements, voilà, sans aucun doute, ce que dut voir, dans l'éloquence, le petit-fils d'un rhéteur d'Antioche; voilà ce que les traditions de sa famille, ce que le goût et les habitudes de ses compatriotes, ce que son temps et son pays montraient, comme le comble de la gloire, à cette jeune intelligence, sans culture et sans direction, au moment où elle s'éveillait, et portait autour d'elle ses premiers regards; parler pour être applaudi, étudier pour arriver à ce résultat, voilà ce qu'avant de rien connaître des hommes et des choses, s'est proposé la première jeunesse de Libanius. Voyons-le grandir au milieu d'une famille aristocratique, restée païenne par tradition, sous la tutelle indulgente d'une mère, et de deux oncles occupés du soin des charges publiques, ou de l'administration de leur fortune particulière ; suivons-le dans ces écoles, où le talent de la parole est plutôt altéré que cultivé par des maîtres qui en font un art de parade, et nous comprendrons qu'il a dû, avant tout, parler et écrire

pour être applaudi. Comme écrivain, il se dévouera moins au triomphe d'une idée, d'un parti, d'une religion, qu'au triomphe de sa propre gloire, qu'il mettra tout entière dans le don de bien dire; et à ce principe se rapporteront à la fois les qualités et les défauts qui caractérisent en lui l'écrivain.

Rappelle-t-il qu'il a été chargé de faire l'éloge de l'empereur Julien, il ne manque pas de dire (1): « En cette circonstance, personne, même de ceux qui ont été le plus applaudis, ne parut, en comparaison, avoir bien parlé, » et, insistant sur son succès, il dit : « Comme je me levais pour parler, et que l'empereur lui-même se préoccupait de savoir comment la foule pourrait m'entendre, Mercure, dit-on, soucieux de la gloire de son serviteur, toucha de son caducée chacun des auditeurs, afin que pas une de mes paroles ne fût privée d'une admiration méritée. Dès le commencement du discours, le prince témoignait le plaisir que lui faisaient éprouver les beautés de la forme; mais bientôt il bondit sur son siége, ne pouvant se contenir, malgré tous ses efforts. Il s'élança de son trône, étendant de ses mains tout (2) ce qu'il pouvait étendre de sa chlamyde, oubliant ce qu'il devait au décorum, et rappelant les transports naïfs des hommes du peuple. Il n'en restait

(1) Reiske, vol. I, p. 85, l. 18.

(2) On sait que c'était là une des manières les plus expressives de montrer son admiration.

pas moins pour cela dans son rôle, comme un prince qui sait ce qui convient pour faire respecter le pouvoir suprême. Qu'y a-t-il, en effet, de plus digne d'un roi, que d'élever son âme à goûter les plaisirs de l'éloquence? »

En parlant de ses débuts à Constantinople avec Dionysius, il dit (1) : « Il faudrait que ce fût un autre que moi qui vous entretînt de nos succès; parlant d'un étranger, il le ferait avec beaucoup plus de liberté. Quels furent nos discours des deux côtés! quels triomphes! quelles défaites! comme la ville entière fut attirée à notre voix! Les sophistes rivaux poussaient des cris de rage, accumulant sur moi toutes sortes d'injures, m'accusant de violence et de ruse, me proclamant insatiable, et incapable de mettre des bornes à mon ambition. Et pourtant ce n'était pas à la force du poignet que ces élèves leur étaient enlevés; une autre force, une force de persuasion, les attirait. De même qu'on ne saurait accuser de violence la beauté qui attire tous les cœurs, de même on ne saurait accuser de violence et de malignité celui dont l'éloquence produit l'effet de l'aimant sur le fer. »

A chaque page de sa correspondance, comme à chaque page de sa biographie, se trahit cette passion toute vaniteuse de l'éloquence; c'est par là qu'il met

(1) Reiske, vol. I, p. 28, l. 15.

au-dessus de toutes les autres sa position de sophiste. Qu'on le voie, à tout âge et en tous pays, dans sa correspondance avec Julien, comme dans sa correspondance avec Aristénète, avec Acacius, avec Anatolius; partout et toujours, on le retrouve mesurant le mérite de l'éloquence aux applaudissements qu'elle excite.

On conçoit dès lors quels purent être ses efforts, et à quoi ils durent aboutir. En voyant l'objet de son ambition, il devient facile de deviner à quoi le mèneront dix années de laborieuses études; il atteindra son but, qu'il a eu le tort de ne pas placer assez haut; vain, il recevra une récompense vaine; nul homme, dans son siècle, n'aura jeté autant d'éclat, et ne paraîtra pouvoir lui disputer la gloire de bien dire; il sera le témoin et le héraut de sa renommée; mais son nom ne se rattachera à rien de véritablement grand; il n'aura rien laissé de ce qui intéresse et passionne les hommes de tous les temps et de tous les pays; par préoccupation de sa propre gloire, il rapetissera l'idée qu'il a voulu laisser de lui-même; il excitera parfois le sourire de ses contemporains et rencontrera le dédain ou l'oubli de la postérité.

Libanius fut admiré de ses contemporains; si nous ne voulions pas l'en croire sur parole, l'empereur Julien et saint Basile nous en seraient de sûrs témoins et d'incontestables garants, ainsi que la tradition, qui lui donne pour élèves les trois plus illustres

représentants de l'éloquence grecque au quatrième siècle. Le grand nombre de copies de ses œuvres, le soin religieux avec lequel ses lettres et ses moindres billets ont été conservés jusqu'à nous, à travers tant de vicissitudes, sont d'ailleurs une preuve permanente de l'intérêt qui s'attacha à ses écrits, de son vivant, et qui se répandit rapidement au-delà des limites de sa ville natale et de sa vie. A quel titre a-t-il mérité cette admiration ? quels jugements a-t-on portés sur lui, depuis son temps jusqu'à nos jours ? quels sont enfin ses mérites comme orateur et comme écrivain? C'est ce qui nous reste à examiner, autant que nous le permettra le cercle borné de cette étude et la difficulté d'un tel sujet.

Les jugements portés sur Libanius sont aussi variés que nombreux, et ne laissent pas, à première vue, de mettre celui qui les recueille dans une singulière perplexité. L'empereur Julien (1) l'inscrit au rang des plus grands orateurs, pour son éloquence, et au rang des plus grands philosophes, pour ses actions; Eutrope (2) le traite de radoteur et de vieille femme ; le rhéteur Archélaüs jette au feu ses déclamations (3) ; le rhéteur Acacius estime assez son talent pour lui confier son fils. Anatolius tient en douteuse considération son talent et son caractère ;

(1) Reiske, vol. I. p. 89.
(2) Reiske, vol. I, p. 223, l. 5 et *note* 32
(3) Voir ci-dessus p. 60.

saint Basile lui envoie, de Cappadoce, ses meilleurs élèves et ses plus gracieux compliments. Grégoire de Nysse aime tant son esprit et son style, que ses lettres sont pour lui une merveilleuse panacée : il les ouvre malade et achève leur lecture en parfaite santé (1); c'est pour lui une bonne fortune de recevoir des lettres de Libanius; il s'empresse d'en faire part à tous ceux qui l'entourent, et de les convier à leur lecture ; tandis qu'Eunape trouve (2) sa déclamation morte, sans vigueur et sans souffle. Cette diversité de jugements, venant de personnages mêlés, de plus ou moins près, à la vie de Libanius, peut s'expliquer par les relations mêmes, ou par les préventions particulières, qui ont motivé leur appréciation. Eunape, plus difficile à concilier avec les autres et avec lui-même, mérite surtout, parmi eux, d'attirer notre attention. Eunape, qui semble avoir mal connu les diverses phases de la vie de Libanius, et l'avoir jugé défavorablement, est pourtant une autorité assez considérable pour que nous nous arrêtions sur son appréciation. Il écrivait pour ceux qui avaient connu Libanius, qui avaient été ses élèves, et pouvaient avoir ses ouvrages entre les mains. Sa vie et ses relations l'ont mis à même d'être bien informé, et nous avons peu d'autorités aussi compétentes pour connaître et apprécier le sophiste d'Antioche. Il peut donc être

(1) Lettres X et XI, citées dans la préface de Wolf.
(2) V. Eun. Sard. de vit. soph. Commelin, 1616, p. 133

utile de rapporter et de peser son opinion. Il dit, en parlant des études de Libanius à Athènes (1) : « Se préoccupant peu des professeurs, il s'exerça lui-même avec constance, et s'efforça de reproduire les modèles anciens, façonnant à leur imitation son esprit et ses discours; et, de même que ceux qui s'exercent assidûment à lancer le javelot vers le but, arrivent à l'atteindre, et acquièrent, par le maniement constant des armes, une habileté qu'on peut mieux appeler un art mécanique qu'une science, de même Libanius, en se rapprochant des anciens, et en se frottant pour ainsi dire à eux, dans le désir de les imiter et de les reproduire, trouva en eux de bons guides, marcha sur d'excellentes traces, et en obtint tout le profit qu'il en pouvait retirer. »

« Il était, dit encore Eunape, plein de charme et de distinction, dans son abord et dans sa conversation...Aucun de ceux pourtant qui s'entretinrent avec Libanius, ou furent admis dans son intimité, ne le quittait sans avoir reçu un coup de dent. Habile à saisir tout de suite les traits de caractère, et à retenir ce qu'il y avait de bien et de mal en chacun, il avait, au suprême degré, la faculté d'imiter et de reproduire au naturel, soit en bien, soit en mal, ceux qu'il voulait : si bien qu'il s'en faisait un jeu, et que chacun de ceux qui l'approchaient croyait

(1) V. Eun., édit. citée plus haut, p. 131 et suiv

voir en lui un autre soi-même. Ceux qui en avaient fait l'expérience disaient qu'il était comme un portrait, comme une peinture fidèle des personnages même les plus opposés. Parmi la grande diversité de tous ceux qu'il rencontrait (1), il n'en était pas qu'il représentât plus fidèlement les uns que les autres, tant les plus divers étaient parfaitement mimés par lui, tant était grande son aptitude à changer d'air et de visage! Dans ses déclamations, sa diction est languissante, morte, sans souffle; il semble ne pas avoir eu de maître, et ignorer, en fait de discours, les choses les plus communes et bien connues même des enfants. Dans le genre épistolaire, dans les formules de politesse, dans les relations de société, son style s'élève et se rapproche des modèles de l'antiquité. La grâce, le sel comique, abondent dans ses écrits ; une finesse élégante accompagne et distingue tous ses discours; on trouve chez lui, en même temps qu'une grande érudition, ce caractère d'urbanité, ce charme particulier qui distingue tous les Syrophéniciens, et que les Attiques appellent sel et fine plaisanterie. Il rechercha ces qualités, dans les comiques anciens, comme ce qu'il y a de plus essentiel, et mit tout son art dans ces avantages extérieurs. On trouve, dans ses discours, une grande érudition, beaucoup de lecture, et une foule de

(1) Ce passage d'Eunape est obscur.

locutions de l'élégance la plus exquise... Lorsqu'il rencontre un mot expressif, mais que son antiquité a fait tomber en désuétude et en oubli, il le prend comme un de ces ornements, un de ces *ex-voto* des siècles passés, qu'on trouve dans les temples, enlève la rouille et la poussière qui le couvre, le polit, l'enchâsse, le rend tout neuf, par l'encadrement et le sens qu'il lui donne, et le fait sortir de ses mains, accompagné de tournures qui le mettent en relief, comme le cortége élégant de jeunes esclaves, qui entoure et rajeunit une vieille nouvellement enrichie. C'est pour cela que le divin Julien, aussi bien que tout le reste des mortels, admira le charme de ses discours; c'est pour cela qu'on voit circuler grand nombre de ses livres, et que tout homme d'esprit pourra et voudra les lire. »

A la suite de ces jugements, je ne rapporterai pas les éloges flatteurs de Morel, de Wolf, de Reiske, tant ces éditeurs de Libanius semblent témoigner pour leur propre cause ; mais je citerai le jugement de Gibbon, dont la froide sévérité contraste singulièrement avec leur admiration enthousiaste :

« La plupart de ses ouvrages, dit-il, offrent les vaines compositions d'un orateur qui cultive la science des mots, ou les productions d'un penseur solitaire, qui, au lieu d'étudier le monde où il vivait, avait les yeux toujours fixés sur la guerre de Troie ou sur la république d'Athènes. »

Tous ces jugements sont plus contradictoires en apparence qu'en réalité ; ces admirateurs, et ces détracteurs de Libanius, ont tous raison au fond; il s'agit seulement de tenir compte du point de vue auquel ils se placent. Ses admirateurs n'ont vu en lui que le côté extérieur, le petit côté. Ils se sont attachés au mérite de la forme, et, dans la forme, ils se sont surtout laissé séduire par ce qui brille dans son style. Mais ceux qui veulent trouver dans un écrivain un talent naturel, simple, vigoureux, au service d'une idée et d'un caractère; ceux qui veulent que l'éloquence vienne du cœur; ceux qui veulent que l'orateur ou l'écrivain, plus préoccupé de son sujet que de sa réputation, ne se serve de la parole que comme un honnête homme se sert de son habit, pour se couvrir, ceux-là, et ils ont raison, refusent à Libanius le titre d'orateur. L'inspiration chez lui est glacée par la préoccupation de son rôle, l'esprit remplace trop souvent le cœur dans tout ce qu'il dit, la recherche étouffe le naturel, l'affectation et le goût de la déclamation rapetissent les sujets qu'il traite, alors même que ces sujets touchent à quelque intérêt public. Il a parlé pour la justice et les opprimés, sous Théodose ; il a parlé devant ses concitoyens, et en faveur de ses concitoyens, lors de la terrible sédition d'Antioche; il a parlé pour la défense des temples de ses dieux ; il a parlé enfin pour honorer et venger la mémoire de l'empereur Julien, qui fut l'objet de

son culte : pourquoi ne trouvons-nous pas, dans ses discours, quelques pages éloquentes que nous puissions proposer à l'étude de la jeunesse? C'est qu'il n'a été que déclamateur, et que nous sommes forcés de reconnaître, avec Eunape et Gibbon, qu'il lui a manqué le souffle qui fait la vie. Il me semble trouver, et prendre sur le fait, la raison et la preuve de cette infirmité de son éloquence, dans le passage de son autobiographie où il parle de la mort de l'empereur Julien (1) : «Pendant que, par nos vœux, nous trompions nos tristes pressentiments, l'affreuse nouvelle arriva à nos oreilles et nous frappa comme un trait. Nous apprîmes, en même temps, que l'illustre Julien était rapporté dans un cercueil, et que le premier venu avait pris l'empire ; que les Perses possédaient et l'Arménie et tout ce qu'ils voulaient d'ailleurs de territoire. Je jetai aussitôt les yeux sur une épée : toute mort me paraissait dès lors préférable à la vie. Ensuite, je songeai au précepte de Platon qui ne permet pas de se débarrasser ainsi des liens de l'existence ; je songeai que si je descendais auprès de lui aux enfers, par cette mort violente, j'aurais à comparaître en accusé, et à subir le reproche d'avoir quitté mon poste sans attendre l'ordre de Dieu. Il me sembla, en outre, que c'était mon devoir d'honorer sa mémoire par une oraison funèbre : voilà les rai-

(1) Reiske, vol. I, p. 91, l. 9.

sons pour lesquelles je dus lui survivre. » Quelle inspiration sortira du cœur qui exprime ainsi ses plus vives émotions? attendrons-nous une éloquence simple et forte de celui qui rappelle, en ces termes, et en pareille circonstance, le précepte de Platon? Non, sans doute; et, après avoir vu Libanius par ce côté et sous cet aspect, il nous reste à rechercher quel est son mérite ; il nous reste à comprendre et à expliquer ce qui fit son succès et sa renommée, c'est-à-dire à peu près tout ce qui est perdu pour nous.

Ce qui est, en effet, perdu pour nous, et qui fut un de ses grands mérites, dans le milieu que nous avons essayé de décrire, ce fut ce don tout extérieur, cet heureux don du geste, qui faisait le charme de son débit. Il posséda à un haut degré cette qualité de l'orateur, à laquelle Démosthène attachait tant d'importance, l'action. Nous devons là-dessus accepter sans réserve le témoignage d'Eunape, qui est loin d'être prévenu en sa faveur (1). Nous nous expliquerons par là ce que Libanius dit de ses débuts à Antioche, alors que son oncle l'introduit, en tremblant (2), devant une immense assemblée, tandis que lui, plein d'une noble assurance, promène ses regards sur la foule, et, sans même avoir

(1) Dans une lettre à Acacius (Wolf, ép. 127, p. 669), Libanius lui-même rapporte qu'on l'a trouvé plus acteur qu'orateur.

(2) Reiske, vol. I, p. 63, l. 4.

ouvert la bouche, frappe d'admiration son auditoire. La faculté de composer son air et son visage, de manière à représenter les personnages les plus divers, les humeurs, les dispositions, les émotions, les caractères les plus opposés, de peindre enfin par son extérieur et son action, comme il s'efforçait de peindre par la parole, devait lui donner un grand prestige aux yeux de ses contemporains et de ses compatriotes. Si un point de comparaison pouvait mieux nous faire comprendre cette action de Libanius sur ce qui l'entoura, nous irions, de nos jours, le chercher au milieu de ces populations méridionales, si sensibles, si vives, si bruyantes dans leurs démonstrations, et nous trouverions daus Libanius le type du Gascon ou de l'*improvisatore* que son merveilleux aplomb, que la vivacité de son esprit et le jeu de sa physionomie rendent si apte à agir sur un auditoire. La nature, l'étude, l'ambition d'être applaudi, s'étaient réunies chez lui pour développer ces qualités extérieures, toujours si appréciées, et toutes-puissantes sur les auditeurs, dont Libanius soulevait les applaudissements.

Cette faculté, qui appartient au mime, autant et plus qu'à l'orateur, ne faisait que compléter chez lui la faculté de peindre par la parole, qui fut une des principales causes de son succès. Il faut remonter aux Grecs pour trouver les premiers modèles et les noms de l'*hypotypose* et de l'*éthopée,* et les Grecs

d'Antioche ont pu souvent applaudir ces figures, dans les discours de Libanius. Il sut, par la parole, représenter les personnes, les choses, les caractères, faire vivre ce qu'il touchait, donner du trait et de la couleur à ce qu'il représentait, et ce fut là un des mérites caractéristiques de son talent. Son génie et sa langue favorisèrent en cela son ambition. Ses auditeurs, attirés au spectacle de sa parole, y trouvèrent tout ce que pouvaient promettre ces sortes de représentations. Rien, en effet, ne fut plus propre à donner un charme particulier à ces ἐπιδείξεις, que ce talent qui faisait de la parole une peinture, et déroulait, devant ses auditeurs, des tableaux animés et parlants. Les modèles de ce genre abondent dans ses écrits. Pour en citer un seul, nous nous contenterons de renvoyer au passage(1) du discours où il défend, devant le sénat d'Antioche, les intérêts des professeurs dont il décrit la misère. Soit qu'il les représente, évitant et poursuivant leurs boulangers, ou bien restant assis dans leurs écoles désertes, pour ne pas retrouver la tristesse et le dénuement de leur intérieur, le tableau qu'il trace s'anime des couleurs les plus vives, et il a l'art de faire voir et toucher du doigt la misère à laquelle il veut intéresser.

Il joignit à cela le mérite d'un style que ses contemporains semblent avoir beaucoup goûté. La re-

(1) Voir, ci-dessus, p. 63 et suiv.

cherche de l'expression, l'affectation d'archaïsme, l'abus des figures, et notamment de l'antithèse, une finesse qui touche à l'afféterie, une concision qui rappelle la sentencieuse obscurité des oracles, des traits nombreux que fait briller l'heureux emploi d'un mot, tout cela, bien que difficilement saisi et sévèrement jugé par nous, dut être admiré et applaudi de ses compatriotes. Ce talent merveilleux de faire ainsi chatoyer à leurs yeux la langue qui leur était familière, put leur paraître le comble de l'art. Les oreilles étaient charmées, les esprits étaient éblouis; les Hellènes admiraient cet atticisme renouvelé, corrigé, et singulièrement raffiné; les citations, les sentences des anciens, s'encadraient ingénieusement dans ce style travaillé, et, par un habile rapprochement, donnaient à la pensée une piquante originalité. Ce mérite, malheureusement pour nous, se perd trop souvent dans l'obscurité de l'expression; trop peu familiarisés avec les délicatesses de sa langue, avec les expressions proverbiales ou sentencieuses, avec les nombreuses citations dont sa diction est émaillée, nous devinons, plus que nous ne goûtons, ce charme particulier de son langage, qui ravissait ses admirateurs.

Est-ce à dire que nous ne trouvions rien en lui qui soit digne de notre estime, et, qu'après avoir attribué, en grande partie, sa renommée au mérite, perdu pour nous, de son débit et de son style, nous ne

voyions rien autre chose à louer dans ses écrits? Loin de là; car sa correspondance, sur laquelle nous nous sommes arrêté tout particulièrement, nous a révélé en lui le côté par où nous le croyons le plus digne d'être étudié. Ce n'est pas, à la vérité, que le fonds de sa correspondance soit riche en révélations précieuses au point de vue de l'histoire, de la littérature ou de la philosophie; mais c'est qu'avec un vaste répertoire des expressions les plus variées d'une exquise politesse, elle offre un véritable modèle de style épistolaire.

Cicéron, auquel nous avons déjà comparé Libanius, a laissé dans ses lettres d'utiles enseignements sur les hommes et sur les choses de son temps. Sa correspondance (1) nous fait pénétrer dans le fond des affaires où il eut un rôle si difficile à jouer, et nous connaissons par lui tout ce que ses contemporains les mieux renseignés ont pu savoir de la politique des partis qui divisaient la république. Au siècle même de Libanius, les lettres de l'empereur Julien (2) et de Symmaque (3) du côté des païens; du côté des chrétiens celles de saint Basile et de saint Jérome (4), nous instruisent de tout ce qui faisait le fonds, l'âme

(1) Voir les articles de M. Boissier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1864.

(2) Œuvres complètes de l'empereur Julien, traduites par M. Talbot. Paris, 1863.

(3) Morin, thèses sur Symmaque, Paris, 1847.

(4) Voir A. Thierry, *Revue des Deux-Mondes*, 1864, 1865 et 1866.

et la vie des doctrines qui se disputaient alors le monde. Dans les Pères de l'Église surtout, dont les lettres sont quelquefois de véritables traités, on voit l'ardeur et l'activité de la foi éclairer et soutenir les âmes, dans les voies de la religion nouvelle. On y sent ce qui trouble, agite et vivifie la société en décomposition, ce qui touche les cœurs et change les volontés. L'histoire et la philosophie, aussi bien que la piété chrétienne, peuvent puiser à cette source de précieux enseignements. Il n'en est pas de même, en général, de la correspondance de Libanius. Nous ne voulons pas dire toutefois que ces lettres, qui nous initient à sa vie et à celle de son siècle, soient dépourvues de tout intérêt historique; il s'en faut de beaucoup. On n'y trouve assurément point un écrivain préoccupé des graves questions et des grands intérêts qui s'agitent autour de lui ; on n'y trouve pas non plus ce penseur solitaire que Gibbon représente les yeux toujours tournés vers la Grèce antique; mais on y voit, lancé et entraîné dans le tourbillon de la vie active, le professeur d'Antioche, entretenant les mille relations que sa position lui a créées, et polissant le moindre billet qu'il écrit, comme s'il devait passer, de main en main, à la postérité. Le soin et la recherche nuisent parfois à la clarté et au naturel de ces lettres; mais, en général, elles sont d'excellents modèles d'élégance et de précision ; qu'il s'agisse de compliments, de condoléan-

ces, de recommandations, de quelque sujet, général ou particulier, toutes expriment la chose qu'elles ont à dire, dans des termes choisis, élégants, exquis. Les lettres où s'exprime sa tolérance (1) sont, pour le style, à la hauteur du sentiment qui les inspire; la lettre où il dénonce à la justice d'Anatole un fait de violence (2) est un modèle de narration judiciaire; les lettres à Julien expriment parfaitement ce mélange de flatterie et de dignité, de familiarité et de déférence, qui caractérise ses rapports avec l'empereur qu'il pouvait regarder comme son élève. Cette parfaite convenance du style avec les personnages auxquels il s'adresse et avec les sujets qu'il traite, se retrouve dans toutes les parties de sa correspondance. Qu'il remercie pour un envoi de fruits, ou recommande quelqu'un, de seconde main, au préfet de Phénicie; qu'il se récuse comme critique d'un poëte, ou qu'il félicite Ammien Marcellin lisant à Rome les premiers livres de son histoire : on le reconnaît toujours à l'exquise politesse, à la parfaite justesse de son ton, et à la précision recherchée de son style. Il écrit à Démétrius, qui lui a donné des fruits (3): « Tu ne me laisses rien à demander, toi qui m'envoies tout avant de recevoir une seule demande. A peine as-tu reçu quelque chose de la terre, je

(1) Voir, ci-dessus, p. 37 et suiv.
(2) Voir, ci-dessus, p. 73 et suiv.
(3) Wolf, ép. 250.

reçois quelque chose de toi, et à peine est-on venu me dire que ton bien, auprès de la ville, produit ceci ou cela, qu'immédiatement, je vois venir ton esclave m'apportant ce qu'on louait le plus parmi les productions du pays. Quel moyen, ensuite, de demander ce qu'on a reçu? Le laboureur demande de la pluie à Jupiter, quand le Dieu n'en envoie pas; mais, dès que le Dieu a envoyé la pluie, le laboureur content se tient en repos et ne prie plus. » Il écrit à Andronicus (1), gouverneur de Phénicie, pour recommander, sur la demande d'un ancien élève et d'un ami, Fraternus qu'il ne connaît pas : « La mesure en tout est ce qu'il y a de meilleur (μέτρον ἄριστον), a dit quelqu'un, et ce dicton a été consacré (2) comme un oracle d'Apollon Pythien. Pour toi, en t'appliquant à agrandir les villes, par tous les moyens, et notamment en augmentant le nombre de leurs sénateurs, tu fais parfaitement bien. Mais prends garde de priver de ses avantages un homme qui est appelé dans un sénat plus illustre, et qui, de Phénicien, est devenu quelque chose de plus considérable ; prends garde d'aimer tes subordonnés au point de paraître haïr ta propre patrie (Constantinople). Fais remise de ses charges (λειτουργιῶν), en Phénicie, à Fraternus, qui aura bientôt à les

(1) Wolf, ép. 150.

(2) Cette phrase est un exemple, entre mille, de la difficulté de traduire exactement Libanius, et de donner une idée de son style. Il y a dans le grec : Μέτρον ἄριστον, ἔφη τις, καὶ ὁ λόγος ἀνάθημα γίνεται τῷ Πυθίῳ.

supporter dans la grande ville. Je n'ai jamais vu Fraternus, il est vrai; mais c'est pour moi un ami, parce qu'il doit entrer dans la famille d'Apricius. Or, Apricius faisait mon admiration, pendant ses études, par son zèle et son aptitude pour l'éloquence, et il fait aujourd'hui l'admiration de votre ville par les jeux qu'il donne. Si je ne venais pas en aide à cet ami, j'agirais on ne peut plus mal. Je lui ferais tort, si, par mon fait, il semblait à Fraternus manquer de crédit; ce qui arriverait, si le futur beau-père ne pouvait obtenir ce qu'il demande, alors que tu as le pouvoir, et que j'ai sur toi quelque crédit; je paraîtrais, en effet, avoir fait trop peu de cas d'Apricius, si tu ne pouvais m'accorder la faveur qu'il sollicite. Accorde-la-lui donc, ô toi le plus cher de mes amis (je sais que ce titre te plaît plus que celui de ta dignité), et, par ce seul fait, tu honoreras la justice, tu travailleras pour ta patrie, et tu éviteras de faire injure à un homme qui ne le mérite pas.» Il écrit(1) à Iphicrate, qui lui a envoyé un poëme, avec prière de le critiquer : « Qui t'a trompé, et t'a fait croire que j'étais poëte? J'aime les vers, mais je n'en saurais faire; j'en ai souvent eu la volonté, mais ma nature s'y est toujours refusée. Ne cherche pas, pour les tiens, un meilleur juge que toi-même; car, en m'indiquant comment je devais les critiquer, tu as fait preuve d'une excel-

(1) Wolf, ép. 1113.

lente critique. Tu aurais mieux fait de m'envoyer, avec ton poëme, un commentaire sur chacune de ses parties, que de me demander ce travail, à moi, à qui tu ne feras pas plus critiquer tes vers que ceux d'Homère, d'Hésiode et de tous ceux que l'on range, avec eux, au nombre des poëtes. J'en sais pourtant beaucoup, de nos jours comme des temps passés, qui ont couru après la gloire en poursuivant les défauts des écrivains; ces critiques, qui sont la terreur des auteurs, me semblent bien froids et bien frivoles. Je ne me laisserai pas aller à faire ce que je blâme en eux. Je te dis seulement que ton poëme est né du commerce des Muses; tu le sais mieux que n'importe qui; et s'il faut que je t'en entretienne, je le ferai seulement quand nous serons ensemble : alors nous serons deux (σύν τε δύ' ἐρχομένω, dit Diomède) (1); à deux, l'entreprise est plus sûre. » Il écrit encore à Ammien Marcellin (2) : « Je te regarde comme bien heureux de posséder Rome, et je regarde Rome comme bien heureuse de te posséder. Tu jouis d'une ville qui n'a rien de comparable dans le monde, et cette ville te donne une place honorable parmi ses citoyens, qui eurent des dieux pour ancêtres. C'eût déjà été pour toi un grand honneur de vivre au sein de cette ville, même en gardant le silence, et en te bornant à écouter ceux qui y prennent la parole, car

(1) Il., l. X, v. 224.
(2) Wolf, ép. 983.

Rome renferme dans son sein des orateurs nombreux et comparables à ses anciens orateurs. Mais voilà, d'après ce que nous disent ceux qui viennent de la grande ville, que, dans des lectures publiques, tu as produit déjà, et tu vas continuer à produire ton histoire, divisée en chapitres, dont les premiers, lus et applaudis, appellent la lecture des suivants. J'ai appris aussi que Rome avait couronné tes travaux, et l'opinion publique proclamait que beaucoup d'historiens étaient surpassés par toi, mais que tu n'étais surpassé par aucun. Un pareil succès est glorieux non-seulement pour l'historien, mais aussi pour nous qui le comptons comme un des nôtres. Continue d'écrire ainsi, et de lire tes ouvrages aux Romains, qui se pressent autour de toi ; ne te lasse pas d'être admiré ; ajoute un nouveau lustre à ta gloire; en le faisant, tu travailles à la nôtre, car l'illustration d'un concitoyen rejaillit sur la ville qui lui a donné le jour. Puisse ton bonheur durer toujours sans mélange; pour moi, accablé de douleur, si un Dieu ne vient à mon secours, je ne sais où me réfugier. L'unique enfant que je possédais, fils non sans mérite d'une mère excellente, bien qu'esclave, vient de mourir de chagrin, et repose aujourd'hui dans la tombe. Le chagrin, qui le tua fut l'œuvre d'une injuste violence dont les auteurs te seront révélés par d'autres que par moi. Malgré ma douleur, une crainte respectueuse me ferme la bouche. Pendant que cette bles-

sure est encore toute vive, Calliopius est enlevé au milieu de ses livres ; je me vois ainsi frappé coup sur coup, et je vois tout ce qu'y perdent les jeunes gens. Tu pourras l'entendre dire à ceux qui ont eu une part de ses soins. Pour moi, ce que j'avais éprouvé auparavant, ce qui lui est arrivé, et ce qui a suivi sa mort, est la source de larmes qui coulent en abondance sur ce que je t'écris. »

Dans ces traductions, dont nous avouons toute l'insuffisance, on ne retrouve qu'une image effacée de la manière d'être et de dire de Libanius. C'est dans le texte original qu'il faut rechercher les qualités et les défauts que nous avons essayé de signaler dans sa diction. L'impuissance de la traduction à reproduire un genre de mérite qui tient surtout à la forme, montre assurément combien sont fragiles ces beautés, auxquelles on ne peut toucher sans les faire disparaître. Les nier cependant serait une injustice, et nous pouvons assez les apprécier pour comprendre, sinon pour partager, l'enthousiasme de ses admirateurs.

Ce que nous comprenons beaucoup mieux encore, c'est qu'un homme qui savait ainsi remercier, ainsi louer, ainsi recommander, devait avoir autant de hérauts de sa renommée qu'il avait de correspondants; et ce n'est pas peu dire, si l'on songe qu'il nous reste environ deux mille lettres de lui. Ces lettres, lues, communiquées, conservées, comme des modèles

d'atticisme, durent contribuer à sa gloire littéraire, autant au moins que son enseignement et ses discours. De Rome à Constantinople, son nom était porté de bouche en bouche par tous ceux dont la position ou le talent avait quelque éclat. Les compliments, si bien tournés, du sophiste d'Antioche, étaient un brevet de distinction pour ceux qui les recevaient, et, en même temps, ils associaient à leurs noms sa propre renommée, qui remplissait ainsi son siècle. Les Hellènes, dont la langue et la civilisation reculaient devant la langue latine et les invasions des barbares, étaient fiers de sa gloire, qu'ils regardaient comme la leur. Ils voyaient en lui, à la fois, un des plus illustres et un des derniers représentants de leurs idées, leur maître dans l'art de bien dire, maniant, assouplissant, rajeunissant, raffinant leur langue et lui donnant un éclat merveilleux. Cette langue, qu'on commençait à négliger, ils croyaient, comme lui, qu'après lui c'était aux dieux, qui l'avaient donnée aux hommes, de veiller sur elle. C'est sous cette impression, sans doute, qu'ils recueillirent et conservèrent, comme des modèles et comme des reliques, ses nombreux écrits. La modération de ses opinions et de son langage, l'innocence de ses écrits, s'il est permis de parler ainsi, jointes à l'immense réputation de leur auteur, leur ont fait traverser les siècles qui suivirent, et leur ont permis d'arriver jusqu'à nous. Ces circonstances, autant que la valeur réelle de

ses œuvres, ont sauvé de l'oubli et fait tomber sous la sévérité, parfois exagérée, des jugements modernes, cette réputation de l'homme de lettres du quatrième siècle, qui paraît devant la postérité dépouillé de presque tout ce qui faisait son prestige aux yeux de ses contemporains.

VI.

CONCLUSION.

Avons-nous, dans cette étude, fait revivre un personnage qui mérite d'attirer notre attention? nous l'avons du moins essayé, dans la mesure de nos forces. Le nom de Libanius, qui revient si souvent dans l'histoire du quatrième siècle, a sollicité notre curiosité. Nous avons voulu étudier de plus près l'illustre sophiste d'Antioche, et, pour le mieux connaître, nous l'avons interrogé lui-même. Nous l'avons suivi, depuis son enfance jusqu'à son extrême vieillesse, en déterminant, d'après son propre témoignage, toutes les principales circonstances de sa vie. Au risque d'être téméraire, notre curiosité a pénétré dans sa vie privée. Nous avons tenté d'arriver jusqu'à l'âme du rhéteur, pour retrouver et comprendre sa vie tout entière, avec le souffle qui l'inspira. Au point de vue philosophique et religieux, nous avons apprécié sa tolérance et les ter-

mes élevés dans lesquels elle s'exprime ; mais l'ensemble de sa correspondance nous a plutôt révélé en lui l'indifférence du sceptique que la foi vive du païen. Nous avons trouvé dans son éducation, dans ses habitudes d'esprit, dans les circonstances où il vécut, plus que dans une adhésion raisonnée, les causes qui firent de lui un des derniers et des plus célèbres représentants de l'hellénisme. Sous le nom d'un des plus zélés défenseurs du paganisme expirant, nous avons rencontré un homme dont l'habile et prudente modération gouverna avec bonheur au milieu des écueils qu'il eut à traverser. Nous avons montré, en action, sa bienveillance universelle, son extrême indulgence, son obséquiosité, sa vanité surtout, qui explique, à elle seule, tant de contradictions de son caractère, tant de traits divers de sa longue vie.

Après avoir estimé, à leur juste valeur, son désintéressement et sa vertu, après avoir pénétré dans sa vie intime et dans ses affections, nous avons examiné le rôle qu'il joua comme homme public. Sa bienveillance, son amour de la justice, son désintéressement, s'élèvent alors avec les circonstances où ils se produisent, et nous l'avons vu, comme citoyen, montrer une véritable générosité de caractère. Le rôle qu'il a pris, dans les affaires d'Antioche et dans les conseils des empereurs, n'a été ni sans grandeur ni sans utilité, et

les services que rendirent la parole et l'influence du professeur, le placèrent, plus d'une fois, aux premiers rangs de sa ville et de l'État.

En le suivant dans la carrière de son choix, depuis sa vocation et ses débuts, jusqu'au déclin de l'école qu'il dirigea, pendant près de quarante années, nous avons attribué les succès du professeur, moins à sa méthode qu'à son talent pour la parole, à son savoir-faire, et aux relations qu'il sut cultiver et entretenir. Nous avons cru qu'on lui avait fait trop d'honneur, en regardant comme ses élèves les trois plus illustres représentants de l'éloquence grecque au quatrième siècle, et l'impuissance de son enseignement nous a paru confirmée par le discrédit même et l'abandon des écoles grecques, qu'il ne put que vainement déplorer.

Estimant au-dessous de sa renommée son mérite comme orateur, nous avons recherché ce qui fit son immense réputation auprès de ses contemporains. Nous avons étudié le rôle du sophiste dans les villes grecques de l'Asie Mineure, et nous avons vu là comment l'amour des applaudissements avait gâté le génie naturel du rhéteur d'Antioche. Pesant les jugements divers portés sur lui, depuis son temps jusqu'à nos jours, nous avons trouvé, dans ses dons extérieurs, dans son débit oratoire, dans l'art de mimer, qu'il posséda à un haut degré, un de ses principaux éléments de succès. L'examinant comme

écrivain, nous avons trouvé, dans l'emploi des figures oratoires, et dans l'élégante recherche de sa diction, ce qui fit le mérite de son style, et charma le goût de ses contemporains. Dans le genre épistolaire nous l'avons jugé digne de servir de modèle, même de nos jours, et sa correspondance nous a paru suffire pour expliquer comment son nom, ses ouvrages, et l'écho bruyant de sa renommée, sont parvenus jusqu'à nous.

Notre légitime curiosité n'aurait-elle pas voulu découvrir quelque chose de plus dans cette étude ? oui, sans doute : rencontrant dans un siècle qui a pour nous un puissant intérêt la longue autobiographie et la volumineuse correspondance d'un professeur qui y tint une grande place, nous lui avions demandé des révélations directes sur l'histoire, sur la philosophie, sur la littérature, sur tout ce qui passionnait son temps, sur tout ce qui s'élevait et tout ce qui tombait autour de lui. Le penseur, l'observateur, s'est dérobé à nos regards, pour ne laisser paraître que le rhéteur. Renfermé dans son rôle de professeur, et placé à égale distance des Maxime, que la philosophie et le paganisme entraînent au martyre, et des Anatole ou des Acacius, qui, de la chaire du professeur, s'élevaient aux magistratures, il fut et voulut rester le sophiste d'Antioche, moins peut-être encore par désintéressement et par élévation de goût, que par une certaine insuffi-

sance, jointe à une grande infatuation de son talent d'orateur et de son importance personnelle.

Examiné ainsi de près, à travers ses propres révélations, cet illustre professeur d'un autre âge n'a-t-il pas trop perdu de son prestige? Le haut piédestal même, sur lequel il a voulu placer son image, ne l'a-t-il pas trop rapetissée à nos yeux? Nous nous sommes tenu en garde contre ces dangers de la perspective, c'est tout ce que nous pouvons affirmer. Dans le célèbre rhéteur nous avons cherché l'homme, et nous avons mis à découvert en lui les côtés qui honorent, aussi bien que les faiblesses qui trahissent l'humanité.

Réduite à ces proportions, et examinée seulement au point de vue du rôle particulier d'un homme qui voulut rester utile, honnête, modéré, conservateur, et surtout considéré, au milieu d'un siècle de décadence politique et de réactions religieuses. cette vie ne manque pas d'intérêt et porte avec elle son enseignement. La mesure d'un homme peut, jusqu'à un certain point, donner la mesure d'un siècle : la civilisation, l'état des esprits, la trempe des caractères, la situation politique et religieuse de l'empire, au quatrième siècle, nous sont, en partie, révélés par la vie et la correspondance du sophiste d'Antioche. A travers les témoignages que Libanius porte sur lui-même, on saisit, sur le vif, l'état de la société où il vécut. Dans un des

derniers défenseurs de la religion qui tombe, on voit, debout encore, tout entier, à côté du culte nouveau qui lui succède, le culte païen, subsistant par la force des choses, par la tradition, par le respect instinctif, par les habitudes et les mœurs qui en sont empreintes, mais on sent que l'esprit et la vie ont passé ailleurs; la foi de Libanius à la magie et aux sortiléges accuse la faiblesse, l'ignorance et la crédulité des esprits les plus éclairés de son temps; sa facilité à tout accepter, tout tolérer, tout louer, montre l'effacement des opinions et l'abaissement des caractères; les changements continuels de préfets, les abus, les désordres, les famines, la désertion des sénats, l'abandon des écoles, qu'il signale, font toucher du doigt la décadence et ses symptômes. On voit, dans la famille et dans la personne d'un seul homme, tout ce qu'avaient de précaire, à cette époque, la fortune, la liberté, la vie des citoyens. Ce témoin, d'autant plus désintéressé qu'il ignore la portée de son témoignage, nous laisse voir, autour de lui, l'extrême misère à côté du luxe extrême, la civilisation la plus raffinée côtoyant la barbarie, et la corruption des mœurs minant une société qui s'écroule de toutes parts. On est, avec lui, transporté dans un monde où tout flotte incertain; on souffre de la maladie du siècle; on comprend les saints qui fuient au désert, on admire les saints qui luttent pour la vérité et pour la vertu, et on appelle la pure diffusion

de la séve divine que le Christianisme apporte au monde.

Un tel spectacle offre, en même temps, une consolation et une force aux esprits tentés de croire notre siècle plus corrompu ou plus désespéré qu'il ne l'est réellement. La connaissance intime du professeur d'Antioche peut servir à mesurer le progrès des intelligences et des caractères à travers les temps qui nous séparent de lui. Dans toutes les contrées de l'Europe, à tous les degrés de l'enseignement, ne trouverait-on pas aujourd'hui, en général, plus de science, plus de portée, plus de dignité et d'élévation de sentiments, que nous n'en trouvons dans le sophiste qui tint une si grande place dans son siècle? Cela ne nous a paru l'objet d'aucun doute; et c'est ainsi qu'en étudiant un homme qui enseignait la rhétorique, il y a quinze cents ans, nous avons appris à estimer notre temps; nous avons relevé notre époque à nos propres yeux, en la comparant à une époque digne cependant, à tous les points de vue, de notre attention et de notre intérêt.

APPENDICE :

VIE DE LIBANIUS,

TRADUITE EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS.

VIE DE LIBANIUS

SOPHISTE D'ANTIOCHE,

OU

DISCOURS SUR SA PROPRE FORTUNE (1).

Par l'exposé de ma vie passée et de ma vie présente, je me propose de rectifier l'opinion de ceux qui se sont trompés sur ma fortune (2) : aussi bien de ceux qui me proclament le plus heureux des hommes, à cause des applaudissements accordés à mes discours, que de ceux qui me regardent comme le plus malheureux, à cause des travaux et des souffrances qui ne me laissent pas de relâche ; je ramènerai chacune de ces deux opinions à la vérité, dont elles s'écartent également. Tous pourront voir que les dieux ont mélangé pour moi les dons de la fortune, et que je ne dois être appelé ni très-heureux, ni très-malheureux. Puissent ainsi m'épargner les traits de Némésis !

Et d'abord, si c'est un bonheur d'être né citoyen d'une ville grande et illustre (3), que l'on considère tout ce qui fait la grandeur d'Antioche : quelle est la ville en elle-même ; quelle est l'étendue de son territoire, quelles sont les eaux qui l'arrosent, quels sont les zéphyrs qui la rafraîchissent ! Celui-là même qui n'a pas vu cette ville en

(1) Voir, page 2 et suiv. de notre introduction, ce que nous avons dit de ce discours, et de la traduction que nous essayons d'en donner.

(2) V. Reiske, p. 1 et 2.

(3) V. Reiske, p. 3.

connaît toutes les merveilles par la renommée ; car il n'est pas une terre, il n'est pas une mer assez lointaine, pour que la gloire d'Antioche n'ait pu y parvenir. C'est dans cette grande cité que le sort me fit naître d'une des plus grandes familles, d'une famille distinguée par l'éclat que jetèrent sur elle l'instruction, la richesse, les jeux qu'elle a donnés, les chœurs qu'elle a fournis, et les discours d'apparat qui sont l'attribut (1) des grandes charges.

Quelques-uns ont cru (2) mon bisaïeul originaire d'Italie, trompés, sans doute, par un discours qu'il a composé dans la langue de ce pays; il a pu écrire ce discours, mais il n'était pas pour cela d'un autre pays que celui-ci. Il possédait aussi bien la langue des Romains que l'art de la divination. Cet art lui avait appris qu'il perdrait par le fer ses deux fils, qui étaient beaux, grands et éloquents. Le malheur qui les frappa enleva à la famille une partie de ses biens, en sorte que mon père, touché du sort de deux de ses sœurs non mariées, les prit à sa charge. Mon aïeul maternel, qui était rhéteur et occupait une belle position, après avoir échappé aux mêmes dangers de mort violente, fut enlevé par la maladie, laissant, dans ses deux fils, deux soutiens du Sénat. L'aîné de ceux-ci, Panolbius, mourut en charge (3) ; Phasganius, le plus jeune, mourut après avoir donné sa démission. Ainsi, du côté de mes parents, la Fortune m'a été tantôt favorable, tantôt contraire.

Après avoir pris femme dans la famille dont je viens de parler, mon père succomba, à la fleur de l'âge. Il laissait trois enfants dont j'étais le second, et avait à peine reconquis une faible partie d'une grande fortune. Mon grand-père maternel le suivit de près dans la tombe. Ma mère, craignant pour nos biens les malversations des tuteurs, et redoutant, à cause de sa modestie, la nécessité d'entrer en

(1) Le texte est obscur : ὅσοι (λόγοι) φοραῖς ἀρχόντων ἀπαντῶσιν.
(2) Reiske, p. 4.
(3) Reiske, p. 5.

compte avec eux, résolut d'être tout pour nous; elle réussit, en multipliant ses soins et sa peine, à nous procurer le bien-être; mais, tout en dépensant ce qui était nécessaire à notre instruction, elle était incapable de se fâcher contre un enfant trop dormeur, et croyait que c'était le devoir d'une mère aimante (1) de ne jamais chagriner en rien ses enfants; si bien que nous passions plus de temps à courir la campagne qu'à étudier.

C'est ainsi que j'employai quatre années, et je touchais à ma quinzième, lorsque je m'épris d'un ardent amour pour l'éloquence. Dès lors, les champs furent sans attraits pour moi; mes colombes elles-mêmes furent vendues, ces colombes dont le soin captive si fort la jeunesse; les courses de chevaux, les spectacles furent abandonnés. Bien plus (et cela frappa d'étonnement les vieillards aussi bien que les jeunes gens), je laissai passer, sans les voir, ces combats de gladiateurs, dans lesquels succombaient ou triomphaient des combattants, qu'on aurait pris pour les disciples des Trois Cents qui s'illustrèrent aux Thermopyles. Et pourtant, ces jeux étaient donnés par mon oncle maternel, qui m'avait fait venir pour y assister; mais j'étais tout entier à mes livres, et l'on sait que l'illustre sophiste prédit, à mon sujet, tout ce qui s'est réalisé depuis (2). Que dire, dès lors, de la mort de mon père? j'aurais été bienheureux de le voir parvenir à un âge avancé; et pourtant je sais que j'aurais suivi une autre carrière, si mon père avait atteint la vieillesse. Que l'on compare, maintenant, ma condition présente avec ce qu'elle eût été; que l'on songe aux soucis qui m'eussent attendu au Sénat, aux procès intentés, aux accusations capitales qui menacent un magistrat, et l'on verra facilement comment, à ce point de vue, il faut apprécier le malheur qui me rendit or-

(1) Reiske, p. 6.
(2) Reiske, p. 7.

phelin. Quant à la sagesse de notre mère, qui sut éloigner de sa porte un grand nombre de prétendants, il n'est personne, même parmi ceux qu'aveuglent le plus leurs passions, qui oserait nier que cette sagesse ait été, pour ses enfants, le plus grand des bonheurs (1). Car, si c'est un bonheur de pouvoir s'avancer dans le monde, libre et la tête haute, nous ne devons pas plus cet avantage à notre propre vie qu'à la vie des parents dont nous avons reçu le jour, et beaucoup de ceux qui avaient vécu sans reproche ont été réduits au silence par la honte de leur famille.

Je dois regarder aussi comme un bonheur d'avoir pu suivre les leçons d'un maître dont la bouche laissait échapper des flots d'éloquence; de même que ce fut un malheur pour moi de ne pouvoir plus les suivre quand elles m'auraient été le plus utiles, et, après y avoir assisté en indifférent et comme contraint, de voir la mort tarir ces flots d'éloquence, alors que je brûlais du désir de m'y abreuver. Plein du regret du maître qui n'était plus, je suivis les leçons de ceux qui se rencontraient alors et qui n'étaient que des fantômes de sophistes; je ressemblais à ceux qui mangent du pain d'orge, faute de meilleur. Comme je n'avançais à rien, et que, sur les pas de ces guides aveugles, je courais le danger de tomber dans un abîme d'ignorance, je les laissai là (2). Je cessai d'exercer mon esprit à inventer, ma langue à parler, ma main à écrire. Je ne fis plus qu'une chose : j'appris par cœur les morceaux choisis des anciens, et je fréquentai, pour cela, un homme doué d'une mémoire des plus ornées, et capable d'enseigner aux jeunes gens tout ce que les anciens ont laissé de plus beau. Je m'attachai à lui, au point de ne pas le quitter, même quand il quittait ses élèves. Jusque sur la place publique, j'avais mon livre entre les

(1) Reiske, p. 8.
(2) Reiske, p. 9.

mains; il fallait de force que mon maître m'apprît quelque chose ; il en paraissait ennuyé sur le moment, mais dans la suite il m'en félicitait.

Pendant cinq années, j'employai toutes mes facultés à cet exercice, que favorisa mon bon génie, et dont aucune maladie n'interrompit le cours. Les douleurs de tête qui me survinrent alors eurent l'origine que je vais dire : Je me tenais debout, à une représentation des Acharniens d'Aristophane, auprès de mon maître assis ; le soleil était caché par des nuages si épais qu'on aurait pu appeler ce jour une nuit profonde. Jupiter fit entendre son tonnerre et lança sa foudre. L'éclair brûla mes yeux, et la foudre frappa ma tête. Je crus qu'il n'y avait plus à craindre davantage, et que la commotion allait cesser de se faire sentir. De retour au logis, et m'étant mis à table, il me sembla encore entendre (1) ce tonnerre et voir cet éclair traverser la maison. La terreur alors provoque chez moi une sueur abondante ; je me lève de table et je cherche un refuge dans mon lit. Je crus néanmoins devoir me taire sur ce sujet, et garder cet événement secret comme un mystère. Je pensai que, n'en parlant pas aux médecins, je ne serais pas tourmenté par leur art ni leurs remèdes, ni arraché à mes études favorites. C'est ainsi que prit de profondes racines un mal qui, au dire des médecins, aurait pu être arrêté facilement dès le principe. Il s'empara donc de moi, tantôt augmentant, tantôt diminuant, changeant quelquefois de nature, mais ne me laissant jamais de relâche. Lors même qu'il se calmait, il ne cessait pas néanmoins tout à fait ; mais, à part cela, j'étais, comme je l'ai dit, d'une excellente santé, et je n'interrompis pas mes études.

Après avoir rassemblé, dans ma mémoire, tout ce que j'avais appris des hommes qui s'étaient le plus illustrés

(1) Reiske, p. 10.

par l'éloquence, je me sentis épris d'un goût ardent pour leur profession. J'avais pour compagnon d'études un jeune Cappadocien, nommé Jasion, qui avait le travail lent (1), mais qui était des plus assidus et des plus studieux. Tous les jours, pour ainsi dire, il m'entretenait de ce que des personnes plus âgées lui avaient dit d'Athènes et de ce qu'on y faisait, me parlant des Callinien, des Tlépolème et des autres nombreux sophistes, ainsi que des luttes oratoires dans lesquelles ils avaient été vainqueurs ou vaincus. Par tous ces récits, il faisait naître dans mon âme l'ardent désir de visiter un tel pays, désir qui devait bientôt me pousser à entreprendre ce voyage.

La renommée de mes études et de mes travaux s'était répandue dans la ville, ainsi que la renommée de ma sagesse, remarquable chez un jeune homme à la fleur de l'âge. J'en parle avec confiance, parce que je vois encore ici des témoins vivants, prêts à se lever pour confirmer ce que j'avance. J'étais inaccessible aux séductions des plaisirs, non grâce à la vigilance ou à l'autorité des pédagogues, que rend impuissants la situation d'un enfant qui n'a plus de père, mais grâce à la protection de la Fortune, qui me permit de me défendre moi-même du mal, et d'en défendre les autres : je mis fin à des amusements funestes, auxquels plusieurs jeunes gens, abandonnant l'étude, se laissaient emporter. Cette double réputation de savoir et de vertu, dont je jouissais, s'était répandue par toute la ville ; les parents qui avaient des filles à marier me recherchaient auprès de mes oncles, rivalisant et se dépassant l'un l'autre par l'importance des dots qu'ils proposaient :

Mais mon cœur à leurs vœux demeurait insensible,

et je crois que, semblable à Ulysse, en vue de la fumée d'Athènes, j'aurais repoussé l'hymen d'une immor-

(1) Reiske, p. 11.

telle. Ma mère pleurait et (1) ne pouvait entendre parler de ce voyage. Le plus âgé de mes oncles pensait qu'il fallait venir à son aide; il m'engageait à renoncer à un projet impossible, me disant que, malgré mon plus vif désir, il ne me permettrait jamais de partir. Mais, pendant que son frère donnait des jeux en l'honneur de Jupiter, et que moi, je cédais à la nécessité, la mort de Panolbius (c'était l'aîné de mes oncles) vint affliger notre ville ou, pour mieux dire, la terre entière. Les larmes de ma mère avaient moins de pouvoir sur mon autre oncle, Phasganius; lui-même, il lui représentait que, pour un chagrin de courte durée, on pourrait attendre de grands avantages, et il m'ouvrit les portes. Il est facile encore de voir, dans ce que je viens de dire, ce qu'il y eut de fâcheux et ce qu'il y eut d'heureux pour moi.

Ayant obtenu ce que je désirais, j'appris, en même temps, combien il est amer de quitter sa famille. Je partis, abattu par la douleur, et versant des larmes, me retournant souvent, pour jeter encore un regard sur les murs que j'abandonnais. Jusqu'à Tyane, je pleurai, et, à partir de cet endroit, la fièvre vint se joindre à mes larmes. Combattu entre deux violents désirs, la honte d'abandonner mon voyage fit seule pencher la balance, et je dus poursuivre ma route, malgré la maladie qu'accrurent encore les fatigues du chemin et la traversée du Bosphore, qui me laissa plus semblable à un mort qu'à un vivant. Nos bêtes de somme étaient dans le même état. J'avais compté (2) sur la protection d'un homme haut placé, pour gagner Athènes, à l'aide des voitures de la poste impériale. Mon homme, dont le crédit avait sans doute beaucoup baissé, me reçut, en tout le reste, avec la plus grande bonté; mais me dit que c'était la seule

(1) Reiske, p. 12.
(2) Reiske, p. 13.

chose qu'il ne pouvait faire pour moi. Je jetais les yeux sur la mer, fermée aux marins par la saison, lorsque j'eus le bonheur de trouver un brave pilote, que la vue de l'or persuada facilement. Je m'embarquai, et, sous la protection de Neptune, je voyageai gaiement. Je passai Périnthe, Rhétium, Sigée, et je contemplai, du haut du tillac, la ville de Priam dont la ruine est si célèbre ; je traversai la mer Égée, avec un vent aussi heureux que celui qui favorisa autrefois Nestor, de sorte que l'impuissance où s'était trouvé mon hôte était devenue pour moi un véritable avantage. Je me dirigeai donc vers Géreste, et j'abordai à un port des Athéniens où je passai la nuit. Le soir suivant, j'étais dans leur ville, où je tombai entre les mains de gens que je n'aurais pas voulu rencontrer, et, le jour d'après, je fus accaparé par d'autres que je n'aurais pas mieux aimé avoir pour introducteurs. Ils ne me permirent pas de voir le maître pour lequel j'étais venu ; ils me tinrent comme renfermé dans un tonneau, ainsi qu'ils ont l'habitude de le faire pour les jeunes gens qui arrivent. Ainsi séparés de force, nous poussions des cris lamentables (1) : le sophiste, parce qu'on lui arrachait son élève ; moi, parce qu'on m'enlevait mon maître. Ils me laissaient crier inutilement : Je veux Aristodème ! Ils me tenaient sous bonne garde, moi le Syrien, jusqu'à ce que j'eusse prêté serment de les suivre. On m'ouvrit alors les portes, et je fus aussitôt admis comme l'élève de leur maître Diophante. J'allai, suivant l'ordre de leurs leçons d'apparat, entendre les deux professeurs ; j'entendis là les applaudissements, prodigués pour égarer les nouveaux venus ; je m'aperçus que j'arrivais de bien loin pour peu de chose, voyant la direction de la jeunesse des écoles usurpée par des hommes qui ne différaient guère des jeunes gens. Il me semblait que j'avais péché contre Athè-

(1) Reiske, p. 14. Tout ce passage est difficile et obscur.

nes (1), et que j'en subissais le châtiment, en n'admirant pas ceux qui y tenaient le premier rang. A peine pouvais-je calmer la colère de mes nouveaux condisciples, en leur disant que j'admirais en silence, et qu'un mal de gorge m'empêchait d'applaudir par des cris. Il paraissait vraisemblable, en effet, et par mes lettres de recommandation, et par d'autres renseignements, que mon triste état de santé m'empêchait seul d'applaudir.

Il faut, dans tout ce que je viens de raconter, faire la part de la Fortune : d'abord être malade, être transporté par mer comme un ballot de marchandises, aborder à un port qui ne vous offre qu'une déception, où l'on s'attend à rencontrer merveille et où l'on ne trouve rien, ceci peut passer pour être malheureux ; mais rencontrer sur mer un hiver aussi clément que l'été, et être contraint à faire autre chose que ce que j'avais l'intention de faire, cela peut passer pour une faveur de la Fortune.

Vous me paraissez approuver ce que je dis de mon heureuse traversée et la manière dont je le dis. Quant au bonheur, pour moi, d'être amené à un sophiste, autre que celui que j'aurais désiré, c'est là une énigme dont je vous dois la solution. Ayant entendu parler, dès mon enfance (2), des rivalités et des luttes d'école qui avaient lieu dans Athènes, des coups de bâton, des pierres, des épées, des blessures, des mises en jugement, des défenses et des condamnations qu'affrontaient les écoliers pour soutenir les intérêts de leurs maîtres, j'avais pris l'habitude de regarder leurs périls comme de nobles périls, comparables à ceux que l'on court en portant les armes pour la patrie. Je demandais aux Dieux de pouvoir me distinguer de la même manière, courir au Pirée, à Sunium et aux autres ports, pour m'emparer

(1) Reiske, p. 15.

(2) Reiske, p. 16. Libanius s'adresse ici directement à ses auditeurs : Ἀκούων, ὦ ἄνδρες, dit-il.

des jeunes gens, à leur descente du vaisseau, et aller ensuite à Corinthe, cité devant le tribunal, pour cet enlèvement; je rêvais enfin de donner repas sur repas, jusqu'à ce qu'après avoir épuisé mes ressources, j'eusse recours aux usuriers. Mais la Déesse, qui savait que j'allais me précipiter à ma ruine, sous le spécieux prétexte de suivre et de défendre un chef d'école, me sauva de ce danger, comme elle avait coutume de le faire. Elle me poussa vers un autre maître, auprès duquel je ne devais avoir à supporter d'autres travaux que ceux de l'étude; ce qui arriva en effet. Blessé par le serment qui m'avait été imposé, je n'aurais jamais voulu accepter aucune des charges dont j'ai parlé (1), et personne n'aurait pu m'obliger d'enchaîner quelqu'un à un maître, malgré sa volonté. On craignait d'ailleurs que, ne pouvant supporter ces vexations, je ne fisse plus, et n'entreprisse de m'élever publiquement contre la coutume du serment qui m'avait été imposé. Je fus donc exempt des sorties, des expéditions, des luttes où Mars prenait part, de ces batailles rangées, de ces grands combats où l'on en venait aux mains, et de tout ce qu'entraînaient ces rencontres. Seul, assis à l'écart, j'apprenais ce que chacun avait enduré; je restais à l'abri des coups que porte la colère, seul à seul, ne donnant, ne recevant rien, n'ayant pris parti pour ou contre personne. Un jour pourtant, allant au bain, j'avais rencontré un Crétois qui en revenait, et je marchais entre lui et un autre qu'il se mit à frapper, l'attaquant sans provocation et sans faire attention à ma présence (2)... Cette audacieuse agression, sous mes yeux, me parut injurieuse pour moi, tant mes camarades (3) croyaient généralement devoir se contenir devant moi, qu'on n'avait jamais vu toucher une balle dans Athènes, et qui toujours avais montré tant d'éloigne-

(1) Reiske, p. 17.

(2) Ce passage semble supposer une lacune.

(3) Reiske, p. 18.

ment pour les orgies des étudiants et les entreprises qu'ils se permettent contre les maisons des pauvres. Je montrai aussi que les têtes de Scylla, ou plutôt les parentes redoutables des Sirènes, ces femmes dont les chants ont séduit et dépouillé tant de jeunes gens, perdaient avec moi leurs chants et leurs séductions. Mais, laissant de côté ces dangers, dont me préserva la Fortune, revenons d'où nous sommes parti.

J'allai à Corinthe, non comme poursuivant des écoliers, non comme poursuivi devant le proconsul, mais attiré par une fête laconienne, la fête des fouets. De là, j'allai à Argos pour me faire initier aux mystères. Je le fus bientôt ; et, quant à l'éloquence, j'arrivai bientôt aussi à atteindre, en l'imitant, le maître auprès duquel j'étais venu. C'était là un effet de l'affection (1) que j'avais pour lui ; nous imitons facilement ceux que nous aimons. Je suivais donc les traces de ces maîtres que vous connaissez, et il serait peut-être plus modeste de m'en taire ; mais qu'eût-ce été si, au lieu des leçons de ces maîtres illustres, dont vous retrouvez l'image dans mes discours, je n'étais que l'imitateur de je ne sais quel obscur et pauvre rhéteur ? Je fus, en ceci, conduit par mon heureuse étoile, et j'eus le bonheur, pendant que je suivais des leçons qui devaient m'être si utiles, de ne jamais avoir besoin de recourir au médecin ; de sorte qu'il y avait pour moi autant de jours de travail que de jours dans l'année, excepté les congés de fêtes, peu nombreux pour mes professeurs.

Si l'on peut regarder comme le plus grand honneur d'avoir été jugé digne d'occuper une chaire à Athènes, la Fortune m'accorda cette faveur de la manière suivante : Un des magistrats venus de l'Italie, homme plein de sens et de caractère, jugea qu'il ne fallait rien négliger dans

(1) Reiske, p. 19.

l'intérêt de la jeunesse, et que, pour empêcher cette jeunesse de s'égarer, il fallait lui enlever ses guides qui n'étaient que de mauvais guides. A la place du grand nombre qui étaient auparavant à la tête des écoles, trois seulement furent choisis. Un certain Égyptius, ainsi qu'un de mes compatriotes (1), tous deux établis à Athènes, furent promus, et je dus partager leur fortune et leurs travaux. J'avais vingt-cinq ans alors ; Égyptius en avait dix de plus, et l'autre était un peu plus âgé que lui. Il me fallait les assister, toutes les fois que j'étais appelé. L'âge paralysait un peu l'énergie du plus vieux, et ils laissaient les sophistes empiéter sur leurs droits. Pour moi, l'honneur qui m'appelait à leur aide était troublé par les inquiétudes et les soupçons. Ni les sophistes, ni nous, ne dormions en paix. Les piéges que tendaient ceux-ci les tenaient éveillés; et nous, c'était la crainte de ce que nous pouvions attendre d'ennuis et de désagréments. La Fortune, là encore, ne m'abandonna pas à l'audace des jeunes gens; elle les contint, malgré leur mécontentement et leur colère.

J'aurai ici à mentionner un fait qui en vaut la peine, et à faire voir combien la Fortune veillait sur moi. Mon patrimoine allait être vendu ; la Déesse, comme c'est le propre d'une divinité, avait prévu la chose. Or j'avais l'intention, afin de me perfectionner, de ne quitter Athènes qu'après avoir ajouté quatre autres années aux quatre que j'y avais passées. Car, bien que les autres me trouvassent suffisamment instruit (2), je savais ce qui me manquait encore; je craignais d'être troublé par les mille questions que pouvaient me poser les doctes (3) qui m'entouraient de toutes parts, et je sentais la nécessité de poursuivre mes études. Quand la nouvelle de la vente de mes

(1) Reiske, p 20. Tout cet endroit manque de clarté.

(2) Reiske, p. 21.

(3) C'est plutôt ici une conjecture qu'une traduction.

biens arriva à Athènes, je me trouvais forcé d'y demeurer, sans tirer parti des ressources que j'avais acquises par mon travail, et j'étais exposé à ce qui arriva à beaucoup de jeunes gens qui, n'ayant pu y obtenir une chaire, gardèrent le silence le reste de leur vie. Voici ce qui me tira d'embarras.

J'avais pour condisciple un jeune Héracléote nommé Crispinus, qui était à Athènes depuis le même temps que moi, et qui, sans avoir beaucoup travaillé, avait un grand talent de parole. Bien qu'il fût de mon âge, il me considérait comme un père ; suivant mes inspirations dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, et gardant dans toutes ses paroles une noble pudeur, il se montrait digne des vertus de ses ancêtres. Il était rappelé dans sa patrie par son oncle, homme qui avait en lui quelque chose de divin (1), et qui, sur la terre, avait plus de rapports avec les Dieux qu'avec les hommes. Bien qu'une loi le lui défendît sous peine de mort, il vivait dans leur commerce (2), se riant de la loi coupable et de l'impie législateur. Rappelé dans sa patrie, et ne pouvant rester à Athènes, Crispinus, suivant l'expression d'Homère,

Sentit son cœur ému battre dans sa poitrine,

plus que s'il avait été sur le point d'en venir aux mains avec les ennemis. Jeune, timide, et n'ayant aucune habitude de semblables exercices, il lui fallait, devant des compatriotes, hommes de goût et versés dans l'étude de la philosophie, donner un échantillon des luttes brillantes d'Athènes. Il en était à bon droit effrayé. Ayant besoin, dans cette circonstance, d'un auxiliaire et d'un ami, dont la présence à ses côtés lui donnât l'assurance nécessaire, il n'avait pas à chercher ailleurs, m'ayant à sa disposition. Lorsqu'il m'eut dit son embarras, et ce dont il avait

(1) Il y a là sur θεῖος, oncle, et θεῖος, divin, un jeu de mots intraduisible.
(2) Reiske, p. 22.

besoin, j'hésitai encore un peu, à cause de la longueur de la route. L'amitié vainquit mon hésitation ; je fis aussi la réflexion que si, dans ces épreuves, je reconnaissais qu'il me manquât quelque chose, je trouverais mon excuse dans mon retour à Athènes, pour m'y perfectionner. Je montai (1) donc sur une voiture à deux chevaux, et, grâce à la protection de Mercure et des Muses, nous commençâmes, à Platée, à faire montre de notre savoir ; loués, félicités, célébrés, comme ayant bien mérité d'Athènes, nous traversâmes toute la ville comme en triomphe. Nous eûmes le bonheur de n'être pas troublés par les menées d'un Macédonien, qui avait l'habitude de s'imposer à ceux qui traversaient ce pays, et de leur causer une foule d'ennuis. Il nous joignit, mais il fut contraint de se retirer, ayant lui-même éprouvé le désagrément qu'il voulait nous causer. Nous n'eûmes pas plus de malheur à Constantinople, où se rencontraient une foule d'hommes venus de toutes parts, et différant entre eux par le genre et le degré de leurs talents. Ils nous louèrent et nous les louâmes en retour. Traversant ensuite le détroit, à l'endroit que parcourut autrefois Io changée en vache, suivant la tradition, nous passâmes par Chalcédoine, par Astacie, et par une troisième ville (2) bien déchue de son ancienne grandeur, mais qui renfermait pour nous quelque chose de préférable à ce qu'elle avait perdu. Nous y trouvâmes un vieillard, comparable à Nestor pour le charme de son éloquence. Nous le cherchions, pour cela même, plus encore que parce que les parents de Crispinus nous l'avaient recommandé ; il était de leur famille, et nous reçûmes chez lui l'hospitalité. Je me rendis de là à Héraclée, la ville que fonda le Dieu, après sa descente aux enfers et sa victoire sur Cerbère.

(1) Reiske, p. 23.

(2) Était-ce Nicomédie? on ne peut faire là-dessus que des conjectures; Libanius aurait-il ainsi parlé de Nicomédie?

Ce fut (1) ensuite l'heure du retour. Crispinus ayant terminé toutes les épreuves auxquelles il avait voulu m'associer, il me fallut revenir et je me trouvai de nouveau à Constantinople. Descendant au grand port, je demandais s'il y avait quelque bâtiment en partance pour Athènes, lorsqu'un célèbre sophiste (vous le connaissez, je veux parler de Nicoclès de Lacédémone) tire mon manteau et me fait me retourner : Ce n'est pas par là, me dit-il, qu'il te faut naviguer, mais d'un autre côté. — Et de quel autre côté irais-je, qu'à Athènes, où me portent mes vœux ? — Il faut, mon cher ami, que tu restes ici, et que tu te charges de l'éducation des enfants des meilleures familles, qui sont en grand nombre. Laisse-là le vaisseau, crois-moi ; ne te fais pas tort à toi-même et à nous, et ne t'enfuis pas, abandonnant les grands et nombreux avantages qui s'offrent à toi. Quand tu peux commander, ne fais pas une traversée pour servir. Demain, je remets sous ton sceptre cet empire, quarante jeunes gens des meilleures familles de cette ville. Une fois ce fondement jeté, tu verras bien vite s'élever ta fortune. Et il m'énumérait tout ce que la ville rapportait au sophiste Bémarchius. Il avait besoin de moi pour combattre un misérable sophiste de Cyzique, que déshonoraient le vice et l'ingratitude ; celui-ci, ayant obtenu, par lui, le droit de cité, lui avait ensuite, selon le proverbe, payé le prix (2) du bélier.

Je lui promis de l'en croire et de faire ce qu'il désirait ; mais je m'échappai à son insu et je montai sur un vaisseau (3). Pendant cette traversée, une tempête souleva la mer Égée ; les marins avouèrent leur impuissance contre la mer, et moi, debout auprès du pilote qui tenait le gouvernail, vaincu par la tempête, j'adressai mes vœux à Nérée et aux Néréides. C'était pendant la nuit que s'était

(1) Reiske, p. 24.
(2) Quel est le sens de ce proverbe?
(3) Reiske, p. 25.

élevée la tourmente, et le soleil, paraissant et frappant les flots à travers les nuages, nous offrait encore un nouveau présage de la fureur des vents. Nous nous arrachions les cheveux. Nos vœux eurent néanmoins un heureux effet : les Dieux de la mer calmèrent les flots, et nos maux furent bientôt oubliés.

J'avais entrepris cette traversée, bien que j'eusse promis de rester, non que j'aie eu l'intention de mentir et de tromper, ni que j'aie pris plaisir à jouer un tour à quelqu'un, mais enchaîné par le serment que j'avais fait de revenir à Athènes, lorsque j'en étais parti. Un parjure me semblait un fâcheux début pour ma profession. Je fis donc le voyage ; j'arrivai, et, ayant, par le fait, échappé au parjure, je remontai sur un char à deux roues pour revenir au commencement de l'hiver. Je m'exposais aux dangers de la saison, je reprenais ma route pour, de nouveau, tenir une autre parole (1) , et y joindre l'effet. Si je me livrai à l'enseignement de la jeunesse, dans tant de pays divers ; si je composai tant de discours ; en un mot, si j'arrivai à jouir de ma position présente, ce départ en fut la cause première ; ce fut certainement ce désir de faire plaisir à un ami, en l'accompagnant dans ses pérégrinations, qui me fit perdre à moi-même la crainte d'aborder les pays étrangers. Car, si mon destin ne m'avait entraîné, l'idée qu'il me fallait rester à Athènes l'eût certainement emporté. Ainsi autrefois la Fortune (2) avait conduit un héros, par un chemin difficile, au terme de ses travaux ; il en fut alors de même pour moi.

Lorsque j'arrivai à Constantinople, sur la place publique, j'y trouvai un sophiste cappadocien qui arrivait, envoyé par l'empereur, et qui montait à sa chaire. Le Sénat, séduit par sa renommée, avait fait venir ce rhéteur, sur le

(1) Reiske, p. 26.
(2) Reiske, p. 27.

bruit d'une lutte brillante qu'il avait soutenue. Il se tenait dans tout l'éclat de sa gloire. Ayant appris d'un vieillard qui il était, d'où et comment il venait, et pourquoi il était là, je me sentis douleureusement frappé de tout ce qu'on me disait. J'allai chez Nicoclès, ce même sophiste qui m'avait offert une position dans la ville. Lorsque je lui rappelai ses paroles : « Tu es bien enfant, me dit-il, si tu ne sais pas de quel prix est l'occasion, pour les gens qui vont à Delphes. Il est bien inutile de te rappeler, et de rappeler aux autres, des promesses dont tu as détruit l'effet par ton voyage. » Frappé par ce second coup, je me retirai, arraché à la fois à Athènes et à toutes mes espérances (1).

Il y avait alors à Constantinople un certain Dionysius de Sicile, homme possesseur d'un grand talent et d'une grande fortune, due à ses succès au barreau, à ses éloges des gens en charge, à sa grande hospitalité, et au pouvoir qu'il avait d'accabler ceux qui le gênaient, pouvoir qui rendit souvent ses services utiles aux gens du gouvernement. Il savait qui j'étais ; il savait pourquoi je venais, moi le Syrien, et il avait été pour quelque chose dans les avances que m'avait faites Nicoclès ; mais, malheureusement pour moi, il était alors très-malade. Lorsqu'il fut mieux, il écouta le récit de mes infortunes et de mes traverses. Un homme ne peut lutter avantageusement contre deux, pas même Hercule, me dit-il ; et il me promit de s'occuper de mes affaires, disant qu'il ne fallait pas me décourager, et me rappelant cette parole de Platon : que le prix n'est pas réservé aux hommes qui ont manqué de courage. Nous entreprîmes ensemble des leçons publiques, et des luttes d'éloquence. Ici il faudrait que ce fût un autre (2) qui vous entretînt de ces succès ; parlant d'un étranger, il le ferait beaucoup plus librement. Quels furent nos discours

(1) Reiske, p. 28.
(2) Reiske, p. 29.

des deux côtés ! quelles péripéties de victoires et de défaites, et comme la ville entière fut attirée à notre voix! au point que l'on nous plaçait, pour le mérite, au même rang que les professeurs payés par l'État. Ceux-ci vivaient magnifiquement du traitement attaché à leur chaire. Pour nous, nous étions défrayés par les parents de nos disciples, qui s'attiraient les uns les autres, de sorte qu'en peu de jours, leur nombre s'éleva à plus de quatre-vingts, tant par l'arrivée de quelques-uns du dehors, que par les défections de ceux de la ville. Leur ardeur pour les courses de chevaux et les spectacles de la scène se changeait en ardeur pour l'étude de l'éloquence, et un rescrit du prince m'enjoignit de me fixer à Constantinople ; on craignait qu'ayant la faculté de partir, je ne me rappelasse ma patrie. Les deux sophistes rivaux, dont l'un n'était pas encore monté au faîte de sa réputation, et dont l'autre commençait à en descendre, se plaignaient amèrement. Ils poussaient des cris de rage, accumulant sur moi toutes sortes d'injures ; ils m'accusaient de violence et de ruse, me proclamant insatiable et incapable de mettre des bornes à mon ambition. Et, pourtant, ce n'était pas à la force du poignet que ces élèves leur étaient enlevés ; une autre force, une force de persuasion (1) les attirait. De même qu'on ne saurait accuser de violence la beauté qui attire tous les cœurs, de même on ne saurait accuser de violence ni de malignité celui dont l'éloquence produit l'effet de l'aimant sur le fer.

Lorsqu'ils gémissaient ainsi, Bémarchius vint à leur secours, environ au bout de sept mois. Ce sophiste s'était attaché Constance et tous ceux de son entourage qui n'étaient pas initiés (2). Par le bruit et l'éclat d'une parole désordonnée, il avait acquis la réputation d'une puissante

(1) Reiske, p. 30.
(2) C'est-à-dire les ignorants, la plèbe des mauvais connaisseurs.

éloquence, et il était protégé par les amis (1) que lui fournissaient les circonstances (2); car le jeu et les festins, qui vont jusqu'à l'ivresse, sont des liens puissants d'amitié. Il avait traversé le détroit, radieux et portant haut la tête, enorgueilli par les applaudissements et les dons qu'il avait amassés, à l'aide d'un unique discours, dont il avait fait parade jusque sur les bords du Nil. Bien que sacrifiant aux Dieux, il avait célébré, dans ce discours, celui qui s'élevait comme leur adversaire, et il racontait, en termes pompeux, quel temple Constance avait élevé à ce Dieu nouveau. Il arrivait souriant, comme si personne ne devait lui résister, comme s'il devait, sans combat, rentrer dans ce qui lui appartenait, et comme si, par son seul abord, il devait m'écraser, moi et tout ce qui me soutenait. Mais, d'abord, le fait de ne voir revenir à lui aucun des jeunes gens le piqua et l'aigrit. Ensuite il fut désagréablement ému, en assistant, comme auditeur, à une réunion où je pris la parole. Ses amis l'exhortèrent à lancer son tonnerre, à ensevelir mon discours sous son propre discours, en traitant le même sujet. Il devait, s'il n'avait rien perdu de sa puissance, m'écraser du premier coup (3). Enflammé par ces paroles, il se présenta, le mois suivant, avec ce fameux discours, qui ne fit que relever la gloire de celui qu'on avait admiré auparavant et qu'il voulait combattre. Ainsi vaincu, ce qu'il n'aurait jamais pu croire, quand bien même un dieu le lui eût prédit, il se prépara à venger sa défaite par le débit de son autre discours, qui lui avait valu tant d'argent. Quand il se mit à énumérer longuement je ne sais quelles colonnes, quelles doubles grilles, quelles routes qui se coupaient et aboutissaient je ne sais où, les assistants, se

(1) Reiske indique ici la place d'une épithète malsonnante, croit-il, contre les chrétiens, et passée par les copistes.

(2) Reiske, p. 31.

(3) Reiske, p. 32.

regardant l'un l'autre, incapables de comprendre, chacun de son côté, se demandaient par signes les uns aux autres s'ils comprenaient mieux. Pour moi, bien que j'en fusse là aussi, j'applaudissais, pour prouver que je comprenais, et pour faire plaisir à ses partisans (1). S'étant ainsi fait tort à lui-même par ce second discours, il m'empêcha d'en produire un autre, à mon tour, et eut sur le préfet assez de crédit pour que celui-ci lui fît le plaisir de ne pas autoriser ma séance. Ce préfet était homme à se laisser prévenir, alors que la ville, au contraire, était d'autant plus disposée à prendre mon parti qu'elle me voyait plus injustement privé de mes droits. Mon noble adversaire s'en aperçut, et (méprisant Isocrate après Nicostrate) (2), il sentit qu'il ne pouvait pas plus vaincre un discours par un discours, que s'opposer pied à pied dans (3) une lutte avec moi; il reconnut qu'il n'avait plus d'autre ressource efficace contre moi que de se débarrasser de ma personne. S'il avait pu se défaire de moi par le poison, il en serait venu à la coupe; mais, n'ayant pas ce moyen, il s'en allait partout déclamant qu'il était vaincu par la magie, et que je fréquentais un homme qui commandait aux astres, et, par leur entremise, aidait les uns, nuisait aux autres, comme le font les gens au pouvoir, à l'aide de leurs satellites. La preuve, disait-il, s'en trouve dans les flancs d'un certain copiste crétois, homme d'un caractère doux, dont la main habile avait exécuté beaucoup de travaux à Athènes et partout (4).

Voyant que, seul, il n'arriverait à rien avec ses aboiements, et qu'il lui fallait des auxiliaires, il en trouva sans peine dans les sophistes et les poëtes. Le dépit, la crainte et l'envie les lui procurèrent; ces trois motifs

(1) Reiske, p. 33.
(2) Je n'ai pas compris l'allusion.
(3) Reiske, p. 34.
(4) Pour trouver le sens, fort douteux, de cette phrase, il m'a fallu faire trois corrections dans le texte de Reiske.

poussaient les sophistes; l'envie surtout excitait les autres. Ils saisissent, comme une occasion favorable, la fureur séditieuse du peuple, à laquelle le préfet, blessé et forcé de fuir, put à peine échapper en se réfugiant dans les murs de Périnthe (1). Ceux qui conspiraient contre moi (2) purent envelopper et resserrer les victimes de leurs calomnies. Ils avaient pensé que la sédition serait éternelle. Mais ceux qui avaient été égarés étaient revenus à eux-mêmes; le préfet était de retour, et l'emprisonnement avait été illégal. Le jour suivant devait venir à la fois à mon secours et au secours des lois outragées; un châtiment sévère paraissait assuré; mais pendant cette nuit qu'ils passèrent dans les transes, s'accusant les uns les autres, que préparas-tu, sort funeste? Pendant cette même nuit, tu précipitais de son siége le préfet Alexandre, et, au point du jour, tu livrais la ville à Liménius. S'il ne faisait pas partie des conjurés, il était au moins leur partisan déclaré. Il aurait voulu passer pour un dieu, mais je ne l'avais jamais pris même pour un homme sérieux, lui dont tout le soin était de faire rire de sa personne. Ce même homme, avant d'être en charge, assis sur la place publique, avait demandé à la Fortune d'obtenir le pouvoir, seulement assez de temps pour me faire périr.

Lorsque le pouvoir de juger fut remis entre ses mains, je demeurai néanmoins, sachant ses dispositions, mais ayant confiance dans la force de la vérité. Aucun accusateur ne se présentait d'ailleurs, et j'avais bon courage. Plusieurs même de mes ennemis annonçaient, à sa louange, une amnistie, pensant qu'il n'oserait pas aller contre cet usage; mais celui-ci, cédant plus à ses flatteurs qu'à l'usage qui faisait loi, sans avoir aucun de-

(1) Tout ce passage est obscur. La sédition avait-elle forcé le préfet à se retirer à Périnthe (Héraclée en Thrace)? Tout ce qui suit manque également de clarté.

(2) Reiske, p. 35.

mandeur, sans appeler aucun défendeur, ouvrit la séance en mettant un malheureux à la torture (1). Ce fut là que je vis les bourreaux renoncer pour la première fois. Grinçant des dents, empêché de me torturer de même (2), à cause de ma qualité de citoyen, le préfet menaçait encore du feu, par-dessus ses blessures, ce malheureux témoin, disant qu'il ne s'arrêterait pas avant d'entendre les paroles qu'il désirait. En même temps, il me faisait dire, par son assesseur, de ne pas regimber contre l'éperon, et de quitter la ville, si je ne voulais mourir. Il me sembla que ce serait le comble de la stupidité d'attendre ainsi la mort, de gaieté de cœur, et cela, après avoir triomphé, par cette épreuve, de la torture.

La ville de Nicomédie m'attirait vers elle, m'engageant à quitter un sol funeste pour une terre meilleure, un pays adonné aux délices pour un lieu favorable à l'éloquence. Mon persécuteur m'en ferma les portes par ses lettres; mais il n'en fut pas ainsi de tous les pays (3), car j'allai à Nicée, la ville de Bacchus, dont les habitants, ayant appris ma sortie de Constantinople, m'appelèrent chez eux par une ambassade, et me comblèrent d'honneurs dans leurs décrets. Ayant adoré Bacchus, je suivis leurs députés, et je me trouvais de nouveau au milieu des jeunes gens et des discours, lorsqu'un autre décret du préteur de Bithynie m'appela à Nicomédie, la ville de Cérès, pour complaire au vœu de ses habitants. Ceux-ci me demandaient, non pas faute de sophiste, car ils en avaient un célèbre, qui était leur compatriote, et possédait un certain talent; mais il se laissait emporter à son humeur, et, un jour, il avait osé se vanter que le sénat (4)

(1) Reiske croit qu'il s'agit ici du copiste crétois dont Libanius a parlé plus haut.
(2) Reiske, p. 36.
(3) Le texte est obscur.
(4) Reiske, p. 37.

tout entier était l'esclave des parents de ses élèves. Pendant que ceux qu'il avait ainsi insultés délibéraient sur le châtiment à imposer à son insolence, quelqu'un proposa de lui porter un coup qu'il ressentirait éternellement, tous les autres étant impuissants à lui laisser une impression durable ; et lorsqu'on demanda quel serait ce vengeur immortel, il me désigna, moi et les ennuis que ma rivalité allait lui susciter.

Comme ce sophiste n'était pas venu au-devant de moi, je craignais qu'il ne m'attaquât ; je le prévins, dans mon premier discours, en me tenant sur mes gardes, et le forçai à garder le silence ; la vivacité d'esprit n'était pas d'ailleurs son fait, et la colère le paralysait encore. Il eût mieux valu pour lui, du jour où j'étais venu, se taire que parler ; non qu'il ne parlât pas bien, car il faut rendre hommage à la vérité, mais il s'était troublé et s'était fait un fantôme de sa peur ; il était atteint comme d'un charme, et perdait la mémoire des choses qu'il savait le mieux. Il se retirait battu, malgré toutes ses paroles et tous ses efforts. Aussi en vit-on beaucoup du parti vaincu se cacher les uns derrière les autres (1), pour ne pas tomber sous les coups du vainqueur, échauffé par la lutte, et se faire mettre en pièces. Les (2) cinq années que je passai ensuite sont les plus belles de toute ma vie, qui atteint aujourd'hui près de soixante ans (3). Les expressions de printemps, de fleur de la vie, me semblent encore au-dessous de la vérité. Je compte cinq autres années dans ma carrière, et, à une troisième époque, cinq encore également fortunées. Vaincre a caractérisé ces années, vaincre sous la protection de Cérès, vaincre en tout et partout, jouir d'une robuste santé, de toute la

(1) Ce passage est obscur.

(2) Reiske, p. 38.

(3) Ce discours a donc été repris ensuite, puisque Libanius y raconte des événements arrivés quinze ans plus tard.

vigueur de son intelligence, multiplier les discours d'apparat, entendre les trépignements, voir l'enthousiasme de la jeunesse, être entraîné dans ce tourbillon de travaux de jour et de nuit; être ravi par ces témoignages d'estime, de bienveillance, d'enchantement universels, tels furent ces beaux jours. Et si quelqu'un demande ce qui faisait alors le plus grand charme de la ville, on lui dira que c'était le plaisir qu'elle avait à m'entendre. Et la ville elle-même, arrivée à ce point de grandeur et de magnificence, jouissant de tous les dons que lui offraient, à l'envi, la terre et la mer, ne citait aucun de ces avantages avec plus d'orgueil, que l'éclat de mes discours. Elle pouvait, en effet, opposer cet avantage à la prospérité de Constantinople, la grande ville voisine (1); l'une l'emportait, sans doute, par ses plaisirs et ses théâtres, mais l'autre l'emportait par la supériorité de son enseignement; l'une n'avait pas su conserver le bien qu'elle possédait, l'autre avait su acquérir ce qu'elle ne possédait pas d'abord. Pour moi, je ressemblais à un homme couché au bord d'une source limpide, entouré d'arbres au feuillage varié et couvert de leur ombrage; le front chargé de couronnes, je jouissais de ce bonheur sans mélange, auquel fait allusion le sophiste égyptien, et qui fait paraître bien courtes de longues années. Ce n'était pas la joie des festins qui me procurait cette félicité, c'était la gloire et le succès de mon enseignement, c'était d'entendre les applaudissements de l'heureuse Athènes de Bithynie. De même qu'un laboureur, lorsqu'il cultive un champ, détourne un ruisseau de son ancien lit, ainsi fut détourné le courant de cette jeunesse, habituée à aller, depuis longtemps et à grands frais, trouver des maîtres à Constantinople; cet heureux pays put se suffire à lui-même, et renonça à demander au loin un

(1) Reiske, p. 39.

enseignement mauvais, quand il en avait chez lui un meilleur.

Mon ami d'Héraclée, Crispinus, vint vers ce temps m'apporter sur un char des monceaux de livres, m'enrichissant des trésors que je préférais à tout le reste. Car s'il fût venu m'offrir une terre (1), un vaisseau, une grande maison, je l'aurais loué de sa libéralité, mais je l'aurais, je crois, prié de garder ses dons : ce que j'eus l'occasion de faire, à l'égard d'un homme qui m'offrait un dîner et en même temps sa fille, son unique enfant, élevée au milieu d'une grande fortune. Je louai sa bienveillante intention, et l'engageai à chercher un gendre ; je parlais comme un homme à qui l'éloquence devait tenir lieu de femme. Cette éloquence avait jeté la ville de Nicomédie tout entière dans une sorte de fureur divine, au point qu'on nous voyait, jusque dans les bains chauds et les piscines publiques, nous livrer à nos exercices, comme dans l'école. Et cela ne paraissait étrange à aucun des citoyens, tant la ville entière n'était pour nous qu'un temple des muses, qu'une salle d'exercices. Les citoyens eux-mêmes, prenant mes exordes, les chantaient partout, laissant de côté tous les autres chants.

Ce qui peut le plus contribuer au bonheur de la vie, c'est certainement d'acquérir des amis sûrs, bien auquel tous les autres sont inférieurs, au dire d'Euripide. Le poëte savait que les véritables amis sont prêts, non-seulement à prodiguer leurs biens pour ceux qui leur sont chers, mais même à donner leur vie. Tel fut le fils de Thétis, qui acheta de sa vie la vengeance de Patrocle. Je me fis, à Nicomédie, des amis qui ne furent nullement au-dessous de ceux-là ; et si je mets au-dessus de tout l'amitié d'Aristénète, je (2) crois qu'il n'est personne qui s'en

(1) Reiske, p. 40.
(2) Reiske, p. 41.

offense, ni qui m'en veuille d'être placé par moi au second rang. Personne ne pourrait me reprocher de m'être éloigné de ma mère pour me rapprocher d'Aristénète; ce fut certainement l'amitié que j'avais pour lui qui l'emporta et effaça les autres affections. Et, pourtant, ceux qui auraient pu me reprocher cette amitié pour lui, ce sont bien et ma mère et les parents que j'affligeais en restant loin d'eux; mais l'amitié d'Aristénète, le charme de cette liaison, l'emportèrent en douceur sur les plus doux sentiments. Qui cependant aima jamais mieux sa mère que moi? J'en veux donner une preuve manifeste. Ma mère avait vendu mon patrimoine; mais l'acheteur, partant pour l'Italie et craignant que je ne vinsse ensuite invoquer la loi, soit du vivant de ma mère, soit après sa mort, et attaquer la vente, me demandait de la ratifier ou de l'annuler. Je demandai seulement si j'étais bien en possession des biens vendus, comme quelqu'un qui n'a nulle opposition à faire à leur vente, et quand l'acheteur me présenta le contrat, cette main y apposa ma signature et le fit sans hésitation. Il n'en pouvait croire ses yeux. Je me semblais à moi-même bien coupable de ne pas soutenir dans sa vieillesse (1), par ma présence, une mère que j'aimais tant; mais, chaque fois que j'entendais parler mon ami, c'était un lien plus fort qui me retenait; et si je revins ici, ce ne fut que lorsqu'il m'en fit une nécessité, en me menaçant de me voir baisser dans son estime, si je repoussais ce qui m'appartenait.

La Fortune compensait ainsi, par de grands et nombreux avantages, ce qui pouvait m'arriver de plus fâcheux. Les chagrins étaient pour moi peu de chose en comparaison des jouissances. Je dirai plus : il n'y avait rien qui fût capable de m'affliger. C'est ce qui arrive aux âmes supérieures : les coups qui les frappent leur paraissent légers,

(1) Reiske, p. 42.

à cause de la grandeur même de ce qu'elles font. Citons ici un accident des plus graves qui m'arriva alors, afin qu'on juge mieux de ma bonne Fortune quand j'aurai fait voir sur quelles épreuves elle put l'emporter.

Un esclave tout jeune, séduit par les promesses de gens qui sont la perte de ceux qui les écoutent, s'était enfui de chez moi, en me dérobant quinze statères, et il était grandement exposé à se voir puni de mort, si le préteur recevait ma déposition. Mais moi, je fis ma leçon sans être plus ému qu'à l'ordinaire, alors que mes auditeurs étaient troublés par la nouvelle d'un vol aussi considérable. Ils m'admiraient doublement, et d'être capable de parler ainsi, et de supporter si tranquillement une pareille perte. C'était encore, pour eux, une autre merveille de me voir, après avoir gagné et amassé tant d'argent dans les villes que j'avais parcourues, dédaigner ainsi ce qui m'avait été volé, alors que tous s'empressaient, par des dons spontanés, de réparer mes pertes. Mais laissons là les pertes d'argent, que dédaigne tout homme qui a des sentiments élevés.

La femme du sophiste, mon rival, souffrait d'un mal violent qui lui avait attaqué le cerveau; celui-ci, ne voulant pas attribuer le mal à l'état de santé de sa femme, en rejetait la cause sur mes maléfices, et, suivant le fâcheux exemple déjà donné, citait encore en justice ce même copiste dont j'ai parlé. Sa femme étant venue à mourir, il alla, de sa tombe à peine fermée, au tribunal, en versant des larmes, et ne put, même en cet état, être admis, conformément aux lois, comme accusateur. Tout ce qu'il put obtenir fut de faire mettre le copiste en prison. L'affaire alors prit une autre tournure (1), lui, cherchant à éviter le jugement, et moi, le poursuivant. Le juge ne pouvait admettre, sans rire, que j'eusse dépensé, en pure perte, ma puissance magique à faire mourir la femme,

(1) Reiske, p. 44.

tandis que je laissais vivre le sophiste ; comme si un athlète, pouvant se défaire d'un athlète rival, préférait le sauver et lutter avec lui, mais lui enlevait sa mère, à l'aide des divinités infernales. La difficulté, pour mon adversaire, était d'éviter le jugement ; le juge ne cessait point la poursuite, le citait à son tribunal, et, par ses appariteurs, le contraignait à comparaître, afin d'obtenir justice ou d'être puni, la loi ne permettant pas qu'on intentât, sans effet, une accusation. Humilié et suppliant, il demandait en grâce de n'être pas noté d'infamie, et priait d'attribuer cette malheureuse affaire à sa douleur, plutôt qu'à lui-même. Le juge eut pitié du malheureux sophiste, et je ne suis pas de ceux qui lui reprocheraient cette compassion. Puissé-je voir mon ennemi recourir à mon pardon ! il n'aurait pas à craindre d'autre châtiment (1) ; je ne vouerai pas à la honte celui qui veut devenir mon ami. Quiconque, voyant couvert de confusion celui qui a péché, voudrait le faire périr, montrerait un cœur farouche, incapable de sentir qu'étant homme lui-même, il pourrait se trouver dans la même nécessité.

Les Bithyniens ne pensaient pas ainsi au sujet de mon adversaire. L'un se détournait lorsqu'il le rencontrait, l'autre évitait de le rencontrer ; on alla même jusqu'à reprocher son acquittement, comme une indignité, au magistrat, qui devait châtier, suivant les lois, sa criminelle audace ; et pourtant ce magistrat était généralement aimé. Ainsi pressé de toutes parts, ses discours ne lui attirant plus personne, décrié d'ailleurs pour ses mœurs, il eut recours à un autre expédient : il s'acheta des élèves, prodiguant les revenus de ses terres, qui étaient considérables. Les élèves reçurent l'argent et ne se livrèrent pas. Le secret fut divulgué, et ce ne fut bientôt par la ville qu'un rire universel (2) sur ses machinations, sur ses espéran-

(1) Reiske, p. 45.
(2) Reiske, p. 46.

ces et ses déceptions. Un seul Bithynien avait pris son parti, et le secondait de tous ses efforts : cet ami, poussé par un amour infatigable des chicanes, avait été jusqu'à compromettre le nom de sa propre femme, comme ayant pris part aux intrigues et aux dépenses, dans cette malheureuse affaire des élèves achetés et dénonçant eux-mêmes ces tristes manœuvres. Ce forcené, montant sur un char à deux mules, se rendit en Cappadoce, pour porter une plainte contre moi, devant le préteur, qu'il connaissait capable de passer par-dessus les lois, pour lui faire plaisir. S'étant tout accordé réciproquement, pendant leur jeunesse, à Athènes, il devait en être ainsi jusqu'au bout. Ce préteur, malgré les préparatifs de la guerre qu'on avait alors avec les Perses, malgré les nombreuses et tout aussi graves préoccupations qui auraient dû l'arrêter, considérant les plus grandes affaires comme de peu d'importance, se lève, et marche, accompagné de ses licteurs, portant le fer nu devant lui. Il avait envoyé en avant un soldat que je devais suivre à Nicée, amenant avec moi sept jeunes gens, cités comme calomniateurs, pour ne s'être pas livrés à celui qui les avait achetés. Les habitants de Nicomédie nous pleuraient tout vivants, comme ces jeunes gens que les Athéniens envoyaient, dans le labyrinthe, au Minotaure. La Fortune voulut qu'Hercule, le fils de Jupiter, fût mon sauveur (1). Elle me manifesta, à l'avance, dans un songe, ce qu'elle devait faire pour moi, et comment elle étoufferait cet incendie. Il me sembla voir un des disciples d'Antisthène monter sur un grand bûcher, allumé au milieu de Nicée, l'éteindre et triompher des flammes. Je partis, soutenu par la force que je devais tirer de la vérité, et par l'espérance du secours qui m'était promis. Nos patrons vinrent jusqu'au Libus, et là, après avoir disparu (2), ils reparurent pour

(1) Reiske, p. 47. Tout ce passage est extrêmement difficile et obscur.
(2) Cette phrase du texte nous a paru inintelligible.

nous féliciter sur l'issue de notre affaire, comme les Lacédémoniens le firent, à l'égard des Athéniens, après la bataille de Marathon. Ce fut là encore une visible protection d'Hercule, qui dissipa le nuage devant nous. Déjà les coqs chantaient, les hérauts criaient, on frappait à la porte, et celui qui était chargé de ce soin annonçait qu'il était temps de descendre sur la place. Nous nous assîmes donc dans une boutique de marchands de myrrhe, attendant l'heure de comparaître (1), Alcime et moi ; cet Alcime était, je crois, né d'un Dieu ; un tel homme ne peut être le fils d'un mortel. Un peu avant l'heure de midi nous vîmes arriver, à moitié hors de lui, notre calomniateur, criant, d'une manière inconvenante, que Philagrius lui-même avait été vaincu par mes philtres, et disant des choses que nous ne pouvions comprendre. Le juge Philagrius parut alors, et nous voyions à nos amis un visage joyeux, qui semblait nous présager quelque chose d'heureux ; mais nous ne pouvions savoir, ni ce qui était arrivé, ni comment cela était arrivé, jusqu'à ce qu'un de ceux qui nous favorisaient nous eût fait signe que notre ennemi était en déroute. Un événement nouveau forçait le juge à rester dans les limites de la loi. Car, au moment où il paraissait décidé à nous faire périr, un messager était arrivé, annonçant que le consul Philippe se mettait en route (2) et quittait Constantinople ; il fallait s'empresser au-devant de lui, et recevoir, dans la province, cette imposante autorité. Alors Philagrius avait dit que le temps de la faveur était passé, que la loi devait être souveraine. Il fallait donc apporter une accusation reposant sur des faits, ou céder sans colère à la nécessité. Voilà pourquoi notre accusateur parlait de philtre, en voyant le changement subit de son ami, et il s'en retourna gémissant et se rongeant le cœur.

(1) Reiske, p. 48.
(2) Reiske, p. 49.

Le préteur, rougissant des concessions qu'il avait faites, me fit appeler, me fit asseoir auprès de lui sur le tribunal; et, passant sa main devant sa figure, accusant les discours que lui avait tenus son ami au sujet du sophiste, il me pria (1) de ne pas me fâcher de la citation qui m'avait fait venir devant lui, et de considérer le tout comme non avenu. Je lui dis que j'étais dans ces dispositions, avant même qu'il ne me parlât; il me demanda un gage de la sincérité de mes paroles; et ce gage, c'était de l'inviter à entendre, à Nicomédie même, un de mes discours. Philippe pourtant, dit-il, m'appelle vers lui, mais je veux vous entendre auparavant. Je fais un signe affirmatif, je m'engage et nous partons pour Nicomédie. J'avais annoncé ma séance, quand survint, comme une trombe, mon calomniateur, amenant son sophiste ombrageux, et disant qu'il fallait que son discours précédât le mien, afin que le juge ne fût pas prévenu par le tumulte des applaudissements. Philagrius fut contrarié par cette proposition, à laquelle pourtant j'accédai volontiers. Le sophiste se présenta; mais c'était encore ce même homme, toujours troublé, qui avait demandé à parler devant quinze juges seulement, et sans qu'il fût permis à mes partisans d'être présents. Dès qu'il (2) vit le stade, il se troubla, perdit la mémoire, et s'écria que j'usais toujours des mêmes sortiléges. Philagrius lui dit alors de lire, puisqu'il n'était pas venu pour juger de sa mémoire, mais de son éloquence; le sophiste dit que, par la même raison, il avait la vue plus troublée encore que la mémoire. Mais celui-ci, dit le préteur, en désignant le plus habile des rhéteurs, peut prendre ton discours et le lire. Notre sophiste, entendant cette proposition, jeta son manuscrit, et se sauva, remplissant la place de cris dépourvus de tout sens. Le

(1) Reiske, p. 50.
(2) Reiske, p. 51.

jour suivant, la foule était assemblée dans la salle du Sénat, et moi, j'étais dans le voisinage, me préparant à parler ; le préteur était prêt à entrer pour m'entendre. Mon ennemi, en armes, descendant de l'acropole, accourut alors vers moi, en proférant d'horribles menaces; mais les portes du temple de la Fortune, où je me réfugiai, me protégèrent contre sa fureur. L'audace de ce procédé prévint le préteur en ma faveur, même avant que je prisse la parole. Il entra (1), rempli pour moi de bienveillance. Après mon discours, il se leva, ravi de m'avoir entendu ; il devint mon plus zélé partisan, et fit venir les enfants de ses parents et de ses amis, qui étaient chez d'autres maîtres, à mon école, comme à la seule qui fût au monde. Il ne quittait pas le discours que je venais de prononcer, discours qu'il m'avait demandé et que je lui avais remis. Il disait devoir à mon calomniateur la plus grande grâce qu'il eût jamais due à quelqu'un : c'était d'avoir apprécié mon éloquence, car il aurait considéré comme un grand malheur de ne l'avoir point connue.

Tous ces faits, tous ces discours, étaient portés par la renommée à Constantinople. Quels devaient être là les sentiments de ceux qui m'en avaient fait sortir, et qui croyaient, par leurs calomnies, m'avoir interdit non-seulement toutes les villes, mais encore les plus petits coins de terre (2)? Quels enfants des Grecs, comblant leur mère de félicité, par les succès qu'ils remportaient dans la course des chars, furent jamais plus heureux que moi? Aussi me semble-t-il que je dois décharger la Fortune des reproches dont je l'accablais, à l'occasion de l'origine de mes derniers ennuis (3). C'étaient là des épreuves nécessaires, par lesquelles il me fallait passer. Mélanthus, lui-même, ne fut pas malheureux, lui qui, repoussé de Mycènes, devait

(1) Reiske, p. 52.
(2) Il m'a été impossible de comprendre τίς Τέλλος.
(3) Reiske, p. 53.

régner à Athènes. Ma gloire grandissait, mon éloge était dans des milliers de bouches; on disait même (1) que j'étais affilié à des hommes qu'Apollon avait repoussés par ses oracles; un parti nombreux attaquait à Constantinople ceux qui avaient été la cause de mon départ; des demandes instantes furent adressées au préteur, pour mon rappel. J'objectais que ce serait mal agir envers ceux qui m'avaient si bien reçu, et je demandais de ne pas être condamné, par ce rappel, à un triste silence, lorsque (2) des lettres impériales me forcèrent à céder à une plus impérieuse nécessité. Je ressentis, à ce départ, tout le chagrin que ressentent les captifs, arrachés à la liberté et à leur patrie, pour aller servir sur une terre étrangère. Il m'arrivait de perdre ce que j'avais rencontré de plus utile et de plus agréable, pour aller chercher ce qui pouvait être le plus désagréable et le plus désavantageux. Il me fallait, en effet, ou bien boire avec les grands, passer à table, avec eux, la plus grande partie de mes jours et de mes nuits, ou bien être regardé comme un ennemi et soutenir la guerre. Quiconque s'est enivré, ou a vu les autres s'enivrer, m'accordera que c'est là le vice le plus contraire au bien de l'âme. Je n'interrompis néanmoins jamais mes séances, auxquelles assistaient des gens qui semblaient plutôt venir pour voir mes gestes, que pour entendre mes discours; mon auditoire, comme le Sénat, comptait plus de soldats que d'amants des muses. Cela néanmoins, jusque-là, n'allait pas mal; mais je vis bientôt se fondre et se disperser le chœur que j'avais amené avec moi. De mes élèves, les uns se laissèrent entraîner par le charme des plaisirs; parmi les autres, qui avaient le cœur mieux placé, mais qui, sans doute, redoutaient un lieu funeste aux mœurs de la jeunesse, ceux-ci firent voile pour la Phénicie, ceux-là se rendirent à Athènes, et

(1) Ce passage est très-obscur.
(2) Reiske, p. 54.

ne me laissèrent de mon école que le nom. Il y avait de quoi verser des larmes, à voir quelles froideurs (1) j'étais venu affronter, après avoir eu un tel entourage. J'errais comme une âme en peine, dégoûté du présent et regrettant le passé. J'avais pour les Bithyniens une affection si profonde, qu'incapable de m'attacher ailleurs, dès le retour de l'été, je me rendais chez eux, sans y être poussé, et malgré même les menaces d'un grand nombre de personnes, mais attiré par un Dieu plus fort que moi. Quand la peste chassait les autres, j'y demeurais, au milieu du fléau, à la demande des médecins, et je revenais ensuite à Constantinople, d'où je m'étais échappé. L'été suivant, je subissais la même nécessité, et j'avais le même courage, la famine faisant alors ce qu'avait fait la peste.

Dans ce voyage, je m'arrêtai à Libyssa, station célèbre par le tombeau d'Annibal et par la gloire qui s'attache au nom de ce héros. Pendant que j'étais là, du milieu d'un ciel serein, et sous un rayon brûlant, la rencontre de deux nuages provoque le tonnerre et fait jaillir la foudre, qui vient frapper la terre, au pied de la colline de Diomède (2). J'aurais probablement eu le sort que l'on pouvait attendre de ce feu céleste (3), mais la Fortune m'avait sans doute, malgré moi, arraché aux charmes qu'avait pour moi la ville de Nicomédie, parce qu'elle savait que j'aurais dû périr enseveli sous ses ruines. Elle m'affligea pour me sauver, et, m'enlevant une ville qui m'était chère, m'assura de longs jours.

En me ramenant à Constantinople, la Fortune ne se montra pas non plus malveillante à mon égard; mais elle voulut, là encore, me faire éviter un malheur. Les uns, par ignorance, les autres, par malveil-

(1) Reiske, p. 55.

(2) Ce passage, qui manque de clarté, semble être la citation d'un vers grec, et faire allusion à la première ruine de Nicomédie.

(3) Reiske, p. 56.

lance, avaient donné à mon départ de Constantinople un autre nom que celui qui lui convenait : c'était, à leur dire, un exil, un bannissement par plébiscite (1), et non l'effet de la malice conjurée de quelques pervers. La Fortune savait qu'une seule chose me laverait de cette tache : ce serait d'être recherché et honoré par cette même ville (2); d'y rentrer dans la position que j'y avais eue auparavant, de me trouver, de nouveau, au milieu des jeunes gens, fils des meilleures familles, et de voir, de nouveau, ma chaire entourée d'une foule d'auditeurs de tous les âges. C'est ce que je retrouvai, avec quelque chose de plus. Les Préfets de la ville rivalisaient de zèle en ma faveur, chacun voulant en cela surpasser son prédécesseur. Le quatrième sous lequel je me trouvai fut Phénix, homme inspiré par les Grâces, et qui renouvela, en ma faveur, un sénatus-consulte tombé en désuétude. D'accord avec la ville et les décrets qu'elle me prodiguait, l'empereur me combla aussi de ses dons. Les uns étaient purement honorifiques, les autres m'attribuaient un revenu, en sorte que, sans avoir aucun des soucis de la culture de la terre, je jouissais de tout ce qu'elle rapporte aux laboureurs.

Mais le plus grand avantage que m'offrit la Fortune, ou toute autre divinité, me vint alors, par l'entremise d'un homme qui avait, comme nous, recherché la gloire de l'éloquence. Constance, après s'être débarrassé des deux tyrans (3), Vétranion et Magnence, de l'un par la persuasion, de l'autre par la force, avait imposé à la Grèce la douce autorité de Stratégius. L'empereur pensait que ses excellentes qualités dans le commandement seraient un honneur pour son gouvernement. Stratégius me connaissait, et voyait ce qui se passait à Athènes; déplorant le pré-

(1) Τοιαῦτα ψηφιζομένη : je crois que c'est là une métaphore, et je la traduis littéralement.

(2) Reiske, p. 57.

(3) Reiske, p. 58.

sent et regrettant le passé, il blâma les Athéniens de vouloir qu'on vînt dans leur ville, de toutes parts, pour se perfectionner dans l'éloquence, sans attirer chez eux des maîtres meilleurs que ceux qu'ils possédaient. «Vous qui passez chez tous les peuples pour les inventeurs et les maîtres dans l'art de l'agriculture, vous ne voyez aucun inconvénient à tirer vos grains du dehors, leur dit-il; si vous faites de même pour l'éloquence, croyez-vous que votre gloire sera compromise? en vous donnant ce conseil, je crois que je fais plus que si je couvrais d'or tous vos temples. »

Les Athéniens, depuis longtemps déjà, sentaient et avouaient leur mal; ils en rougirent (1), en entendant ces paroles, et profitèrent de l'avertissement pour s'amender. On rédigea, sur-le-champ, le décret qui m'appelait. La crainte réunit alors les sophistes divisés; on les vit courir çà et là et se réunir fréquemment pour conjurer le péril qui les menaçait. Je n'ai pas entendu dire que les Athéniens eussent jamais pris pareille mesure, et jamais la Fortune n'avait fait autant pour la gloire d'aucun homme. Les Athéniens avaient vu des discours surpassés par d'autres discours; ils avaient vu leurs orateurs vaincus par d'autres orateurs; mais jamais on ne les avait vus appeler un sophiste du dehors. C'est assurément le comble de la faveur que la Fortune ait jamais accordée à un mortel : car, si on regarde comme bien heureux le jeune homme, sortant d'Athènes, qu'une ville appelle pour le mettre à la tête de ses écoles, que penser de celui que les Athéniens (2) attirent chez eux? Pour moi, je me glorifiais d'être appelé, comme un autre Épiménide, pour purifier la ville et délivrer ses écoles du fléau qui les avait envahies. Je n'a-

(1) Reiske, p. 59.
(2) Reiske, p. 60.

vais pas toutefois assez perdu la mémoire, pour espérer trouver la paix et la sécurité, après les guerres que j'avais vues quand j'y étais, guerres dont les blessures avaient donné à faire à plus d'un médecin. Ç'aurait été grande folie de penser, qu'à l'arrivée d'un rival, qui venait révéler et réformer leurs abus, on verrait des ennemis, qui avaient conservé toujours le même crédit, depuis le temps de leurs plus beaux succès, accourir à sa rencontre, musique en tête, offrir des sacrifices et remettre entre ses mains la direction de leurs élèves. Outre ce que j'avais vu de mes yeux, j'avais entendu dire que des gens soudoyés avaient, en pareille circonstance, couvert de boue le visage d'Arabius, qui se rendait, en habits de fête, à un festin (1), et que trois Paphlagoniens, frères par leur brutalité, leur ignorance, leur audace et leur obésité, après avoir arraché Égyptius de son lit, l'avaient traîné sur le bord d'un puits, l'avaient menacé de l'y jeter, ce qu'ils auraient certainement fait, s'il n'avait juré de quitter la ville; il prit donc le parti de se rendre en Macédoine, où il mourut dans l'exercice d'une autre profession. Ces réflexions m'arrêtaient, bien que les sophistes ne me fissent pas autrement d'opposition. Ils disaient seulement que je n'aurais certainement pas à Antioche le même succès qu'à Constantinople; qu'il était difficile d'obtenir le suffrage de ses compatriotes, et que ceux-ci, quand bien même un des leurs reviendrait chez eux couvert de gloire, s'efforceraient de rabaisser son mérite. La Fortune, qui voulait que je montrasse le ridicule de ces assertions, me poussa à demander un congé de quatre mois (2). L'empereur me l'accorda, m'imposant de revenir avant la fin de l'hiver.

Je revois alors ces routes et ces portes, qui me sont si

(1) Reiske, p. 61.
(2) Reiske, p. 62.

chères ; je revois ces temples et ces portiques ; je revois le vieux toit qui abrita mon enfance, les cheveux blanchis de ma mère, le frère demeuré près d'elle et que j'appelais toujours mon père ; je retrouve mon frère aîné, déjà appelé grand-père ; je retrouve tous mes camarades, dont les uns occupaient les magistratures, et dont les autres étaient avocats ou assesseurs ; je retrouve, en petit nombre, les amis de mon père ; je retrouve enfin la ville enrichie d'une foule d'hommes instruits ; si bien que j'étais rempli, à la fois, de joie et de crainte : je me réjouissais d'être citoyen d'une ville si grande et si richement douée ; je tremblais et je regardais comme bien difficile de pouvoir m'emparer de l'esprit d'une cité aussi éclairée. Là encore la Fortune vint à mon secours : d'abord dans le grand nombre de questions qui m'étaient posées de toutes parts, et auxquelles il me fallait répondre dans les écoles, ensuite dans les luttes de la parole, où il me fallut bientôt montrer à tous qui j'étais.

Je n'eus pas, dès l'abord, besoin, pour attirer mes compatriotes, de ces auxiliaires qui recrutent les auditeurs par la brigue et par la flatterie ; il me suffit de faire savoir que je devais parler (1). Avant le lever du soleil, la salle du sénat était remplie au point que, pour la première fois, ce lieu parut insuffisant, et que, lorsque je demandai s'il y avait du monde, l'esclave m'apprit que quelques personnes avaient passé la nuit dans ce lieu.

Mon oncle, qui me présentait, entrait en tremblant ; mais moi, je le suivais en souriant, et la Fortune m'inspirait une noble assurance. Je promenai mes regards sur la foule, et, semblable à Achille lorsqu'on lui présenta des armes, je me réjouis à cette vue. Par cela seul, et sans avoir ouvert la bouche, je frappai d'admiration mon auditoire. Parlerai-je des larmes qu'arracha mon exorde,

(1) Reiske, p. 63.

que beaucoup ont appris par cœur, et de ce que je dis, dans ma seconde partie, des fêtes de Bacchus? Personne n'était vieux, personne n'était lent, personne n'était faible pour frapper du pied et donner tous les signes de l'enthousiasme. Les goutteux mêmes se levaient, oubliant leurs souffrances, et, quand je voulais les faire asseoir, ils disaient que ma parole les forçait à se lever. Interrompant mon discours, ils demandaient à l'empereur de me rendre à ma patrie; puis, après s'être lassés de le demander par leurs cris, ils revenaient à mon discours, et proclamaient leur bonheur et le mien : le mien, de posséder un tel talent; le leur (1), de pouvoir admirer ainsi le talent d'un compatriote. Ils réfutaient victorieusement, par le fait, les vaines assertions de ceux qui affirmaient que des compatriotes étaient nécessairement envieux de leurs compatriotes. Le jour où Agamemnon prit Troie ne fut pas pour lui un plus beau jour que ne fut pour moi celui du triomphe que je viens de raconter. Mes auditeurs, désireux de me voir de plus près, me suivaient lorsque je me rendais aux bains, après ma séance.

Il y avait alors à Antioche un sophiste phénicien dont on admirait l'éloquence; fils et neveu de sophiste, sa parenté lui attirait autant de gloire que son talent. Suivant l'usage, il avait pris un congé, pendant l'été, et était allé dans sa patrie. Comme j'avais prononcé quelques discours, et que la foule venait à moi, on lui écrivit de revenir, au plus tôt, à son école, s'il ne voulait la trouver tout à fait déserte, tant le nouvel Orphée entraînait tout à sa suite! Il revint aussitôt, abandonnant, au milieu de l'été, sa femme et sa maison. Il me vit pâle et maigre, en proie à une maladie qui avait suivi mon dernier discours (2). Il me fit ses condoléances sur ma maladie, mais il n'en commença pas moins la guerre contre moi. Il

(1) Reiske, p. 64.
(2) Reiske, p. 65.

parla comme quelqu'un qui fait ses débuts, devant des étrangers, et veut surpasser un rival. Après ce facile succès, il fit des reproches à ceux qui l'avaient fait revenir; il paraissait me dédaigner et fouler aux pieds un ennemi étendu par terre, comme quelqu'un qui depuis longtemps a l'habitude de le vaincre. Puis, m'attaquant, il m'entraînait vers le palais et me provoquait à la lutte. Pour moi, après avoir vu le prince et lui avoir remis, sur sa demande, un panégyrique que j'avais écrit avant même qu'il l'exigeât, je régalai encore la ville d'un discours dont l'éclatant succès retentit jusqu'à ce jour, et, versant des pleurs, je quittai mes concitoyens en larmes.

Les principaux d'entre eux (1) ne se contentèrent pas de pleurer; ils me firent les plus brillantes promesses, pour m'engager à revenir me fixer parmi eux. L'espoir de vivre dans ma patrie était dans ma pensée bien au-dessus de tous les avantages qu'ils pouvaient me promettre. Lorsque je montais la colline qui est après la première station, en cet endroit même où l'on dit que furent foudroyés les géants combattant contre les dieux, je faillis perdre un œil d'un coup de la baguette dont se servait mon conducteur pour presser ses deux chevaux. J'eus la paupière inférieure fendue; mais, par un bonheur inouï, la Fortune me sauva, et mon œil ne fut pas atteint.

Après avoir achevé mon long voyage, je trouvai le séjour [de Constantinople] (2) plus triste encore qu'auparavant. Je dis au préteur dans quelles dispositions j'étais; je le suppliai de me venir en aide. Je le persuadai; j'obtins des médecins l'attestation que l'air de ma patrie serait aussi favorable à mes douleurs de tête que celui de [Constantinople] m'était contraire. Ayant obtenu du préteur qu'il voulût bien approuver cet avis, comme l'ex-

(1) Reiske, p. 66.

(2) C'est là seulement une conjecture : Libanius ne nomme pas la ville.

pression de la vérité, je priai un personnage, puissant à la cour, d'appuyer l'avis des médecins auprès de l'empereur, et de le supplier de ne pas en vouloir à ma vie. Ce personnage me prêta son concours, bien qu'il ne fût pas de mes amis (1), éloigné qu'il était de moi par la différence de religion; mais il voulait montrer que, dans tout ce qu'il entreprenait, il était sûr de réussir. L'empereur m'accorda de revenir à Antioche; mais tout n'était pas fait. Pendant que je prenais mes lettres et que je préparais le départ de mes bagages, je reçus une triste nouvelle : j'appris que ma cousine germaine, ma fiancée, était morte, et que mon oncle était plongé dans la plus profonde douleur. La Fortune corrompait ainsi le bonheur qu'elle m'accordait. Je ne pouvais plus venir habiter une ville où, au lieu d'une femme, j'allais trouver un tombeau. Mon oncle, apprenant que j'étais autorisé à rentrer, et apprenant en même temps pour quel motif je ne le voulais plus, pleurait la perte de la dernière consolation qui lui restât, celle d'entendre ma voix, et il me reprochait dans ses lettres de ne pas revenir.

Je partis donc, mais dans une tout autre disposition que la première fois. J'étais alors joyeux, plein d'ardeur et de sérénité, et maintenant (2) mon âme était assombrie et abattue par la douleur. A mes malheurs privés s'ajoutaient les malheurs publics de ma patrie. Les emportements du prince (3) étaient l'orage qui menaçait toutes les têtes. Plusieurs de mes concitoyens avaient péri; on redoutait d'en voir périr encore un grand nombre, d'entre les meilleurs, et, parmi ces derniers, je voyais Zénobius, mon ancien maître. J'étais venu à la prison où ils étaient détenus; j'en franchis le seuil, je tombai à leurs pieds et mêlai mes lamentations aux leurs. Ils

(1) Reiske, p. 67.
(2) Reiske, p. 68.
(3) Gallus.

furent relâchés le surlendemain, et l'opinion se répandit qu'avec moi un meilleur génie était entré dans la ville et avait apaisé les flots soulevés. Le jour suivant, il me fallut adresser la parole au prince, bien malgré moi ; mais il m'avait demandé un second discours, et la crainte me força à faire son éloge, tout en restant dans le vague des circonlocutions (1). Mon maître, qui respirait à peine en liberté, était présent à ce discours (2), dans lequel je sus l'introduire, en rappelant combien autrefois il avait loué devant moi l'éloquence du prince. Le prince, charmé, lui tendit la main, comme gage de réconciliation; il la baisa en s'inclinant profondément, et nous applaudîmes, comme il convenait, à la clémence du prince délivrant de toute crainte le professeur et le vieillard.

Lorsque déjà j'avais repris le cours de mes occupations et prononcé un grand nombre de discours qui m'attiraient la foule des élèves, un jeune homme à qui la débauche avait jusqu'à ce jour procuré plus d'un dîner (3), et qui avait été bien payé pour cela, accourt devant le prince, et m'accuse d'avoir en ma possession deux têtes de femmes que j'avais coupées. Il disait que je m'étais servi de l'une pour un maléfice contre lui, Gallus, et de l'autre contre son oncle, Constance. Il reçut l'infâme récompense de son mensonge d'un danseur qui était l'âme damnée du sophiste. Je dis qu'il reçut cette récompense : celui-là qui la reçut, ou celui qui la donna, put seul le savoir ; mais ce n'en fut pas moins là le honteux motif qui le poussa à entreprendre ce qu'il osa. Le prince fit mettre en prison le misérable qui ne s'y attendait pas; car le sophiste, ainsi que son indigne complice, avaient espéré que la mort serait pour moi la conséquence de leurs accusations. Ils cessèrent leurs poursuites; le sophiste se retira

(1) Je ne sais si j'ai bien entendu le grec : κύκλῳ περιερχόμενος.

(2) Ces discours ne nous sont pas parvenus.

(3) Reiske, p. 69.

à l'extrémité de la ville, et se cacha là, dans le fond d'une vallée, espérant qu'au moins, par le fait seul de l'accusation, le prince serait plus mal disposé à mon endroit(1), et qu'il ne manquerait pas de le faire voir, en ne jetant même pas un regard sur moi à sa première sortie. Mais celui-ci, se détachant des cavaliers qui l'entouraient, poussa son cheval vers le bord du fossé où je me trouvais, et se montra pour moi tel qu'il avait toujours été. Il m'engageait à ne pas rester plus longtemps, et à me souvenir de la Thrace, ce que je lui promis de faire. Mais au fond je persistais dans mon premier dessein, et je m'attachai de plus en plus à ma ville natale. Je ne voyais pourtant paraître aucun effet des promesses qu'on m'avait faites, et Zénobius, qui m'avait appelé à lui succéder dans les travaux de son école, avait changé de dispositions : il disait qu'il aimait plus que jamais ses occupations, et m'engageait à ne pas trop me presser.

C'était pour moi un grand préjudice de ne pas pouvoir profiter du trouble que mon arrivée avait jeté dans les écoles, et de laisser mes rivaux se raffermir par le calme et la sécurité. Je professais dans ma maison, ayant une quinzaine d'élèves que, pour la plupart, j'avais amenés avec moi, mais je n'étais nullement sur le pied d'un professeur public. Ce désœuvrement, cette oisiveté et ce vide, amenèrent un certain découragement, qui s'empara de mes élèves, et qui me gagna moi-même. Semblable au fils de Pélée, dans ma douleur, je me disais que je n'étais qu'un poids inutile sur la terre : j'en étais venu à avoir besoin de certains breuvages pour conserver toutes mes facultés, réduit que j'étais ou à m'appuyer sur des concitoyens qui trompaient (2) toutes mes espérances, ou à ne pouvoir retourner à Constantinople sans m'exposer au ridicule.

(1) Reiske, p. 70.
(2) Reiske, p. 71.

Sur ces entrefaites, un vieillard vint me trouver et me dit : Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu ne réussisses pas et ne sois pas répandu, si tu restes ainsi, comme couché et renfermé dans ta litière. Mais si tu veux connaître le grand nombre de ceux qui ont soif de ta parole, va, ouvre une école dans quelqu'un des temples. Je ne suivis pas entièrement son conseil ; mais, ayant fait déménager un négociant, je descendis dans son bazar, et j'ouvris une école près de la place publique. Le lieu fit merveille, et je vis accourir un nombre, plus grand que jamais, d'auditeurs et d'élèves. Assurément le lieu public de leur enseignement était pour beaucoup dans la vogue des autres professeurs. C'est alors que, m'adressant à Calliope : « O toi, la première des muses ! lui disais-je ; toi qui m'as amené dans ma ville natale, quels sont donc ceux dont tu prends les intérêts ? Pourquoi m'as-tu séduit par de vaines promesses, toi qui es une déesse ? Pourquoi m'as-tu enlevé ce que je possédais (1) sans me donner ce qui m'était promis ? Celui qui m'a trompé triomphera-t-il dans la prospérité, tandis que tu me dédaignes, moi qui ai tout perdu sous les coups de l'injustice ? » Telles sont les paroles que j'adressais, de loin, à la déesse, tourné vers son image.

Quelques jours après, j'étais chez moi, occupé à écrire, quand le bruit d'une foule en tumulte vint frapper mes oreilles. Ayant suspendu mon travail, je demandais quelle pouvait être la cause de ce désordre, lorsque mon cousin, accourant hors d'haleine, m'apprit que la foule, après avoir tué le préfet, traînait son cadavre par les rues et s'en faisait un jouet ; il m'apprit aussi qu'Eubulus, après avoir échappé, par la fuite, aux pierres qui le menaçaient, s'était caché, avec son fils, quelque part sur le haut des montagnes. La foule, n'ayant pu atteindre leurs personnes, avait

(1) Reiske, p. 72.

déchargé sa fureur sur leurs maisons. La fumée, annonçant l'incendie, s'élevait dans les airs, et on pouvait déjà la voir de chez moi. Je fus saisi d'étonnement à ces nouvelles; c'est ainsi que Patrocle, frappé de stupeur, laissa tomber ses armes.

Pour Zénobius (1), qui m'avait appelé quand j'étais éloigné, et m'avait repoussé quand j'étais proche, rien ne le força à prendre la fuite; mais une maladie, qui paraissait légère (2), le tint éloigné de ses élèves. Il souffrait alors, à la fois, et de la fièvre et du chagrin d'apprendre que dans la salle du Sénat, où j'étais établi, la foule de mes élèves était si nombreuse, qu'il m'aurait été impossible de m'occuper de tous avant le coucher du soleil. Je lui rendis néanmoins mes devoirs, bien qu'il fût dans cette disposition d'esprit, et on n'aurait pu citer un seul jour où je ne lui aie pas fait visite. Bien qu'assez mal reçu, je ne me lassai jamais, et, après sa mort, je le pleurai et fis son panégyrique (3).

Avant ce temps Stratégius était arrivé dans notre ville, revêtu d'un pouvoir supérieur à tous les autres, et chargé de la haute dignité que je lui avais prédite, lorsque j'obtins son illustre amitié; car c'était ce même Stratégius qui m'avait donné à Athènes, et avait remis Athènes entre mes mains. J'étais donc, par son arrivée, en position de me rendre utile à ceux qui pouvaient avoir besoin de mon appui. Mes études et mes discours n'étaient plus mon unique occupation, mais il me fallait consacrer mes journées à la parole et mes soirées à l'action (4). Je m'occupais de ceux qui avaient subi les injustices des grands, de ceux que les ressentiments et les passions avaient fait tra-

(1) Cette brusque transition laisserait soupçonner une lacune ou une transposition.

(2) Reiske, p. 73.

(3) Ce panégyrique ne nous est pas parvenu.

(4) Reiske, p. 74.

duire comme accusés, et qui avaient besoin de l'autorité pour voir changer leur position, ainsi que de tous ceux qui attendaient une prompte décision sur leur sort. Ce sont là de ces faveurs que peut faire l'autorité, sans nuire à la justice ; aussi, tous ceux qui avaient besoin de mon crédit, et les femmes elles-mêmes, me suppliaient de songer à leurs affaires toutes les fois que je me rendais chez Stratégius. Je faisais donc tout ce que font les autres maîtres, jusqu'à l'heure de midi, heure à laquelle les uns vont prendre aussitôt leur repas, et les autres vont au bain, avant de le prendre, tandis que moi, je restais toujours tenu par mes occupations ; et lorsque la nuit me forçait de me lever, je me rendais en hâte auprès de mon puissant ami, ayant en mains des notes nombreuses, pour me rappeler (1) quels étaient ceux qui avaient besoin de mon intervention. De ces demandes, Stratégius admettait immédiatement les unes, et rejetait les autres, que la justice, me disait-il, ne lui permettait pas d'admettre. Le plus souvent, il me priait, de la manière la plus flatteuse, de l'attendre jusqu'à son retour du bain, comme s'il se délassait plus en ma compagnie qu'au bain, de la fatigue des affaires. Ce que voyant, je lui faisais le plaisir d'aller chez lui tous les jours; et, lorsqu'une affaire urgente me retenait, il envoyait savoir ce qui m'avait empêché de venir.

Ce crédit, dont je jouissais, contrariait vivement le sophiste phénicien, mon émule ; il me voyait obliger beaucoup de monde gratuitement ; et le fait de ne pas demander d'honoraires, était comme un appât de légumes ou de viande, qui attirait vers moi un grand nombre de ses auditeurs. Il était encore, d'ailleurs, désagréablement affecté par le grand nombre de mes discours publics, et aussi par l'infinie variété de leurs formes. Il ne pouvait, dans sa stupéfaction, savoir quand et comment je trouvais

(1) Reiske, p. 75.

le temps de composer ces discours, ne sachant pas ce que c'est que de prendre sur ses nuits. Il souffrait de se taire et, lorsqu'il avait parlé, il souffrait en s'apercevant qu'il aurait mieux fait de garder le silence (1). Jusqu'au milieu de l'été, il traîna à contre-cœur et à grand'peine ses fonctions, comme un cheval tiré par son compagnon d'attelage. Dès que l'époque des vacances approcha, il cessa ses cours, et partit pour Tyr, disant qu'il reviendrait; mais, une fois parti, il demeura dans sa patrie, se plaignant d'avoir eu trop à souffrir de la puissante influence de mon oncle. Je l'entraînai néanmoins encore à soutenir la lutte contre moi, moitié par les menaces du préteur, moitié en faisant augmenter les contributions en vivres qui formaient son traitement. Ce dernier trait m'en fit un ami, après son retour. Mais bientôt encore, ses auditeurs l'abandonnant en plus grand nombre, et s'attachant à moi davantage, il redevint mon ennemi, tout en mangeant le revenu qu'il me devait. Sortant un peu de son apathie, il s'appliqua avec plus de succès à l'art de la parole, sans s'élever pourtant jusqu'où il pouvait et jusqu'où il devait s'élever.

Comme le préfet désirait être loué plus vivement qu'un autre ne désirerait être préfet (2), il y avait nécessité pour moi d'entreprendre son éloge, d'autant plus que j'avais promis de le faire si jamais il obtenait cette dignité. J'avais été chargé, à son arrivée, de le complimenter publiquement en quelques mots. Il me demandait maintenant de développer ce premier discours, de le compléter, et de ne rien passer sous silence de ce que je pouvais dire. Je ne niai point la promesse que j'avais faite, mais je lui dis que je m'exécuterais si, quittant son propre palais, il voulait condescendre à venir m'entendre dans le Sénat, où je

(1) Reiske, p. 76

(2) Reiske, p. 77.

tenais mes séances : le préfet, disais-je, ferait là, à la vérité, une démarche tout à fait nouvelle et inusitée ; mais cet honneur rendu à l'éloquence constituerait la première partie de mon panégyrique. Il promit de le faire, ce que beaucoup se refusaient à croire. Il vint, et, le développement de (1) mon premier discours demandant une seconde séance, il revint une seconde fois ; une troisième étant nécessaire, il ne manqua pas d'y revenir une troisième fois. Et, maintenant encore, sa gloire et la mienne retentissent dans toutes les bouches ; on rappelle encore quel fut l'auditeur et quel fut le panégyriste, quel fut l'éloge et dans quel lieu on vint l'entendre ! Désireux de faire parvenir, dans plusieurs des principales villes, ce discours (2) qu'il aurait voulu faire connaître à toutes, il employa dix copistes à cet usage. Le sophiste, alors, fait briller l'or aux yeux d'un des dix copistes, le séduit, et, abusant du proverbe, s'approprie la dépouille de l'ennemi. Il déplace, il change nombre d'expressions, il y en intercale quelques-unes, puis il invite Stratégius, alors hors de charge, à venir, dans le même lieu, s'entendre louer par lui. Mais la chose parut un prodige ; on s'étonna de voir la tortue prendre le galop du cheval, et quelqu'un révéla l'acquisition du discours à prix d'argent. Le malheureux qui avait reçu l'or avoua dès qu'il vit le fouet, et demanda pardon en disant qu'il n'avait pu résister à l'appât d'un prix considérable. Pour rendre ce fait public, je citai mon acheteur de discours devant Nocentius (3), alors préfet de Syrie ; et mon homme, malgré le châtiment dont il était menacé, avoua néanmoins le fait et sortit sain et sauf, parceque je ne voulus pas poursuivre plus loin. Toutefois ce sophiste, le plus courageux des sophistes,

(1) Reiske, p. 78.
(2) Ce discours ne nous est pas parvenu.
(3) Reiske, p. 79.

ne se tint pas en repos pour cela, mais il osait encore débiter son discours, jusque dans la maison de Stratégius.

Ce dernier quitta bientôt l'administration de la ville. Hermogène, qui lui succédait, passait pour rude et redoutable. Il m'était tout à fait inconnu. Je paraissais donc avoir perdu beaucoup de mon ancien crédit. Hermogène était pourtant le meilleur des préfets : il ne croyait pas devoir accorder son intimité à beaucoup de monde; mais il était doux, et usait plus de la parole que de l'autorité. Il convoqua de suite le Sénat, et là, chacun ayant parlé à son tour sur les intérêts de la ville, il reconnut aussitôt mon oncle qu'il n'avait jamais vu, et dit en l'entendant : Ce doit être Phasganius. Eubulus et son parti en tombèrent de leur haut. M'ayant ensuite appelé, il me pria de lui faire dans mon amitié la même place qu'à Aristénète et à Séleucus (1) qui lui avaient inspiré le plus vif désir de la posséder. Ce n'est que justice, répondis-je, d'aimer celui qui est leur ami.

Je n'ai raconté, jusqu'ici, que mon bonheur; l'histoire de mes malheurs va suivre. La Fortune m'enleva alors ma mère, qui était tout pour moi, et mon oncle, qui était la lumière et le rempart de l'Asie. Il mourut le premier; ma mère, qui ne put supporter sa perte, le suivit de près. Rien de ce qui m'avait charmé le plus jusqu'alors ne pouvait me plaire désormais; rien, pas même ces harangues publiques qui avaient fait le charme de ma vie. Ce don de l'éloquence, c'était à cause d'eux qu'il m'était cher; mon oncle, en jouissant des applaudissements qui couvraient ma voix, se sentait rajeunir et oubliait le coup qui l'avait frappé; ma mère se livrait à tous les transports de sa joie, lorsque, couvert de sueur et triomphant, je sortais de mes luttes. Ces deux morts, qui suivirent de près celle d'Eusèbe; la chute

(1) Reiske, p. 80.

de Nicomédie, et la perte de celui que cette ville ensevelit sous ses ruines, furent autant de coups cruels qui me jetèrent dans la douleur la plus profonde (1). Sous l'impression de ces chagrins, mes cheveux blanchirent subitement. Ainsi, pour moi, les maux s'ajoutaient aux maux : aux maux publics, les malheurs publics ; à la perte d'un ami, la perte d'un autre ami ; à la ruine d'une ville que j'aimais, la perte d'une mère adorée et celle de son frère, qui à lui seul avait été pour moi une famille : et toutes ces choses, qui attachent à la vie, étaient devenues pour moi la source éternelle d'amers regrets.

Lorsque le prince qui, avant d'avoir obtenu l'empire sans combat, cultivait la philosophie, plus qu'aucun philosophe, au sein même de ses palais, ramena enfin, comme de l'exil, pour l'embrasser publiquement, le culte banni, je tressaillis, je bondis de joie, et je me remis avec bonheur à écrire et à prononcer des discours. Je voyais, en effet, le sang couler de nouveau sur les autels abandonnés, la fumée de la graisse des victimes monter jusqu'au ciel, et les Dieux honorés par des fêtes, dont quelques vieillards gardaient à peine le souvenir. On pouvait consulter les oracles ; il était permis de louer et d'admirer ces merveilles ; les Romains pouvaient encore oser de grandes choses ; des barbares, les uns étaient vaincus, les autres allaient l'être. Nous possédions le prince le plus sage, le plus juste, le plus éloquent et le plus belliqueux, qui ne comptait d'ennemis que parmi les impies. Il souffrit de ne pas voir venir vers lui une députation de notre ville, et de ne pas recevoir même une lettre de moi. « Quoi donc ! dit-il, par Hercule ! il garde le silence, aujourd'hui qu'il est en pleine sécurité, lui qui a tout bravé, autrefois, pour correspondre avec moi ! » Il disait que le fruit le plus précieux qu'il recueillerait de son voyage,

(1) Reiske, p. 81.

ce serait de me voir et de m'entendre. Et lorsque, à notre première entrevue, je posai le pied sur le seuil, sa première exclamation fut : Quand donc t'entendrons-nous?

Le sophiste (1) mon rival, Eubulus, était déjà, à cette époque, dans sa patrie, rappelé par la mort de sa femme, qui laissait deux filles nubiles ayant besoin de sa surveillance. On disait d'ailleurs qu'il serait encore parti, quand bien même il n'aurait point perdu sa femme. L'empereur préludait aux discours par les nombreux sacrifices qu'il faisait chaque jour, sous les arbres du jardin impérial. Tandis que la foule s'empressait à lui faire la cour, en secondant son zèle pour le culte des Dieux, je restais, comme à l'ordinaire, occupé de mes travaux, n'étant pas appelé par le prince. Je regardais comme un manque de discrétion et de retenue, de l'aller voir sans y être invité. En lui, j'aimais l'homme, mais je ne flattais pas le prince. Un jour qu'il était allé sacrifier dans le temple de Jupiter Philien, et qu'ayant promené ses regards sur tous ceux qui se pressaient autour de lui pour en être aperçus, il ne m'avait pas vu, caché que j'étais dans la foule; il m'envoya vers le soir demander, par un mot écrit sur ses tablettes, quel motif m'avait empêché de le venir voir, et il m'en faisait, avec grâce, des reproches piquants. Je répondis par les mêmes tablettes, sur le même ton, piquant et badin, d'un homme qui a droit de se défendre (2). Le prince s'en aperçut, à cette lecture, et rougit. Néanmoins, même après avoir reçu ces tablettes, je continuai à m'abstenir, paraissant négliger le jardin royal, et les sacrifices qu'on y faisait (3). J'étais sans trouble, car je savais qui avait manqué à l'amitié. Priscus, sophiste d'Épire, qui avait fréquenté la plupart des

(1) Reiske, p. 82.

(2) Nous croyons avoir retrouvé ce mot dans la lettre 528 du recueil de Wolf : Μὴ παύσῃ ὑβρίζων με καὶ τοιαῦτα καὶ ἔτι μείζω.

(3) Reiske, p. 83.

hommes distingués par leur savoir, voyant avec regret les torts du prince, dans cette circonstance, fit cesser le malentendu, par je ne sais quels moyens. Je fus appelé, au milieu de la place remplie par la foule, et l'empereur, qui m'avait fait venir, semblait lui-même embarrassé, montrant, par ce qu'il éprouvait, combien il avait à se reprocher. Il se remit, non sans peine, et, après s'être excusé sur les nombreuses occupations qui le retenaient, il m'invita à dîner; je lui répondis que j'avais coutume de souper : il m'invita à souper; je lui dis qu'alors même qu'il me serait permis de le faire, mes maux de tête m'en empêcheraient. Mais pourtant, dit-il, vous devez venir me voir fréquemment. Quand je serai appelé, répondis-je; autrement je craindrais d'être importun. Il en tomba d'accord, et ne fit plus autrement.

Nos entretiens roulaient sur l'éloquence, sur l'éloge de ce qu'il avait fait de bien, et sur la critique de ce qui avait été négligé. Je ne demandais rien, ni maison, ni terre, ni magistrature. Notre conversation ne permettait pas, suivant l'expression d'Aristophane, de convaincre celui qui la tenait d'être un méchant (1). Et ce que je refusais ainsi, c'était la première place de la ville. Mais je ne voulus pas même rentrer dans une notable partie de mes biens patrimoniaux, qui étaient dans les mains du gouvernement. Me voyant dédaigner tout intérêt personnel, et ne chercher qu'une chose, qui était de lui faire dépasser tout ce qu'on disait à sa louange, il avait coutume de dire que les autres aimaient sa fortune, mais que c'était lui-même que j'aimais, et que l'attachement de sa mère pour lui n'était pas plus dévoué que le mien.

Cette affection lui fit supporter la franchise avec laquelle je pris, devant lui, la défense du Sénat, à une époque où la terre n'avait pu rien produire, à cause d'une

(1) Reiske, p. 8.

grande sécheresse. Il avait voulu, néanmoins, que les marchés fussent abondamment (1) pourvus de denrées, et que les prix de ces denrées demeurassent dans les limites qu'il avait fixées. Un mauvais génie, sans doute, l'avait poussé à cette mesure, lui faisant mettre ainsi la ville dans la situation où aurait pu seule la réduire la dernière extrémité. Il s'emportait dans cette circonstance, criant que les sénateurs lui faisaient de l'opposition; et les flatteurs qui l'entouraient excitaient encore son emportement. Mais moi, sans m'émouvoir, et exposant l'état de la question, je luttai, et démontrai que le Sénat n'avait jamais été dans son tort, et cela, bien qu'un des assistants eût dit (pour me faire craindre sans doute d'être jeté dans le fleuve) que l'Oronte n'était pas loin, déshonorant ainsi l'autorité du prince par d'indignes menaces. Mais l'empereur était doué d'une telle vertu, qu'après avoir essayé de me tenir tête, et n'avoir pu y réussir, il ne me garda pas la moindre rancune. Il m'en aima même davantage, comme un homme qui savait, au besoin, prendre la parole, ainsi que l'on prend les armes, pour la défense de sa patrie. Étant sur le point d'inaugurer son consulat, et n'ignorant pas que ceux qui l'entouraient, et ceux qui allaient venir du dehors, rivaliseraient pour célébrer ses louanges, il m'ordonna d'embellir la fête par un discours. Tout en disant que cet honneur appartenait à d'autres, je ne manquai pas de si bien préparer son éloge dans celle des deux langues qui était la mienne, que personne, même de ceux qui avaient été le plus applaudis, ne parut en comparaison avoir bien parlé. Et il m'arriva (2) ce qui m'était arrivé déjà dans mon premier discours (3), que la Fortune ne m'amena du dehors que des gens disposés à m'aider et à m'être agéables, et qui avaient grand intérêt

(1) Reiske, p. 85.
(2) Cet endroit est obscur dans le texte grec.
(3) Reiske, p. 86.

à ne pas attaquer ma réputation. Pendant ce temps, rentré chez lui, le sophiste de Tyr, que personne ne louait, faisait son propre panégyrique, prêtant à rire, pour la seconde fois. Sans les atteindre, il poursuivait de ses injures ceux qui avaient ri de lui. Ceux-ci ne faisaient que rire de plus belle, en le voyant ainsi jeter au vent ce qui pouvait lui rester d'une gloire empruntée, mal acquise, et qu'il n'aurait pu conserver qu'en se tenant en repos et en gardant le silence. Ceux qu'il attaquait suffisaient à se consoler entre eux. Comme je me levais le dernier pour parler, et que l'empereur lui-même se préoccupait de savoir comment la foule pourrait m'entendre, Mercure (1), dit-on, soucieux de la gloire de son serviteur, toucha de son caducée chacun des assistants, afin que pas une de mes paroles ne fût privée d'une admiration méritée. Dès le commencement du discours, le prince témoignait le plaisir que lui faisaient éprouver les beautés de la forme; mais bientôt il bondit sur son siége, ne pouvant se contenir malgré tous ses efforts. Il s'élança du trône, étendant de ses mains tout ce qu'il pouvait étendre de sa chlamyde, oubliant tout ce qu'il devait au décorum, et rappelant les transports naïfs des hommes du peuple. Il n'en restait pas moins d'ailleurs dans la dignité de son rôle (2), comme un prince qui sait ce qui convient pour faire respecter le pouvoir suprême. Car qu'y a-t-il de plus digne d'un roi que d'élever son âme à goûter les beautés de l'éloquence? Et nul prince, plus que lui, ne fut capable de connaître ces nobles plaisirs, lui qui, avant de monter au trône, et sur le trône même, fut l'auteur de si remarquables discours. Car déjà, à cette époque, les veilles de l'empereur avaient produit plusieurs ouvrages, et il n'était rien qu'il ne pût obtenir

(1) Reiske, p. 87.
(2) Reiske, p. 88.

par l'effet de son éloquence, plus que par tout autre moyen.

A partir de cette époque, et jusqu'à son départ pour la Perse, il se montra peut-être inégal pour quelques autres; mais il fit voir toujours pour moi une affection de plus en plus vive. Il avait coutume de dire : « Je te poursuivrai et te donnerai quelque chose que tu ne pourras pas refuser comme tout le reste. » Un jour qu'il m'avait forcé à dîner avec lui : « Voilà pourtant le moment (1), homme étonnant, de recevoir ce que je veux te donner. » Je ne pouvais encore m'imaginer de quoi il s'agissait. « Voilà ce que c'est, me dit-il : c'est que tu me parais digne d'être inscrit par moi au nombre des grands orateurs pour tes discours, et, pour tes actes, au nombre des grands philosophes. » J'étais heureux de ces paroles, comme autrefois Lycurgue le fut de l'oracle du Dieu : c'était en effet la parole de celui qui vivait dans le commerce des Dieux. Les sénateurs allant lui faire leurs adieux, et le priant d'oublier les griefs qu'il pouvait avoir contre la ville, il affirma que, si les Dieux le faisaient survivre à la guerre, ce serait à Tarse, en Cilicie, qu'il irait vivre. « Et pourtant (2) je vois bien ce qui arrivera, dit-il, si vous m'envoyez Libanius pour ambassadeur, et si vous mettez en lui vos espérances; sinon (3), il faudra qu'il vienne à Tarse avec moi. »

M'ayant embrassé, sans verser une seule larme, alors que j'étais tout en pleurs, et ayant déjà sous les yeux la dévastation de la Perse, il m'écrivit une dernière lettre des frontières de l'empire : il poursuivait sa course, ravageant les campagnes et les bourgades, prenant les postes fortifiés, passant les fleuves, renversant les remparts et prenant les villes. Aucun messager ne nous apprenait ces succès, mais nous en jouissions avec certitude, comme si nous les voyions; et nous regardions comme accompli ce qui était

(1) Reiske, p. 89.
(2) Reiske, p. 90.
(3) Ceci est obscur dans le texte.

en train de s'accomplir, dans la confiance que nous inspirait ce héros. Mais la Fortune s'était réservé son rôle. En effet, tandis que l'armée triomphante se réjouissait de la défaite et de la fuite des Perses; alors qu'elle livrait ces combats d'infanterie et de cavalerie, combats que les habitants de Ctésiphon contemplaient du haut de leurs murs, sans pouvoir plus se fier à la force de leurs remparts; alors que le Mède envoyait une ambassade et des présents, pour demander la paix, dans la pensée qu'il n'appartenait qu'à des insensés de vouloir combattre contre un héros divin; au moment même où les ambassadeurs montent à cheval, un trait perce le flanc du plus sage des monarques (1); le sang du vainqueur arrose la terre des vaincus, et rend l'ennemi tremblant maître de ceux qui le poursuivent. Un transfuge apprenait au Perse ce coup de la Fortune, et nous, à Antioche, nous demeurions dans la plus profonde ignorance. Mais alors eurent lieu des signes précurseurs : des tremblements de terre renversèrent des villes de Syrie et de Palestine, les unes en partie, les autres entièrement. Un Dieu semblait, par ces grands désastres, nous annoncer une immense infortune.

Pendant que, par nos vœux, nous trompions nos tristes pressentiments, l'affreuse nouvelle arriva à nos oreilles, et nous frappa comme un trait. Nous apprîmes que l'illustre Julien était rapporté dans un cercueil, et que le premier venu avait pris l'empire; que les Perses possédaient l'Arménie, et tout ce qu'ils voulaient d'ailleurs de territoire. Je jetai aussitôt les yeux sur une épée. Toute mort me paraissait, dès lors, préférable à la vie. Ensuite je songeai au précepte (2) de Platon, qui ne permet pas de se débarrasser ainsi des liens de la vie; je songeai que, si je descendais auprès de lui aux enfers, par cette mort violente, j'aurais à comparaître en accusé, et à subir le

(1) Reiske, p. 91.
(2) Reiske, p. 92.

reproche d'avoir quitté mon poste, sans attendre l'ordre du Dieu. Il me sembla aussi que c'était mon devoir d'honorer sa mémoire par une oraison funèbre. Voilà les raisons pour lesquelles je dus lui survivre.

Grâce à la Fortune, j'échappai vers cette époque à une embuscade préparée contre moi. Quelques hommes puissants à la cour, avant le dernier empereur, et qui avaient alors abusé de leur crédit, avaient été forcés de se retirer, et de s'occuper de leurs propres affaires. Un certain Phrynondas leur persuada (1) que je leur avais beaucoup nui, par des lettres que l'empereur avait reçues de moi à Babylone, lettres qui l'avaient fort irrité contre eux. Ils résolurent de me surprendre chez une de mes parentes, chez laquelle j'avais l'habitude de me rendre, et là de m'attirer dans le jardin, où ils avaient comploté de me tuer. Ils espéraient être récompensés par le nouvel empereur. Les bâtons et les épieux étaient tout prêts, lorsque la Fortune m'envoya un de ceux qui étaient dans le secret, et qui, sans être autrement de mes amis, ne voulait pas participer au crime. Il me dit de me garder d'aller chez ma parente, que je m'en trouverais bien; et comme je lui demandais quel danger me menaçait, il n'ajouta rien de plus. Cette femme s'étonnant de ne plus me voir, je lui fis part de ce qui m'avait été dit. Celle-ci alors, observant mieux, vit que ces craintes n'étaient pas sans fondement. Elle écarta de chez elle mes ennemis, trompés dans leur dessein, et remercia la divinité qui avait permis que sa maison ne fût pas souillée par un tel crime.

Bientôt après, un barbare excita contre moi la colère de l'empereur, en lui disant que je ne cesais de verser des larmes sur la perte de son prédécesseur (1), et Jovien méditait ma perte, pour me punir de ma douleur. Mais un Cappadocien, un de mes excellents condisciples, avait

(1) Reiske, p. 93.
(2) Reiske, p. 94.

auprès de lui beaucoup de crédit. « Que penserais-tu, dit-il à l'empereur, si, après l'avoir tué, tu voyais lui survivre et se répandre partout ce qu'il aurait écrit sur ton caractère (1)? » Telles étaient les tempêtes qui m'assaillaient, tels furent les secours qui m'en préservèrent.

Ce fut sur ces entrefaites qu'eurent lieu chez nous les jeux Olympiques. J'étais alors dans ma cinquantième année et je désirais vivement faire l'éloge public de ces jeux. Mais lorsque je touchais aux premiers jours de la fête, je fus tout à coup retenu en prison, non que j'y eusse été jeté par le préteur, mais parce qu'alors je fus, pour la première fois, saisi par un violent accès de goutte; j'étais réduit à m'informer, auprès de ceux qui me venaient voir, de la force et de l'habileté des athlètes. La maladie, après m'avoir laissé quelques moments de trêve, renouvelait et redoublait ses attaques. Les médecins s'avouaient vaincus; ils me disaient, pour me consoler, que c'étaient mes douleurs de tête qui se portaient aux pieds, et que ce qui était un mal pour ceux-ci, était un bien pour celle-là. Mais ce n'étaient là que des paroles (2) : le mal qui s'emparait de ma tête persistait, et tant s'en fallait que le mal des pieds soulageât la tête, que la moindre douleur des uns semblait redoubler les souffrances de l'autre. Je n'étais pas seulement en proie aux mêmes hallucinations et aux mêmes terreurs, qui me faisaient craindre de voir les vents arracher la ville de ses fondements, l'emporter et la précipiter dans la mer; mais je redoutais même (3) la foule que je rencontrais. J'évitais le centre de la ville, je fuyais les grands bains; j'avais horreur de toute autre maison que la mienne. Un nuage s'étendait sur mes yeux; ma respiration était oppressée;

(1) C'est plutôt ici une conjecture, que la traduction d'un passage fort obscur.

(2) Reiske, p. 95.

(3) O hommes, ὦ ἄνδρες, dit-il.

j'avais le vertige; ma tête tournait, je croyais toujours que j'allais tomber; si bien que, le soir, je me réjouissais du bonheur de n'avoir fait aucune chute. Une seule chose me rendait cet état supportable : c'est que le mal n'avait pu me contraindre à fuir la jeunesse et à garder le silence. Mes occupations étaient pour moi le plus agréable délassement (1), soit que j'enseignasse chez moi, couché sur mon lit,ou, sur une chaise à porteur, dans le lieu ordinaire de mes séances. Mais le transport même, sur un lit ou sur une chaise, n'était pas une opération facile et sans danger. Les grandes séances publiques m'étaient interdites ; la rencontre même d'un ami était pour moi, dans ces circonstances, un accident fâcheux. Semblable à ceux qui entreprennent une traversée, et invoquent les Dioscures, Castor et Pollux, quand nous sortions de la maison, nous implorions les Dieux, dans la crainte de voir mal tourner notre entreprise. Je fus pendant quatre années en proie à ces souffrances intolérables. J'eus recours, par l'entremise d'un serviteur, au grand Esculape, seul capable de me guérir. L'oracle ayant dit que j'aurais tort de m'abstenir des remèdes accoutumés, je me remis à boire les mêmes breuvages qu'auparavant, ce qui me fit quelque bien. Le mal n'avait point pour cela disparu, comme le Dieu l'avait prédit. Je savais néanmoins que ce n'était pas le fait d'un homme pieux de manquer de foi dans un oracle. Je me demandais seulement, dans mon étonnement, si jamais je serais digne de la grâce promise. Déjà j'avais passé ma cinquante-septième année, lorsque, dans trois songes, dont deux eurent lieu pendant le jour, le Dieu m'enleva une notable partie de mon mal, et me mit dans un état que mon souhait le plus ardent est de voir (2) du-

(1) Reiske, p. 96.

(2) Preuve nouvelle que ce discours a été composé en deux ou plusieurs parties, puisque Libanius racontera plus loin comment il a été repris de ces douleurs.

rer. Aussi me fut-il possible, quand vint l'empereur, de supporter l'éclat des armes et des dragons (1), ainsi que le bruit des clairons (2) et des trompettes, moi qui n'aurais pu auparavant en supporter seulement le récit.

Peu de temps après, je pus même faire devant l'empereur son panégyrique, dans lequel il semblait avoir plus de plaisir à entendre raconter ses hauts faits qu'à les accomplir. Et pourtant, il n'avait pas entendu ce qu'il y avait de plus beau; mon discours ne s'étendait pas plus loin que le récit de ce qu'il avait fait chez les Scythes; cette première partie avait été longuement développée par moi, et ceux qui entouraient le prince, et qui craignaient de me voir le captiver trop longtemps, dans le véritable domaine des muses, bornèrent là ma parole. Les chrétiens pouvaient parler sans qu'on eût rien à craindre; mais ma parole était pour eux comme la tête de la Gorgone.

Ce que je dis alors suffit pour me faire connaître et estimer de l'empereur. C'est à toi, ô Fortune, qu'on dut de voir porter, à cette époque, au sujet des héritages, une loi protectrice des enfants illégitimes. N'était-ce pas, pour tous ceux qui avaient souhaité une telle disposition, une heureuse fortune d'en voir la pensée, conçue par le plus âgé des deux Augustes, prendre force de loi, par le fait de son décret? mais voir ensuite le plus jeune des deux princes, qui l'avait peu approuvée, devenir son approbateur et son promoteur, dès qu'il sut qu'elle m'était favorable, qui ne reconnaîtrait là un des bonheurs particuliers de ma propre Fortune? Je me voyais ainsi délivré du triste souci de songer que mon dernier jour jetterait dans le plus profond dénûment (3) l'enfant qui m'était cher.

Que dirai-je de la mort de mes ennemis? Qu'on ne croie pas que je méprise le conseil d'Homère, qui défend

(1) Des enseignes.
(2) Reiske, p. 97.
(3) Reiske, p. 98.

de triompher sur le cadavre d'un ennemi abattu ; ce n'est pas dans cette pensée que je rapporte le fait, mais parce que j'ai entrepris de ne rien passer de ce que je dois à la Fortune. Les hommes qui n'avaient épargné, contre moi, aucune parole, aucune tentative, aucune machination, ceux qui avaient cru qu'ils n'auraient rien fait tant qu'ils ne seraient pas parvenus à me faire périr, ceux qui auraient joui de voir mon cadavre, attaché à un taureau, traîné à travers les rochers (1) ; ces hommes qui, depuis longtemps, me faisaient la guerre sans pouvoir porter contre moi aucune accusation fondée, ces hommes, dis-je, mon heureuse étoile les fit disparaître de ce monde, sans que j'aie fait pour cela le moindre mouvement, sans que j'aie fait entendre la moindre imprécation. A quoi bon d'ailleurs des imprécations? La divinité connaît tout ; elle sait qui a commis l'injustice et qui l'a soufferte, qui a mérité récompense et qui a mérité châtiment. Quelques-uns d'entre eux ont eu même à souffrir quelque chose de pire que la mort, aux yeux des hommes de cœur, et n'ont péri qu'après avoir enduré les plus cruels traitements, comme celui qui fut indignement mutilé, pour prix de ses désordres.

Je crois devoir ici rapporter un petit accident, qui pour moi cependant était d'une grande importance. Je vais, sans doute, paraître vous entretenir de futilités (2) et pourtant, je regarde comme marquant dans ma vie, autant que le plus important, un événement qui me frappa jusqu'au fond de l'âme. J'avais un manuscrit de Thucydide, en caractères fins et des plus élégants, et si facile à manier, que, même accompagné d'un esclave, je pouvais le porter moi-même partout ; ce fardeau n'était qu'un plaisir. Ayant étudié la guerre du Péloponnèse dans ce livre, il m'était arrivé, ce qui sans doute est déjà arrivé à d'autres, en pa-

(1) Reiske, p. 99.
(2) Reiske, p. 100.

reille occasion, c'est que je n'avais pas le même plaisir à la relire dans un autre livre. Je me vantai trop de ce trésor, devant beaucoup de monde; j'en étais plus heureux que Polycrate de son anneau, et j'engageai ainsi des voleurs à s'en emparer. J'en pouvais atteindre plusieurs, mais l'un (1) d'eux mit tout en feu pour n'être pas pris, et j'abandonnai la poursuite, sans pouvoir toutefois me consoler. Le profit, grand jusqu'à ce jour, que j'avais tiré de Thucydide, me paraissait diminué par l'ennui de me servir d'un autre texte. La Fortune, quoique un peu tard, vint pourtant me sortir de cet ennui. J'avais écrit à toutes mes connaissances, leur faisant part de mon chagrin, leur expliquant ce qu'était ce livre (2), ses dimensions, ce qui le distinguait à l'intérieur et à l'extérieur, demandant à tous dans quelles mains il était tombé, lorsqu'un jeune homme, un concitoyen, l'ayant acheté pour servir à ses lectures, l'apporta chez son maître. Celui-ci, le reconnaissant à certains signes, s'écria : C'est bien lui ! et vint me demander s'il ne se trompait pas. Pour moi, en le revoyant, je le saisis, je m'en emparai, semblable à celui qui retrouverait, alors qu'il ne l'attendait plus, un enfant qu'il a perdu et qu'il n'a pas revu depuis longtemps. J'en fus comblé de joie, j'en rendis et j'en rends encore aujourd'hui grâces à la Déesse. Rira qui voudra, parce que je m'étends trop là-dessus; le rire de l'homme ignorant, qui ne peut connaître de telles émotions, m'est indifférent.

Je vais maintenant rapporter ce qui a surtout affligé ma vie. Si l'on peut justement appeler malheureux un père forcé d'ensevelir plusieurs enfants et de suivre leur cercueil, comment ne serais-je pas regardé comme infortuné, moi qui (3) ai enseveli ici tant de jeunes gens les

(1) Ceci est fort obscur dans le texte.

(2) Reiske, p. 101.

(3) Reiske, p. 102.

plus distingués, ou qui ai fait reporterdans leur patrie les cendres de tant de jeunes étrangers? Car, de même que Thrasybule coupait les têtes des épis qui s'élevaient au-dessus des autres, de même la Fortune enlevait les meilleurs des miens, en commençant par ceux que m'avait donnés mon enseignement en Bithynie, et portant ensuite ici ses coups, mais toujours de manière à épargner ceux qui ne brillaient pas, et à frapper et enlever ceux qui étaient déjà illustres, ou qui promettaient de le devenir. Je parle à des gens qui sauraient que répondre à ceux qui demanderaient quels furent ces orateurs. On les rencontrerait en foule dans les enfers. Leur mort a été une perte pour les sénats et les administrations des villes, une perte pour les tribunaux (1), privés des défenseurs de la justice, une perte pour ces siéges où trônent Mercure et Thémis.

Je dois encore regarder comme un malheur, dans l'impuissance et le discrédit où est tombée l'éloquence, de siéger dans cette chaire pour enseigner encore, quand je vois se diriger ailleurs toutes les ambitions et toutes les espérances. Si vous ne voulez pas vous l'avouer à vous-mêmes, apprenez de moi quelles sont vos dispositions : les heureux pour vous, sachez-le, sont ceux qui arrivent à la fortune ; les plus à plaindre sont ceux qui aspirent à l'éloquence. Et pourtant, si la Fortune prenait la parole comme dans la tragédie, je sais qu'elle pourrait me dire : « Bien que ton art ait eu à lutter contre mille obstacles, tu dois avouer que, grâce à moi, tu as joui d'un privilége qui compense dignement tant de traverses : tu as toujours parlé au milieu d'un nombreux auditoire, et tes discours ont été jugés assez favorablement pour que, de ton vivant même, alors qu'on est le plus exposé à l'envie, les innombrables mains des copistes aient été insuffisantes pour satisfaire tous ceux qui étaient amoureux de les avoir. » Il n'est pas une école qui ne montre mes dis-

(1) Reiske, p. 103

cours, dans les mains des maîtres comme dans celles des élèves. Je sais, Messieurs, que j'en dois remercier la Fortune, et je lui demande d'être toujours de plus en plus digne de ses faveurs (1).

Mais je ne sais pourquoi Éthérius et Festus m'ont toujours évité. Ils furent tous deux préfets de Syrie, où ils commandaient avant l'arrivée de Valens. Festus, homme extravagant, ne savait même pas le grec ; ce qui ne l'empêcha pas cependant (2) de rechercher la préture. Mais dès qu'il fut arrivé ici, il manda Eubulus, le soir, et s'entretint avec lui, à l'aide d'un fidèle interprète ; Eubulus lui avoua qu'il désirait ma mort, pour pouvoir faire encore quelque figure. Festus vendait donc à Eubulus sa haine contre moi, au prix de ce qu'il mangeait chaque jour, acceptant de lui des oies grasses, d'excellent vin et des faisans. Aussi ne me regardait-il pas d'un bon œil : il parlait de moi comme d'un homme méchant, et me vexait, autant qu'il le pouvait. Parfois il m'enlevait mon auditoire, et, pour le disperser, il appelait tous ceux qui le composaient pour entendre la lecture d'un rescrit impérial ; en même temps, des émissaires apostés devaient prendre note de ceux qui ne se levaient pas aussitôt, car il pensait que je m'opposerais à leur départ, et (3) qu'il trouverait là une raison suffisante pour me perdre. Alors une partie de mes auditeurs sortaient, cédant à la nécessité, mais en tournant la tête vers moi et vers ma parole ; ceux qui pouvaient m'entendre impunément m'entendaient, et les autres portaient envie à ceux que leur position ne forçait pas d'obéir à l'appel. C'est ainsi qu'il me détestait, et ne cessait de me tendre des

(1) Il paraît y avoir une lacune, et c'est peut-être ici que s'arrête le discours prononcé par Libanius à l'âge de soixante ans.

(2) Reiske, p. 104.

(3) Reiske, p. 105.

piéges. Mais je rends grâces au ciel qui ne me permit pas d'être l'ami d'un scélérat qui devait bientôt faire mourir le philosophe Maxime, et qui, disait-il, ne craignait qu'une chose : c'était de voir la maladie prévenir le coup dont il devait le frapper. Festus ne put prévaloir contre moi ; et pourtant, il chercha encore à m'envelopper dans une trame tendue contre un certain Martyrius de Pisidie, grand amateur de combats d'athlètes, homme irréprochable d'ailleurs (1), mais que notre préfet voulait considérer comme un magicien, à cause de son goût pour les luttes de la palestre. Il s'en était entretenu, seul à seul, avec Valens. Mais au moment où il croyait m'envelopper, ainsi qu'Eutrope, dans sa condamnation, il partit à la hâte pour l'Ionie, afin de prendre le commandement de cette province. L'affaire de Martyrius souleva dans le tribunal un rire universel, quand on vit les juges ne pas même savoir quelle était la cause de sa mise en accusation, dont l'origine était ensevelie dans l'ombre.

Festus, pour prix de sa perversité, obtint une jeune épouse et une magnifique fortune ; et, maintenant encore, il vit, au sein des délices, dans les villes qu'il a dépouillées. Éthérius est mort, après avoir éprouvé toutefois, avant de mourir, de grandes et de nombreuses souffrances, et après avoir perdu l'ouïe et la parole. Il s'était montré malveillant à mon égard, comme ennuyé d'avoir à se rappeler qu'en Bithynie je lui avais souvent servi de rempart, et que souvent, lorsqu'il était alarmé, il avait eu recours à moi. Il est à propos de passer sous silence les injures qui s'adressaient à ma profession et qui avaient pour but de plaire à un homme riche et sans enfants : mais c'est ce même Éthérius qui me plaça au milieu des cochers, des palefreniers et des gens qui ouvrent la barrière aux chars, au milieu de ces gens dont il frappait les uns.

(1) Reiske, p. 106

et dont il menaçait les autres du feu, allant jusqu'à déchirer le flanc d'un vieux cocher par une blessure qui souleva les cris de la multitude (1); si bien que ce fut à grand'peine si je ne vis pas le sang couler jusque sur moi. Et tout cela, il le faisait sans motif, à l'instigation d'un homme évidemment fou, et montrant sa folie dans les choses mêmes qui se passaient devant le tribunal. Ce fut lui qui me fit citer comme ayant la preuve que je cultivais la magie. La preuve, disait-il, était que je l'avais engagé à ne pas poursuivre ses calomnies, et à s'éloigner des affaires; c'était là pourquoi j'étais cité devant le juge, et celui-ci ne regardait pas comme une indignité d'admettre un pareil chef d'accusation. Pour moi, j'étais touché de pitié de voir le juge se déplacer pour une cause où il aurait dû s'abstenir et non juger. Un grand nombre de mes amis se pressaient autour de moi, me présentant les uns une consolation, les autres une autre; mais je m'en tirai assez bien pour épargner leurs frais de condoléance.

Il y avait aussi alors un certain Fidélius, concitoyen de Festus, homme d'un caractère violent et grossier, préposé à la conservation des biens impériaux. Les mêmes moyens qui avaient séduit Festus, le liaient d'amitié avec Eubulus. L'ayant donc gagné (2), à force de rasades et de dîners, celui-ci le pousse contre moi. Il l'engage à fonder sa poursuite sur un discours, écrit à la louange du tyran Procope; on devait trouver ce discours chez moi qui en étais l'auteur. Il lui était très-facile de me faire enlever par ses serviteurs, mais il lui sembla plus sûr de s'adjoindre le général commandant la province. Ce général, qui avait joui d'un grand crédit sous Julien, et qui jouissait d'un égal crédit sous Valens, redoutable aux ennemis du dehors, ne l'était pas moins aux ennemis du dedans. Il respectait la philosophie et l'éloquence, et pouvait, au besoin, pren-

(1) Reiske, p. 107. Tout ce passage m'a paru fort obscur.
(2) Reiske, p. 108.

dre la parole au milieu d'une réunion de savants ; et cela, chez lui, était un don de la nature : j'ai nommé Lupicinus, qui jamais ne m'avait vu de ma personne, mais me connaissait un peu de réputation. S'adressant alors à mon accusateur : « Silence, mon ami, lui dit-il, et que cela reste entre nous. » Il me fit venir ensuite, m'inscrivit au nombre de ses amis, et m'engagea à m'adresser à lui lorsque j'aurais besoin de quelque chose. Il exhortait aussi ceux qui se moquent de notre culte et suivent Uranius (1), à laisser ce qu'ils embrassent avec tant de jactance, à voir et à suivre mon exemple.

Tels sont les orages qu'un Dieu a soulevés et qu'un Dieu a apaisés, sans que j'aie eu, pour cela, la moindre parole à prononcer, mais qui finirent ainsi, parce que Fidélius s'était trompé dans sa première entreprise contre moi, et la poursuivit jusqu'à ce qu'il arrivât à ce résultat. J'eus le bonheur de pouvoir, en retour, témoigner ma reconnaissance au général qui n'avait pas voulu me poursuivre. Le souverain pouvait accorder aux autres les honneurs du consulat ; mais moi, je pus rapprocher Archélaüs de Lupicinus (2). Archélaüs crut devoir me donner différentes marques de considération : il crut, entre autres choses, devoir venir me voir et me saluer (3) chez moi, rendant, le premier, à un particulier un semblable honneur, sans exemple dans le passé. Dès que je le sus, je le prévins et le priai, vu son âge, de ne pas se déranger ; je dus recevoir la visite de son fils.

Des hommes dont on n'avait jamais parlé jusque-là, et qui avaient grandi par la mort de Julien, accablèrent alors Protasius de mauvais propos contre moi. Ils lui firent

(1) Reiske, p. 109. Il s'agit des chrétiens sans doute, mais quel est cet Uranius? Serait-ce, suivant la conjecture de Reiske, un évêque d'Antioche?

(2) Il y a probablement ici quelque lacune; tout ceci est fort obscur.

(3) Reiske, p. 110.

peur de ma personne; ils lui représentèrent que son administration serait déshonorée, s'il ne me jetait à la porte; et ils eurent soin de charger quelqu'un de son entourage (1) de l'entretenir dans ces sentiments pendant son voyage. Il se mettait donc en route avec l'intention arrêtée de me nuire. Il avançait lentement, arrêté par la maladie qu'augmentait la fatigue du chemin. Il arriva enfin, de nuit, à sa destination, sans recevoir, à cause de sa santé, personne de ceux que l'étiquette devait faire venir au-devant de lui. Lorsqu'il put recevoir tous ceux qui lui présentaient leurs devoirs, comme je m'abstenais seul de le faire, il dit à Zénon, qui était un de ses familiers, que je confirmais bien, par ma conduite, tout le mal qu'on lui avait dit de moi, et que mon abstention indiquait bien un homme qui prend à tâche de s'opposer aux magistrats. Celui-ci lui répondit qu'il fallait bien s'y attendre; que j'avais plus l'habitude de voir les préteurs venir à moi, que d'aller à eux le premier; que je faisais ce plaisir à ceux qui le demandaient, mais que je ne courais pas après ceux qui ne le demandaient pas. Protasius, forcé d'entendre ces choses, n'en restait pas moins dans l'intention de m'humilier, et la mort seule l'empêcha de le faire (2).

Celui qui lui succéda fut pour moi un autre Protasius, fréquentant les impies, dont il ne recevait que de fâcheuses inspirations, et m'interdisant l'accès du prétoire. Il pensait me punir, et c'était tout profit pour moi. Il avait espéré que je l'inviterais à venir entendre mes discours; mais, pour moi, engageant et régalant les autres, je lui faisais voir que je pouvais me passer de lui. Il en était ulcéré au fond du cœur, et le fit bien voir, dans une certaine affaire. Deux jeunes gens, accusés, devaient comparaître, sans aucun doute, devant lui, s'ils avaient commis quelque délit; mais il voulut envelopper dans leur accusation le corps entier

(1) Reiske, p. 111.
(2) Reiske, p. 112.

des professeurs, alors qu'il n'avait pas à s'adresser à tous, mais voulant ainsi dissimuler l'affront qui s'adressait à moi en particulier. Déjà les jeunes gens étaient dépouillés de leurs vêtements, et exposés à tous les regards pour être battus de verges, lorsqu'un certain Olympius, assesseur du préteur, avec lequel pourtant je n'avais eu auparavant aucun rapport, voyant qu'on allait transgresser la légalité, eut assez d'autorité pour lui persuader qu'il ne fallait pas battre de verges ceux que protégeait la loi. Notre préteur, dans la suite, estimant et proclamant grandeur d'âme ce qui était le comble de l'audace, leva les armes contre le général. Il apprit, dans cette lutte, à se connaître, fut contraint de battre en retraite, de se tenir coi, et de voir là se terminer sa carrière (1).

Mais revenons à Valens. Il montra la grandeur de son caractère en n'enveloppant pas dans la chute du Tyran les amis du Tyran ; car j'attribue plutôt la mort de mon ami Andronicus aux ruses de renard d'Iérius, qu'à celui qui fut trompé par lui. Quand l'empereur croyait avoir acheté sa sécurité par la clémence, il découvrit un nouveau complot, celui de Phidustius et des complices que celui-ci avait soulevés contre le trône. Valens commença donc ses poursuites par ceux qui avaient menacé son autorité ; mais bientôt on vit impliquer aussi dans les accusations des gens tout à fait étrangers à ces complots. Tout devin fut considéré comme un ennemi, ainsi que quiconque, par son art, promettait d'instruire, de la part des Dieux, ceux qui désiraient être instruits sur leurs affaires particulières. Il paraissait difficile à croire que celui qui allait consulter le devin ne l'interrogeât pas sur des choses plus importantes (2). Les dénonciateurs profitaient de cette disposition du prince, mettaient le trouble partout et attaquaient tout le monde. Valens eut l'idée,

(1) Reiske, p. 113.
(2) Reiske, p. 114.

idée (1) que lui suggérait l'envie, que je serais certainement, moi aussi, atteint et convaincu par les dépositions de ceux que l'on mettait à la question. On dit qu'il demanda lui-même à Irénée, si je n'avais pris aucune part aux complots dirigés contre lui, et qu'Irénée ayant affirmé que je n'y avais pris aucune part, il en marqua son étonnement. Je rendis grâces à l'art divinatoire qui avait affermi ma tête sur mes épaules, en m'apprenant de quoi il fallait me servir, et de quoi il fallait m'abstenir ; ma tête même était là en jeu. Est-il donc plus à redouter pour un roi de perdre la vie que de la conserver par de tels moyens?

L'art divinatoire fut fatal à Adelphius : l'amitié était pour lui quelque chose de sacré et de divin, mais il ne se sentait pas la force de résister aux tortures ; il l'avouait en rougissant. Il nous suppliait donc d'implorer pour lui, comme un bienfait de la Fortune, une de ces morts subites comme on en voyait beaucoup à cette époque (2). Tous ses autres amis n'hésitaient pas à le faire ; mais l'attente même des plus grands malheurs me paraissait un moins grand mal qu'une semblable prière, et je pleurai en silence. Pour lui, après avoir pris son bain et son repas, il trouva sur son lit le sommeil et la mort. Si bien que, le lendemain, nous venions pour enlever son corps et le conduire au tombeau, pendant que les courtisans, ses dénonciateurs, venaient pour le jeter en prison ; il leur échappa d'un vol rapide.

Dans les lettres innombrables que j'écrivais, il ne se trouvait certainement rien de coupable ; mais il s'y trouvait néanmoins des passages semblables à des étincelles dangereuses, et que la malignité et la calomnie pouvaient mal interpréter. J'eus le singulier bonheur de ne me voir jamais compromis, et je regarde comme un des plus

(1) Ceci est très-obscur ; on ne voit pas comment l'empereur aurait été poussé par l'envie contre Libanius.

(2) Reiske, p. 115.

grands bienfaits de la Fortune, de n'avoir pas vu un seul mot incriminé dans des milliers de lettres. Ce fut aussi pour moi un bonheur que Pergamius eût cru, bien à tort, avoir des reproches à m'adresser; si sa liaison avec moi n'avait pas été altérée, il n'eût pas manqué de me faire des confidences dangereuses. Je dois encore regarder comme un bienfait de la Fortune, le silence d'Auxence (1), qui était assez lié avec moi pour ne me rien cacher, et qui me fit un mystère de ses projets. L'empereur, semblable à un chasseur qui a perdu la piste, était vivement contrarié.

Sur ces entrefaites, les mauvais traitements d'un maître, et le ressentiment d'un esclave, me jetèrent dans le plus grand danger. L'esclave était un secrétaire, le maître un haruspice. J'avais consulté ce dernier par lettre au sujet d'un remède à employer; je ne parlais que des médecins, et ne faisais aucune mention des Dieux, pour plus de sécurité. Il ne brûla pas ma lettre, et l'esclave, se l'étant appropriée, la garda, pour s'en faire un moyen de salut, s'il arrivait quelque poursuite. Venant ensuite à dénoncer et à poursuivre son maître, comme augure, il mettait sa confiance dans la lettre qu'il avait détournée, pensant que le juge verrait facilement ce que signifiaient les *médecins* dont il était fait mention. Dès que je serais tombé, d'une manière quelconque, dans le fatal panneau, l'empereur furieux se serait jeté sur moi. Beaucoup de personnes firent, auprès de l'esclave, de nombreuses tentatives, pour l'empêcher de trahir son bienfaiteur; car j'avais été son bienfaiteur, en m'interposant souvent pour adoucir les reproches, les emportements et les châtiments de son maître. Il dit qu'il ne niait pas ces services (2), mais qu'il en faisait peu de cas, et ne voulait pas se compromettre lui-même, en me remettant la lettre.

(1) Reiske, p. 116.
(2) Reiske, p. 117. Tout ceci est très-peu clair dans le texte.

Mais, après que de nombreuses tentatives eurent échoué, la divinité lui fit comprendre ce que n'avait pu lui faire admettre la persuasion; il abandonna la lettre, et, privé de ce document, qui était la base la plus solide de son accusation, il échoua devant le tribunal.

Ce fut alors que les événements publics mirent fin à cette série de poursuites. La Thrace, envahie par les Scythes, qui ravageaient tout ce qui n'était pas protégé par des remparts, appela l'empereur à son secours. Alors eurent lieu la grande bataille (1), et l'horrible massacre dans lequel périt le souverain, qui avait écouté plutôt l'ardeur d'un soldat que la prudence d'un général.

L'empire eut alors un général, qui plus tard devait paraître ici revêtu des insignes du consulat pour plaire aux Romains. Chacun le félicita; seul le poëte Andronicus, qui devait toujours parler (2), se retira sans lui avoir adressé la parole. La circonstance m'appelait à le louer à mon tour; le préfet voulait m'amener à le faire dans un endroit où quelques auditeurs seulement pourraient m'entendre; je voulais, moi, l'attirer dans la salle du Sénat, devant une nombreuse assemblée. Il me l'avait accordé, quand une circonstance fortuite empêcha cette réunion. L'inutilité de mon travail me causa une véritable peine; j'en poussai d'abord des cris de douleur, et, dans mon abattement, j'attribuai à la mauvaise Fortune un semblable contre-temps. Mais, bientôt après, j'eus à en louer mon bon génie, qui m'enleva, par là, l'occasion d'une lutte contre la grande ville d'Antioche. Je n'aurais pu, en effet, dans le panégyrique d'un homme qu'elle n'aimait pas, ne pas garder le ton qui convient à ce genre de discours, et les habitants de cette ville, sensibles et irritables, m'en auraient voulu. C'est ainsi que ce qui m'a-

(1) La bataille d'Andrinople, en 378.
(2) Reiske, p. 118; tout ceci est très-obscur dans le texte.

vait paru un mal se trouva en réalité être un bien.

Il n'en fut pas de même du fait que je vais raconter, et qui, en réalité comme en apparence, fut un très-grand malheur : quatre personnages, appartenant aux premières familles de notre ville, tous illustrés dans les écoles et dans les magistratures (1), tous destinés à des succès plus éclatants encore, furent conduits au tombeau, dans l'espace de quatre mois, et l'empereur, ignorant leur fin prématurée, envoyait les insignes de leurs magistratures quand ils étaient déjà dans la tombe.

C'est pendant que je les pleurais encore, que m'arriva cet accident et ce mal de pied, dont il n'est pas une cité, pas une île lointaine, qui n'ait entendu parler. J'allais dîner, au sortir du bain, lorsque, m'efforçant de faire cesser une rixe qui attirait la foule, je me trouvai aux mains d'un furieux, et mon cheval, pressé et poussé par la multitude, m'écrasa de son sabot et me dénuda tout le pied droit; il s'ensuivit une abondante suppuration qui s'étendit à toute la jambe, de sorte qu'il n'y avait personne, parmi ceux qui m'entouraient, qui ne crût que j'en dusse bientôt mourir. Pour ceux qui étaient loin, j'étais déjà mort. Sur ces entrefaites mêmes, deux pertes nouvelles, l'une d'un homme libre, l'autre d'un esclave, m'affectèrent douloureusement : le premier, par ses soins et sa vigilance, m'aidait dans l'administration de mon école; le second, prenant soin de ma personne, ranimait mes forces épuisées, et me rendait apte à de nouveaux travaux (2).

On célébrait les jeux Olympiques en l'honneur du grand Jupiter (3); j'avais un discours composé pour cette solennité; mais j'eus à souffrir beaucoup cet été-là de mille choses, et, entre autres, d'une terrible insomnie. Un nouveau chagrin s'y ajouta encore : un jeune

(1) Reiske, p. 119.
(2) Il semble y avoir ici une lacune.
(3) Reiske, p. 120.

esclave, qui aidait celui dont j'ai parlé, dans les soins à me rendre, et qui lui avait succédé dans cet emploi, mourut, à son tour, d'une maladie qu'il avait contractée, en allant à une noce, dans une campagne que rendaient insalubre une chaleur insupportable, et le manque d'eau potable. Les Dieux m'ont entendu souvent pousser vers eux mes exclamations à ce sujet.

J'eus néanmoins encore à rendre grâces à la Fortune, qui couvrit de ridicule Cartérius et ses protégés. Cartérius, en effet, pour établir ici, comme professeur envoyé par l'empereur, cette peste de Géronce, se rendit avec lui en Thrace, dans l'espérance d'occuper lui-même une grande place à la cour. Mais là, il ne fit que donner de nombreuses preuves de sa sottise, dont il ne craignait pas d'accabler les amis de l'empereur. Honteusement chassé, il s'embarqua pour l'Italie (1), et y annonça lui-même son échec. Pour le sophiste son protégé, après s'être adjoint à un mime, afin de tirer un peu d'or de la faveur qui l'avait fait nommer, il fut bientôt forcé de fuir ses rivaux, peu disposés à lui abandonner leur salaire, et de se retirer à Séleucie. Il ne rentra ici que de nuit, par crainte de l'accueil qui l'attendait, et, pour rentrer dans cette ville d'Antioche, sa patrie, que les décrets du Sénat lui avaient fermée, il fut obligé de venir supplier humblement le rhéteur qu'il avait outragé.

Si ce fut là un beau triomphe que je dus à la Fortune, elle le couvrit bientôt comme d'un voile, par la mort d'Eusébius. Eusébius était le plus distingué des élèves que j'avais formés. La terre pleura sa perte, les îles le pleurèrent, car il n'y eut pas un endroit où ne fût répandue la renommée de son caractère et de son éloquence. On reconnaissait n'avoir jamais contemplé son pareil, sous les rayons du dieu du jour. Peut-être me louera-t-on, à

(1) Reiske, p. 121.

bon droit, d'avoir prononcé son oraison funèbre, afin que la postérité (1) puisse apprendre ce qu'il a été. Eumolpius connut bien quelle fut alors l'étendue de ma douleur, lui qui m'accompagna, et rappela mes esprits égarés, en me représentant quel malheur c'est pour un homme de perdre la raison.

Mais que dire de l'infâme conduite de Sabinus? Il fut toujours pervers et capable de tout, pour acquérir de l'argent. Il eût trouvé beau que l'empereur lui accordât de s'enrichir de la dépouille des tombeaux. Bien des gens furent trompés par lui. Dans le principe, il avait, sans être meilleur, une meilleure réputation, et il voyait autour de lui de nombreux flatteurs lui attribuer les plus belles qualités. Mais son naturel pervers savait, soit par habileté, soit par impudence, dépouiller quiconque avait mis en lui sa confiance ; si bien qu'ayant reçu, devant mille témoins, un dépôt qu'il devait rendre, il était capable de le nier, et de comparaître devant le juge, à la stupéfaction de ceux qui connaissaient toute l'affaire. Là pourtant, à bout de subterfuges, et ne pouvant l'emporter contre l'évidence, il feignait d'avoir un éblouissement, sortait du tribunal, comme pour y rentrer bientôt, montait à cheval, et se sauvait; puis, rentré chez lui, il rangeait ses esclaves pour les torturer jusqu'au sang. Ses flatteurs, malgré cela, fidèles à leur rôle, continuaient à le poursuivre de leurs adulations (2), jusqu'à ce qu'il se tournât contre eux-mêmes, et se laissât aller, envers eux, à toute la perversité de son caractère; ce qui fit qu'ils tombèrent enfin d'accord avec tout le monde, pour le déclarer le plus scélérat des hommes. Il n'est personne maintenant qui n'avoue qu'il surpassa en méchanceté Eurybate lui-même. Il a donc subi, aux yeux de ceux qu'il avait offensés, un

(1) Reiske, p. 122.
(2) Reiske, p. 123.

châtiment plus terrible que la mort; car, aux yeux de tout juge intègre, mieux vaut mourir que vivre dans la honte, et ce châtiment fut le sien, bien qu'il parût n'en avoir pas conscience. Il me semble encore que c'était hier qu'un soldat apportait des lettres de l'empereur, renfermant l'expression de sa juste colère, le déclarant infâme et doublant sa peine. Le bonheur d'apprendre le premier cette nouvelle et de la communiquer à tout le monde, fut la récompense du messager, qui se considéra (1) pour cela comme son obligé. C'était là, à mes yeux, le juste châtiment de ses nombreux méfaits, qu'un Dieu semblait m'accorder pour ma consolation. C'était, entre autres, le châtiment de ce qu'il avait fait à mon cousin, si bien dépouillé par lui, qu'il en était réduit à vivre de lentilles. C'était encore un juste châtiment pour la mort mystérieuse de sa femme, enlevée à la campagne dans l'espace d'un jour et d'une nuit. La Fortune, qui me protége, savait bien ce qu'il en était aussi, de cette tête de femme coupée et cachée par Sabinus, au sujet de laquelle, à l'aide de fausses lettres fabriquées par lui, il répandit la plus atroce calomnie, espérant m'intimider et me faire arriver à composition. Mais, me voyant disposé à l'attaquer résolûment, il trembla à son tour, et supplia d'arrêter l'affaire. J'en dois remercier la Fortune, ainsi que de ce qui m'arriva dans la suite, et que je vais raconter.

Une loi nouvelle, contraire aux intérêts des enfants naturels (2), abrogeait la loi qui leur permettait d'hériter. J'avais un grand nombre d'amis éclairés et justes. Il leur fallait faire une exception, et ils ne pouvaient guère la faire, sans s'exposer à être accusés d'avoir transgressé la loi qui réglait les droits d'hérédité. Mais notre Sénat profita des dispositions de notre excellent prince;

(1) Reiske, p. 124.
(2) Reiske, p. 125.

ses amis lui demandèrent cette faveur et la firent valoir à ses yeux. Un jugement alors me permit de tester, et la loi me reconnut ce droit. C'est ainsi que je me vis déchargé d'une des plus graves préoccupations qui m'accablaient. Je pouvais, désormais, librement disposer de mes biens pour mon enfant, et les lui assurer. Je pouvais vivre, je pouvais mourir exempt de crainte, et qui ne s'estimerait heureux d'en être là (1)?

Mais, tandis que je jouissais de cette sécurité et de ce bonheur, un souffle ennemi détruisit toute ma félicité. Je fus frappé comme je ne l'avais pas encore été. J'avais perdu mon frère aîné; le plus jeune me restait; j'étais venu au monde entre les deux. Ce jeune frère avait vécu avec moi, avant mon départ pour Athènes. Lorsque je m'établis à Nicomédie, il y était venu à cheval, se faisant une fête de me voir à la tête de mon école, et était retourné dans la maison maternelle. Quand l'empereur m'avait forcé de retourner à Constantinople, d'où j'étais parti, mon frère m'y était venu voir. Puis, au bout de quelque temps, après avoir relevé mon courage par ses paroles et ses consolations, il revint avec moi dans notre patrie, et ne me quitta plus. Depuis que la goutte me torturait dans les articulations, je ne pouvais souffrir la table; un jour pourtant, à l'entrée de l'hiver, il était venu souper avec moi, lorsqu'il fut frappé d'une congestion au cerveau. Il fut emporté dans son appartement, sur les bras de ses serviteurs, et le lendemain, à la pointe du jour, on vint m'apprendre qu'une goutte, épanchée sur son œil gauche, le lui avait fait perdre. Peu de jours après, on m'apprenait qu'il perdait l'œil droit de la même manière (2). Tous les maux que j'avais soufferts jusqu'alors me paraissaient légers, en comparaison de ce dernier; je

(1) Reiske, p. 126.
(2) Reiske, p. 127

ne pouvais plus rien faire sans verser un torrent de larmes. Lorsqu'il me fallait parler, puisque c'était pour moi un devoir, mes larmes coulaient avec mes paroles, et personne ne s'en étonnait, car il n'était personne qui n'en connût la cause. Je pleurais dans le bain, qui me rappelait que la médecine avait inutilement conseillé le bain; je pleurais à table, où je ne jouissais pas de la société du frère placé à côté de moi, et qui ne faisait que passer d'une nuit à une autre nuit en plein jour. De nombreux médecins furent consultés, mille remèdes tentés, mille talismans employés. On fut enfin forcé de renoncer à tous les moyens humains, et de recourir aux autels, aux prières, à la puissance divine. Et là encore, dans tous les temples où j'allais offrir mes vœux, je ne faisais que répandre des larmes muettes. Je ne pouvais ni lever les yeux sur les statues des Dieux, ni leur adresser une parole. Je demeurais devant elles la tête dans mes mains, les mains appuyées sur mes genoux, et je me relevais après avoir trempé mon manteau de mes larmes. Je ne pouvais supporter ni de voir mon frère en cet état, ni de ne pas le voir (1); je souffrais de sa présence, je souffrais également de son absence.

Un jour, vers l'heure du crépuscule, entouré de mes livres, et en la société d'un vieux médecin, je perdis tout à coup mes facultés : je demandai, ce que je ne savais que trop, si mon frère avait perdu la vue; je ne pouvais plus rien retrouver de ce que je connaissais le mieux ; je ne savais ni où j'étais, ni ce que j'avais dit, ni ce que je devais faire ou ne pas faire. Notre vieux médecin, essayant de me rappeler à moi-même, et de me ramener dans mon bon sens, m'engagea à ajouter quelque chose à ce que j'étais en train d'écrire. Prenant alors mon papier, j'essayai ; mais, dans l'impossibilité de retrouver mon sujet, incapable de

(1) Reiske, p. 128.

reconnaître, par ce que j'avais écrit, ce que je voulais dire, je repoussai tout; je dis au médecin que je n'étais plus, que c'en était fait de moi. Je me reposais volontiers dans cet anéantissement, et ne rougissais pas de me laisser aller à cet abandon de mes facultés. C'est que, des mille coups qui m'ont frappé, je n'en vois pas un qui ait surpassé ou même égalé celui-ci. C'était au point que je me plaignais des Dieux, qui ne m'avaient pas fait mourir avant de voir un pareil malheur. Aucun des biens de ce monde ne pouvait pour moi entrer en comparaison avec ce frère. Quelle séance de déclamation, quels applaudissements (1), quelles marques de distinction descendues du trône, quelles richesses (eussent-elles dépassé, pour moi qui n'en possédais pas, toutes celles de Gygès) n'auraient pas été mises, par moi, bien au-dessous d'une pareille affection ?

Et pourtant, dans ces mêmes jours de deuil, ce qui arriva put me faire admirer et estimer bien heureux. A un hiver funeste aux biens de la terre avait succédé un printemps aussi malheureux. Les récoltes avaient été ou nulles ou presque nulles, et de très-mauvaise qualité. Le peuple, sans raison, s'était soulevé contre le Sénat, qui certes ne disposait pas des pluies du ciel. Les préteurs faisaient venir des blés de toutes parts; mais le pain était néanmoins devenu extrêmement cher. Philagrius, homme très-distingué, placé alors à la tête de toute la préfecture d'Orient, ne pouvant améliorer l'état des choses, voulait au moins ne pas le laisser empirer, et exhortait tous les boulangers à se montrer plus modérés. Il ne pensait pas toutefois devoir prendre des mesures coercitives, de peur de voir s'enfuir la plupart d'entre eux. Au milieu de ces difficultés, la ville était ballottée, comme un navire abandonné de son équipage.

(1) Reiske, p. 129.

En voyant cette opinion de l'homme que l'on considérait comme un dieu, les impies (les chrétiens), déconcertés par cette clémence, accusent une prudence, qui n'est pas, disent-ils, en cette occasion (1), de la prudence, mais un encouragement à la fureur du peuple qui ne tardera pas à éclater. Je riais de leur erreur, et je conseillais au préfet d'en rire. Il voulut bien m'en croire d'abord ; mais, voyant cette erreur se répandre, il s'en émut et en vint, contre les boulangers, à l'emploi du fouet sur la place publique, où tout le monde pouvait voir ce spectacle. Assis sur son char, il les faisait comparaître, les faisait frapper, et leur demandait qui les avait payés pour frauder ainsi sur le prix et sur la qualité du pain. Ils ne répondaient rien, et n'avaient rien à répondre ; on en était déjà à battre le septième. Ne sachant rien de ce qui se passait, j'allais à mes occupations ordinaires, lorsque je fus attiré par le bruit, par la vue des coups, et la joie féroce du peuple contemplant ces dos nus (2) et le sang qui coulait. Je m'arrêtai à ce cruel spectacle, et ne pus longtemps supporter cette vue. Fendant la foule de mes mains, protestant par mon mutisme, j'arrive jusqu'aux roues du char. Là je rompis le silence, et protestai à haute voix. Je m'attachai à deux points : je montrai que les malheureux qu'on frappait n'étaient nullement coupables, et que, si on ne cessait de sévir contre eux, on verrait bientôt naître des difficultés redoutables. Je ne disais que ce qui était juste et dans l'intérêt du préfet et de la ville ; mais, pour le dire, j'affrontais la mort, suivant l'opinion de tous ceux qui m'entouraient, en combattant l'erreur qui avait soulevé la foule. Un grand nombre, en effet, avaient déjà des pierres dans les mains, prêts à les lancer à quiconque interviendrait en faveur des boulangers. C'est merveille qu'ils ne les aient pas lancées, aux premières paro-

(1) Reiske, p. 130.
(2) Reiske, p. 131.

les que je prononçai ; et ce fut encore une autre merveille qu'ils n'aient pas pris, avec moi, la défense des pauvres boulangers, après avoir été apaisés et convertis par mon discours. Cet effet ne peut être attribué à la parole d'un mortel. C'est à un Dieu qu'il faut l'attribuer, c'est à la Fortune (1) qui sait calmer la fureur des flots soulevés. Dès lors, je passai pour le bienfaiteur des malheureux qui n'avaient pas été torturés, pour le sauveur du préfet, de la ville entière et de ses habitants. Par moi les habitants échappaient à la famine, la ville échappait aux flammes, le gouverneur échappait à la corde et à la claie.

Mon influence affligeait ceux qu'avait dépités ce succès ; ils ne souffraient pas de ce fait seul, mais des mille marques de considération dont m'accablait le préfet ; on l'avait vu, en effet, déplorer les rigueurs de la loi qui lui interdisait de venir chez moi comme il l'aurait voulu. Deux préfets, pourtant, l'avaient fait constamment : Pélagius d'Épire, et plus encore Marcellinus de Cyre. Je pus, dans ces temps, être utile (2) à mes concitoyens. Tous ceux qui avaient besoin d'être aidés recouraient à moi, et, par l'entremise des préfets, je leur rendais les services dont ils avaient besoin.

Mais le nom de Proclus ne me rappelle qu'orages et tempêtes, que coups et que sang. Je recueillis pourtant de là une considération nouvelle, en ne craignant pas de manifester les sentiments que m'inspiraient de pareils actes. Jamais je n'allai chez lui, ce que j'avais fait pour la plupart de ceux qui avaient occupé ce haut poste. Je tirai donc une gloire nouvelle, et de la haine que j'avais pour lui, et de celle qu'il avait pour moi. La mienne était manifeste, la sienne mal dissimulée, malgré ses efforts (3).

(1) Reiske, p. 132.

(2) Reiske, p. 133.

(3) Il y a ici lacune ou interpolation : Proclus, si brusquement amené plus haut, et si brusquement quitté ici, reparaît plus loin. p. 254.

C'est alors que je perdis ce frère que sa jeunesse et son malheur m'avaient rendu cher, et je ne pouvais souffrir la consolation qu'on voulait me faire trouver dans le malheur qui l'avait frappé de cécité.

Je souffris encore, à cette époque, de la décadence de l'art auquel je m'étais voué. Je vis déserter les écoles grecques pour aller, en Italie, chercher une autre langue et une autre éloquence. Les lettres latines semblaient l'emporter sur les lettres grecques, et attirer à elles (1) la puissance et la richesse, ne laissant à ces dernières que les attraits qui leur étaient propres. Je ne me laissai pas entraîner par les exhortations qui me pressaient alors d'abandonner ma profession. Je n'ignorais pas dans quel discrédit était tombée l'éloquence grecque; mais je ne voulus avoir rien à me reprocher, et je regardai comme aussi honteux que l'abandon d'une mère dans le malheur, la désertion d'un grand nombre de professeurs de rhétorique, dans ces circonstances difficiles. La plupart se dispersèrent par toute l'Asie; l'un d'eux se fixa à cette extrémité de l'Europe où s'étale la grande ville qui domine le Bosphore.

Je vais citer un nouvel exemple de la protection des Dieux qui veillent sur ma vie. Monté sur un petit cheval, je sortais (2) du palais du Sénat, après avoir vaqué à mes occupations ordinaires. Je passais par la porte neuve, lorsque je rencontrai un attelage qui tournait pour rentrer. Mon cheval eut peur, à la vue de l'attelage. Les têtes des animaux se touchaient presque, et le cheval n'avait pas assez de place pour se retourner. La peur l'empêchait d'ailleurs de passer outre. Il ne me restait plus qu'à voir le cheval se renverser sur moi et me briser les reins, ou à voir ma tête fendue par les bonds de ma monture, et ma

(1) Reiske, p. 134.
(2) Reiske, p. 135.

cervelle écrasée contre la pierre des colonnes. Les conducteurs des mules et les personnes qui étaient dans la cour du Sénat poussaient également des cris, les derniers comme témoins d'un malheur qu'ils ne pouvaient empêcher, les premiers s'excitant à voler à mon secours (1). En se pressant derrière moi, les bras tendus, ils empêchèrent le cheval de se renverser, et l'animal, cabré et tremblant de tous ses membres, resta, contrairement à sa nature, au milieu de toutes ces mains debout, mais immobile. C'est à un Dieu que je dus d'être sauvé, en cette occasion, et par les hommes et par ma monture.

Nous apprîmes, de différents côtés, au commencement de ce même hiver, la mort d'un grand nombre de nos amis. Et, ici même, la perte d'un jeune homme fut aussi vivement ressentie, par un grand nombre de citoyens et d'étrangers, que par son propre père, et à cause de ses grandes vertus, et à cause de la douceur de son caractère envers tous ceux qui le servaient ou avaient quelques rapports avec lui.

Il était encore malade, lorsque vint à Antioche l'illustre Richomer, ce général resté fidèle au culte des Dieux. Avant même de m'avoir vu, il avait pour moi une vive affection, comme il me l'apprit dans ses entretiens. Dès qu'il put me voir, laissant toute autre chose, il vint à moi et me demanda la permission de m'embrasser : c'était, disait-il, le plus grand bonheur qu'il pût désirer (2), et nous liâmes, dès lors, une étroite amitié, qui fut pour nos ennemis une profonde mortification. Il alla rejoindre l'empereur, et, étant sur le point de prendre la dignité de consul, il m'invita, par une double lettre, à venir assister à son installation à Constantinople (3) : la première était de lui, comme cela arrivait à tous les autres consuls ; la

(1) Reiske, p. 136.
(2) Reiske, p. 137.
(3) J'ai trouvé ce passage à peu près inintelligible.

seconde lettre était de l'empereur, et pareille démarche était sans exemple. Je prononçai donc son panégyrique (1). Ai-je fait pour sa gloire plus que les autres orateurs, je ne le sais, mais je sais que j'employai de mon mieux tous mes moyens, pour louer dignement ce grand général. Comme notre excellent prince lui demandait qui il avait surtout aimé fréquenter à Antioche, il répondit que c'était moi, et rendit ainsi l'empereur plus porté d'affection pour moi, au point de promettre de venir ici, exprès pour me voir. Mais assez sur ce sujet.

Si c'est un bonheur de voir ses vœux exaucés, on saura que j'avais ardemment souhaité de voir dépouiller Proclus d'une charge dont il avait fait une tyrannie. Je ne le souhaitai pas en vain, et les dieux ajoutèrent la honte à sa chute (2). Car il ne fut plus, dès lors, qu'un esclave fugitif, tourmenté et poursuivi par les remords de sa conscience. Jupiter déroba sa fête aux regards de l'homme qui avait souillé de sang les lauriers de Daphné. Il me semblait que les âmes de ceux qu'il avait immolés, attachées à sa poursuite, comme des chiens dévorants, l'obligeaient à fuir, le menaçant sans cesse de leurs morsures. Je ne pus assister aux jeux Olympiques de cette année ; je dédiai à Jupiter le discours que j'avais composé pour cette circonstance, et que je ne pus prononcer ; je le lui offris, avec le parfum de l'encens que je devais à sa divinité.

Pendant tout le temps de la préture de Proclus, dont je me tenais éloigné, j'avais été en butte aux embûches de ceux qui l'entouraient. Aux yeux d'un grand nombre, je paraissais téméraire de ne pas redouter ses foudres. Grâce aux Dieux, pourtant, ces ennemis ne purent me nuire, bien que je continuasse à parler en toute franchise,

(1) En 384 ; Libanius avait 70 ans.
(2) Reiske, p. 138.

à blâmer ce qui était digne de blâme, et à soutenir la lutte dans des discours plus fréquents qu'auparavant. Je ne perdais pas une minute de mon temps à faire la cour à Proclus, tandis que les autres y perdaient tout le leur, l'entourant (1), le circonvenant, le flattant, tendant la main et s'enrichissant. Comme je ne faisais rien de toutes ces choses, je composai un grand nombre de discours que je prononçai dans les assemblées. Et pourtant, je reçus de nombreuses ambassades, qui me parlaient de paix, avec de magnifiques promesses, mais je ne me laissai jamais séduire ni entraîner loin de la justice et de la vérité. Aussi j'étais justement loué; j'étais, sur le continent et dans les îles, regardé comme un homme vraiment digne de ce nom, et mon éloignement du préfet me valut la réputation d'un caractère supérieur au vulgaire.

La Fortune nous fit voir enfin le salut et la liberté; elle nous permit de respirer un peu, et ne se montra fâcheuse qu'envers les fabricants de cercueils; à la place d'un tyran, elle nous donna un excellent préfet, dans la personne d'Icarius, fils de Théodore qui était mort si malheureusement. Icarius était le nourrisson des Muses, et avait obtenu le pouvoir comme prix de son éloquence. Empêché de parler par sa dignité, il voulait jouir de l'éloquence des autres. Il m'honora du titre de père, et me témoigna une affection qui aurait pu me brouiller avec Théodore, s'il eût encore été parmi les vivants. Icarius trouva la ville en proie à une famine qu'avaient aggravée les menaces faites contre les boulangers. Ceux-ci cherchaient leur salut en s'enfuyant (2) de la ville ; on ne trouvait de pain nulle part, et on n'avait de blés qu'en espérance. La disette menaçait des plus grandes extrémités, et la ville ressemblait à un vaisseau battu par la tempête. C'est

(1) Reiske, p. 139.
(2) Reiske, p. 140.

alors qu'étant accouru chez le préfet, j'apaisai, non sans peine, la dangereuse discussion soulevée entre lui et les boulangers. Les boulangers, pleins de défiance, redoutaient d'être saisis, s'ils se montraient, et toute parole, excepté la mienne, leur paraissait insuffisante et suspecte. Mais dès que j'eus dit qu'ils pouvaient se fier aux promesses qui leur étaient faites, toutes les craintes cessèrent. Le bruit s'en répandit bien vite sur les montagnes et dans les vallées. Dès le soir, tous les boulangers étaient rentrés chez eux, et on voyait, le lendemain, au lever du jour ce qu'on n'aurait jamais osé espérer; il n'y avait plus aucun rassemblement pour les pains, tant était grande leur abondance! Je puis dire que c'est encore grâce au concours de la Fortune, que je réussis dans cette occasion, et l'on reconnut que j'avais ainsi rendu à la ville un plus important service que ceux-là même qui étaient en charge; ceux-ci n'avaient pu que dépenser de l'argent pour la ville qui avait été sauvée de sa ruine; mais j'étais, moi, celui qui l'avait sauvée.

Le préfet prit, bientôt après, des mesures pernicieuses contre les boulangers, en les mettant sous la juridiction de l'édile Callipe, homme ivrogne et pervers, qui se mit à les frapper et à les menacer, non-seulement eux, mais toute la population du marché; et, pour comble de vexations, il traînait ses victimes le dos nu par toute la ville (1). J'en étais affligé, mais je n'y pouvais rien, et Callipe se faisait un plaisir de mon chagrin même. Il ne manquait pas de gens autour du préfet pour soutenir que cela était pour le mieux, et que si l'on enlevait l'édile, tout n'en irait que plus mal sur le marché. Celui-ci donc trônait comme un vainqueur, et vivait magnifiquement, ainsi que tous ceux qui le soutenaient. Pour moi, j'avais l'attitude du vaincu, et il ne me restait que le découragement. La Fortune, sans

(1) Reiske, p. 141.

doute, ne put contempler un tel renversement des choses, et, sans que j'eusse à me remuer pour cela, elle changea la face des affaires. L'édile, toujours ivre, fut mis hors de charge, et eut à se tenir désormais caché chez lui. Dans les fêtes et les courses qui eurent lieu alors, en l'honneur de Neptune, il garda soigneusement la maison, inquiet et tremblant, tant était grande la foule des esclaves qui se pressaient devant sa maison, lui criant de rendre gorge, et lui montrant les torches qu'ils portaient. Il se faisait aussi humble qu'il avait été insolent; il avouait ses erreurs et, se rendant justice à lui-même, il s'arrachait les cheveux.

Je reçus, vers ce temps, des lettres du préfet d'Orient. Il m'adressait les compliments les plus flatteurs, et manifestait l'intention de me voir. Des lettres, qui lui avaient été remises de nuit (1), il ne savait par qui, contenaient contre moi des accusations qui m'étaient un grave sujet de chagrin. Mais, peu de jours après, sur la demande du préfet (demande dont la bonne déesse m'avait prévenu auparavant), j'eus à prononcer le discours que j'avais composé. Ce discours me fit honneur, et les applaudissements qu'il m'attira me consolèrent de la perte d'un homme dont l'écriture avait été, pour mes discours publics, un puissant auxiliaire : il transcrivait, mieux qu'ils n'étaient dits, mes discours, qu'il entendait à peine, et cela en caractères que l'œil pouvait parcourir avec la plus grande facilité.

A cette époque, je pus me rendre utile aux chers parents de mes élèves, en apaisant les ressentiments du préfet, en faisant relâcher ceux qui étaient retenus prisonniers, et leur permettant de rentrer dans leurs demeures. Il me serait impossible d'exprimer la profonde douleur où me plongèrent la famine et la peste, qui firent alors périr tant de monde. Ces fléaux forcèrent un grand nombre de pa-

(1) Reiske, p. 142.

rents à rappeler chez eux leurs enfants, pour les arracher à l'incendie qui menaçait de les dévorer. Ils obéirent, et je vis ainsi diminuer le nombre de mes élèves. Je ne pouvais pas néanmoins ne pas me réjouir de les voir en sécurité, par leur départ; mais, tant que durèrent ces fléaux, jamais le rire ne dérida mon visage, et je ne cessai de m'adresser aux Dieux, les suppliant de ramener parmi nous la santé et l'abondance. Les Dieux enfin se montrèrent favorables. La peste s'est arrêtée, et on peut aujourd'hui (1) espérer une abondante moisson. Puisse cette espérance se réaliser!

Vers ce temps, plus encore qu'auparavant, nous avons vu l'étude des lettres grecques primée (2) par d'autres études, et nous avons même pu craindre de les voir complétement anéanties, sous le coup d'un décret. On ne vit toutefois paraître ni rescrit impérial, ni loi ayant cet effet; mais les honneurs et le crédit accordés à ceux qui savaient la langue latine, donnaient la supériorité à cette langue. C'est donc aux Dieux qu'il appartient de veiller au triomphe de la langue qu'ils ont donnée aux hommes, et de lui faire retrouver la force et l'éclat qui furent son partage.

Plusieurs années avant le temps dont je parle, les Dieux avaient protégé ma vie. Je raconterai maintenant ce fait dont je n'ai pas parlé plus tôt : le récit ne perdra rien, pour n'être pas mis en son lieu. Un artisan était devenu fou, et faisait peur de loin à ceux qui le rencontraient. Il s'attachait, de préférence, à certaines personnes, et se montrait, en particulier, fort irrité contre moi, comme si je lui eusse fait quelque mal. Chaque fois qu'il me voyait, il me lançait des pierres, cherchant à m'atteindre et à me tuer. Pour quel motif? c'est ce que je ne sais pas plus maintenant qu'alors. A la vue des pierres qu'il me jetait,

(1) Libanius a alors soixante-dix ans : cette seconde partie de ce discours fut donc écrite à plusieurs reprises, comme un journal de sa vie.
(2) Reiske, p. 143.

les spectateurs poussaient des cris que leur arrachait la crainte (1); leurs mains pourtant restaient enchaînées. Les Dieux seuls, qui savent rendre vaines toutes les pierres lancées par la main des hommes, me protégèrent, et je voyais ces pierres passer les unes au-dessus de ma tête, les autres à côté de moi. Un jour d'été, vers le midi, j'étais assis au pied d'une colonne, travaillant mon Démosthène, et il n'y avait personne dans le voisinage, ni hommes libres, ni esclaves. Ce fou vint vers moi, une pierre dans la main, s'approchant de la grande porte, qui était fermée, mais par laquelle on pouvait voir tout l'intérieur, et n'apercevant personne, se retira avec sa pierre. Un Dieu, sans doute, avait empêché ses regards de tomber sur moi, qui l'avais tout le temps suivi des yeux, sans faire un mouvement. Et certes, je n'aurais pas eu besoin d'un second coup pour être assommé, tant était grosse la pierre qu'il tenait. Je dois donc regarder comme un présent d'Apollon la vie dont j'ai joui depuis ce temps jusqu'à l'heure présente. Je me préoccupai de la santé de mon fou, et conseillai à son père de l'enfermer et de le mettre au régime de l'eau, à la place de celui du vin, dont il avait abusé, car on m'avait appris que c'était là la cause de sa folie. Mais je reviens à un autre sujet.

J'avais un de mes proches (2) qui tenait un certain rang dans le Conseil supérieur; il donnait souvent à dîner et aimait à recevoir à sa table. Trompé souvent par des songes menteurs annonçant ce qui ne devait pas arriver, il racontait, en riant, à beaucoup de gens, ce qu'il avait vu dans ces songes. Ce jeu, avec le temps, devint pour lui un véritable danger, et l'on vit également citer en justice, et celui qui racontait ces songes, et ceux qui les écoutaient. Un de ces derniers, qui avait été arrêté, dit,

(1) Reiske, p. 144.
(2) Reiske, p. 145.

dans le prétoire, qu'il avait aussi pris part à cette consultation des songes. Le principal accusé étant mort, sur ces entrefaites, le juge abandonna l'enquête; mais le dénonciateur n'en suscita pas moins, à l'occasion même de cette mort, une seconde enquête, qui fit mettre mon secrétaire à la torture, et m'épuisa moi-même en démarches, en inquiétudes et en fatigues. Que pouvait-il contre le survivant, quand l'accusé était descendu chez les morts ? Il ne voulait certes pas faire comparaître le mort; mais, poussé par la haine et l'envie contre ceux qui n'avaient pas été arrêtés, comme lui (1), et impliqués dans cette affaire, il s'en vengeait par cette accusation, dans l'espoir de nous jeter dans les plus grands embarras. Je dus à ma bonne Fortune de ne pas être atteint, dans cette circonstance, par la dent de l'envie, et de pouvoir continuer à me livrer à mes chères occupations habituelles, au lieu d'y être péniblement arraché. La sagesse de l'empereur mit fin à cette déplorable affaire, et lui donna la solution la plus douce et la plus équitable que l'on pût attendre. Personne ne fut condamné à mort, deux inculpés furent exilés, et quelques châtiments corporels rendirent les autres plus sages (2).

J'eus ailleurs d'autres ennuis suscités par les jeunes gens de mon école, dont quelques-uns causèrent du désordre. Tandis que le plus grand nombre restait tranquille, une minorité turbulente et audacieuse mettait sa gloire et son émulation dans le tumulte, et se plaisait à montrer qu'elle irait plus loin encore, si elle le voulait. J'avais tout lieu d'en souffrir; néanmoins je jugeai convenable de garder le silence, jusqu'à ce qu'ils reconnussent les premiers le tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes; mais le bon sens ne suffisant pas à le leur faire comprendre, il fallut employer quelque chose qui les y forçât, et leur permettre de s'en

(1) Tout ceci est fort obscur dans le texte.
(2) Reiske, p. 146.

aller, quand ils ne le voulaient pas (1). Je crus devoir prendre cette mesure sans en parler.

Je ressentis alors, de nouveau, ce mal de tête occasionné par la foudre, et qui m'avait laissé en paix pendant seize ans. Il me reprit avec un redoublement de violence, aussitôt après la plus grande de nos fêtes, celle qui est commune à tous les sujets de l'empire romain. Je craignais de tomber, tandis que j'étais assis au milieu de mes élèves; cette même crainte me poursuivait, couché sur mon lit; mes jours n'étaient qu'une longue souffrance; mes nuits m'apportaient un peu de soulagement, pendant mon sommeil; avec le jour, mon mal reparaissait; si bien que tout ce que je demandais aux Dieux de m'accorder, c'était la mort. Je ne pouvais croire que cette maladie ne dût pas me faire perdre mes facultés. Jamais pourtant je n'avais éprouvé rien de tel lorsque j'écrivais ceci; mais je ne pouvais pas prendre confiance dans l'avenir. Je dois rendre grâce aux Dieux qui m'avertirent, par leurs oracles, de ne pas me tirer du sang en me coupant la veine, bien que je le désirasse vivement. Le médecin disait que, si cela avait lieu (2), la perte de mon sang donnerait plus de force au vertige, et que ma tête, cédant à ce vertige, entraînerait mon corps et me ferait tomber. Au milieu de ces souffrances et de ces inquiétudes, j'eus le songe suivant : Il me sembla voir des hommes immoler deux enfants, et mettre le cadavre de l'un d'eux dans le temple de Jupiter, derrière la porte. Comme je m'indignais de cette profanation, injurieuse à Jupiter, on me disait que cela devait être ainsi jusqu'au soir, et qu'alors l'enfant serait confié à la tombe. Tout cela ne semblait me présager que remèdes, sortiléges et lutte avec les magiciens; le fait montra bien qu'il en était ainsi, dans ces craintes qui me troublaient, et

(1) Libanius veut dire, sans doute, qu'il les renvoya à leurs parents; mais il ne le dit pas clairement.

(2) Reiske, p. 147.

dans cette persistance à ne désirer que la mort. Je ne répétais que cela à ceux qui m'entouraient; mes prières aux Dieux n'avaient pas d'autre objet; je ne pouvais souffrir qu'on me parlât de bains, qu'on me parlât de repas; je fuyais les livres dépositaires des veilles des anciens; je ne pouvais écrire, je ne pouvais composer un discours. Ma parole ne se faisait plus entendre, alors même que les acclamations des jeunes gens le demandaient avec instance. En effet, lorsque j'essayais de me lever, j'étais balancé et entraîné, comme une barque sous l'action du vent. Les élèves espéraient qu'ils allaient m'entendre, mais je ne pouvais parler. Les médecins m'engageaient à chercher ailleurs ma guérison, déclarant leur art impuissant contre un tel mal. Mes amis avaient la même opinion (1), et à cause de la nature de ces souffrances, et parce qu'ils avaient vu, chose qui n'avait pas encore eu lieu auparavant, les accès de goutte me revenir à deux reprises, l'été et l'hiver. Aussi semblait-il à tous ceux qui me visitaient que je ne verrais pas le jour suivant, et dans les autres villes je passais déjà pour mort; des députations vinrent, en grand nombre, demander la confirmation de cette nouvelle. Plusieurs de mes amis voulaient que j'allasse prendre à partie certains magiciens, qu'on désignait comme les auteurs de pareils maléfices, mais je ne voulais entreprendre rien de semblable, et je les contins eux-mêmes, leur disant qu'il fallait plutôt prier les Dieux, que traîner devant les juges des hommes accusés de maléfices accomplis dans les ténèbres. Pourtant on trouva un caméléon (2), qui venait on ne sait d'où, dans l'endroit même où je donnais mes leçons : ce caméléon était mort certainement depuis bien des mois et des années; on pouvait voir sa tête placée entre ses pattes de derrière; des deux

(1) Reiske, p. 148.
(2) Reiske, p. 149.

pattes de devant, l'une manquait, l'autre fermait la bouche. Mais, même après cette découverte, et frappé par l'évidence, je ne voulus trouver le nom d'aucun coupable ; il me sembla que les remords les avaient arrêtés dans l'accomplissement de leur sortilége. Je crus que ces ennemis cachés abandonnaient leurs poursuites (1), et je commençai à être de nouveau en état de me mouvoir. Je dois encore à la bienveillance des Dieux d'avoir vu ainsi exposé aux regards, à la surface de la terre, un sortilége qui aurait pu rester enfoui dans ses profondeurs.

Il vint alors à Antioche un préfet qui ne ressemblait guère, envers moi, à son grand-père; celui-ci, en homme versé lui-même dans l'art de la parole, m'avait toujours honoré ; mais son petit-fils ne voulut pas même me voir, et, en me refusant une faveur légitime et de peu d'importance, il montra sa grossièreté et son manque de sens. S'occupant de futilités, et négligeant les choses importantes, il passa tout le temps de sa préture sans avoir une seule fois entendu ma parole (2) ; il m'avait paru indigne de cet honneur. Ce châtiment ne fut pas le seul : il fut envoyé sur les confins du désert, à l'extrémité de l'empire, où, brûlé par le soleil, il ne cessait de boire et d'avoir soif (3).

Il vint après lui un autre préteur, sous lequel eut lieu la sédition la plus terrible, suscitée par les dieux infernaux. Des pierres furent lancées contre les images des princes; le tumulte fut horrible; les statues d'airain furent traînées par terre ; des cris contre les maîtres du monde furent proférés, cris plus séditieux que toutes les pierres qui furent lancées. De là, une émigration considérable. Il n'y avait plus de sécurité pour ceux qui restaient dans la ville, et ceux qui fuyaient pleuraient sur ceux qui res-

(1) Reiske, p. 150.

(2) Reiske, p. 151.

(3) Ce passage est obscur et présente à peine un sens satisfaisant, de quelque manière que l'on en modifie la ponctuation.

taient. Nous n'avions plus à attendre que des malheurs, et toute espérance d'échapper au châtiment semblait interdite. Je parus, en cette circonstance, être le sauveur de cette ville. Par mes paroles, par mes larmes, je calmai ceux qui tremblaient devant le jugement suspendu sur leurs têtes ; je leur persuadai de s'attacher aux lettres (1) avec amour ; on vit bientôt refleurir partout le goût des lettres, et nous regardions cet heureux résultat comme un bienfait de la Fortune. Je composai encore un grand nombre de discours, roulant tous sur le même sujet, mais variés dans la forme. Mon auditoire, à cette époque, n'était plus ce qu'il avait été auparavant, composé de magistrats et d'étrangers accourus des contrées les plus lointaines. Aujourd'hui je voyais ma parole comme enchaînée et asservie ; autrefois elle avait toute sa liberté. Je ne m'adressais alors qu'à des oreilles amies ; aujourd'hui j'avais la douleur de savoir que ma parole tombait dans des oreilles ennemies (2).

Un préfet nouveau, aussi impie que le précédent, qui ne connaissait pas les Dieux, prit le commandement. C'était un homme adonné aux festins, vivant voluptueusement, au sein d'une abondance qui était le fruit de ses injustices, et plus dépourvu de sens encore que son prédécesseur. Il m'avait entendu le supplier de ne pas déshonorer davantage le bois de Daphné, et de ne pas porter le fer sur les lauriers qui en étaient l'ornement; il était dès lors devenu mon ennemi, et faisait tous ses efforts pour ruiner mon école. D'abord il favorisa, autant qu'il le put, l'éloquence latine ; il tenta ensuite de me susciter un concurrent dans l'enseignement des lettres grecques. Il fit venir un pauvre sophiste grec, auquel il ordonna de se préparer à la lutte, et, comme un redoutable athlète, de jouter avec moi. Mais celui-ci se trouva comme

(1) Reiske, p. 152.
(2) Reiske, p. 153.

enchaîné, et demeura court, dès son début, gagnant d'ailleurs beaucoup à garder le silence. En vain il s'efforça de mouvoir sa langue glacée; elle demeura impuissante. Un nuage de confusion couvrit les yeux de l'orateur, forcé de se retirer, et du juge (1), auteur et spectateur de sa défaite. La mort de mon adversaire ne m'aurait pas paru, pour sa témérité, un châtiment plus grand qu'une semblable confusion.

Vers cette époque, un injuste soupçon excita contre moi un de ceux qui me touchaient de plus près, et sa haine, tombant et s'acharnant sur ma personne, sans toutefois attaquer mon fils, cherchait à me nuire de tout son pouvoir. Je n'évitai pas sa poursuite, quoique je ne fusse pas présent. Il disait que les nombreuses immunités dont je jouissais, ainsi que les nombreux priviléges que m'accordait la loi, étaient un véritable dommage pour le Sénat. Il alla, comme député, porter sa plainte au pied du trône; mais il revint humilié dans ses prétentions, par les honneurs dont le prince me comblait. De retour avec la députation elle-même, un envoyé me remit une lettre de l'empereur, honorant celui qui la recevait, et l'honorant surtout par ce qu'il accordait à Eusébius (2). Les députés eux-mêmes disaient : L'empereur a honoré le père en faveur du fils, et le fils en faveur du père. En sorte que ceux qui revenaient d'Athènes, au lieu de me chercher querelle, m'admiraient et l'admiraient aussi, moi, pour ce que j'avais pu lui donner (3), lui, pour ce qu'il avait reçu. On reconnaîtra là encore la bienveillance des Dieux à mon égard.

Un soir que je revenais du bain, j'eus à passer devant des chevaux qui étaient de véritables bêtes féroces, sans en avoir l'apparence. Les uns avaient la tête tournée contre les colonnes, les autres vers la muraille. Il semblait n'y

(1) Reiske, p. 154.
(2) Tout ceci est extrêmement obscur.
(3) Reiske, p. 155.

avoir là aucun danger, quand pourtant c'était tout le contraire. Lorsque je passai au milieu d'eux, ils me montrèrent les dents, et se servirent de leurs pieds comme d'armes de jet, et c'en était assez pour m'étendre mort sur place. Heureusement, le conducteur des chevaux, abandonnant celui qu'il tenait, m'arracha au danger et me mit en sûreté. Je dus certainement mon salut aux mains du conducteur, mais c'est à la protection des Dieux que je dus son intervention.

Les habitants d'une ville voisine avaient chassé de chez eux un sophiste, de peu de talent, mais de beaucoup de jactance. Il se servait du peu qu'il avait contre celui à qui il le devait. Un de ses jeunes élèves, ayant eu à s'en plaindre, fit tomber le voile dont s'enveloppait sa fourberie, et le fit de plus chasser de notre ville. On pourrait dire aussi qu'alors Sabinus dut sortir, non d'une ville quelconque, mais de la vie, lui qui fut réduit à une telle misère que, lorsqu'il avait à changer de logement, il pouvait, d'une seule main, emporter tout son bagage, et que c'était pour lui un véritable malheur de n'être pas mort. Et pourtant, bien des fois, il s'était emparé de ce qui m'avait appartenu, et il avait osé dire, un jour, qu'il saurait me faire descendre aux enfers, et entrer en possession de ma terre (1). Ce fut une funeste autorité que celle qu'exerça un homme, doué d'un pareil ventre et n'agissant que par fourberie. Il avait résolu de porter le fer sur les cyprès de Daphné. Sachant que cela finirait mal pour celui qui aurait l'impiété de les abattre, je dis à quelqu'un de ses compagnons de table qu'il ne fallait pas, en touchant aux cyprès, exciter la colère d'Apollon, et que cela était surtout dangereux pour ceux dont la maison avait déjà été frappée pour le même motif. J'ajoutai que j'engagerais l'empereur à veiller à la conservation et

(1) Reiske, p. 156.

à l'embellissement de Daphné, qui d'ailleurs inspirait tant de vénération. Notre préfet, là-dessus, écrit au consul, qui était en Phénicie, des lettres pleines de menaces et de mensonges, dans lesquelles il lui disait que je voulais faire tomber sur lui la colère de l'empereur (1). Par ces mensonges, il excita la colère de cet homme violent, et le fit accourir ici, assez semblable à un sanglier qui aiguise ses défenses. Il n'avait pas pourtant désiré le faire venir, et il l'aurait volontiers vu s'en retourner. Néanmoins le bruit se répandit partout que le préfet était contre moi en guerre ouverte. Ce bruit poussa un vieillard, qui avait dévoré sa fortune et la fortune de ses frères, et espérait trouver sa vie dans la dénonciation, à se porter avec audace mon accusateur. Il devenait bientôt l'accusateur de sa propre accusation, tant (2) elle reposait sur des bases peu solides; il se rejetait, pour m'attaquer, sur les exemptions et les priviléges dont je jouissais. Mais notre préfet voulait qu'il insistât sur le crime de lèse-majesté, pour soulever contre moi, non pas l'inimitié d'un vieillard, mais la haine de l'empereur lui-même. Des lettres, écrites dans cette même intention, furent envoyées à celui qui tenait après lui le premier rang. Tous deux les lurent, tous deux ne firent qu'en rire, mon caractère repoussant suffisamment, à leurs yeux, une semblable calomnie. Cette déconvenue fut, pour le préfet, plus douloureuse que si une maladie avait ravagé ses fécondes vignes de Tyr. Je dois certainement considérer comme une faveur des Dieux et de la Fortune, de qui tout dépend, de ne pas m'être vu, sur un pareil chef d'accusation (3), traîner au prétoire, forcé de m'exposer à l'erreur ou à la passion d'un juge; de ne pas avoir eu à quitter ma ville, et à supporter les ennuis et les difficultés d'une longue

(1) Reiske, p. 157.
(2) Reiske, p. 158.
(3) Reiske, p. 159.

route, de n'avoir pas été enfin arraché à mes chères occupations. Pour mon calomniateur, devenu à lui-même son propre châtiment, songeant tristement à ce qu'il avait été et à ce qu'il était, il s'en alla chercher ailleurs quelque autre victime de sa méchanceté, lui qui n'avait dû sa magistrature qu'à sa richesse, et dont l'impéritie avait été, pour les villes, un véritable fléau.

L'année qui suivit combla d'honneurs et ma personne et mes discours. Ma parole put se faire entendre, comme autrefois, avec l'agrément du premier magistrat de la ville. C'était un homme capable de juger et de terminer une affaire, capable de faire plus par sa douceur que les autres par la force des armes, et sachant se faire aimer des particuliers, des familles, de la ville, du Sénat, du peuple et de ceux dont les mains cultivent la terre. A cette époque, les arcs de ceux qui avaient coutume de me faire la guerre restaient au repos, suspendus à la muraille. Mais je souffris encore alors de mes violentes douleurs de tête; les mêmes hallucinations, les mêmes craintes de tomber, me retinrent à la maison, et me forcèrent d'abandonner la jeunesse à laquelle je donnais mes soins. Mais, là encore, je reconnus la main d'un Dieu secourable, et la parole d'un devin fit triompher dans mon cœur l'espérance sur la crainte; plus la crainte assiégeait mon âme, plus l'espérance la relevait et s'efforçait de l'emporter.

Nous eûmes alors un autre préfet (1); c'était la fureur, la faim, la terreur, l'injure, l'impiété personnifiées : tout ce qu'on peut dire, tout ce qu'on peut voir de tyrannie sous le règne des lois, non-seulement il voulait qu'on le crût capable de l'oser, mais il le faisait intrépidement, violant ouvertement les promesses les plus sacrées. [Si (2)

(1) Reiske, p. 160.
(2) Il y a ici deux lignes qui m'ont paru tout à fait inintelligibles.

bien qu'au bout de quelques jours l'idée me vint d'écrire un discours et de l'envoyer, n'ayant entendu parler de rien.] En attendant, nous demandions à Jupiter de nous débarrasser de ce fléau. Le Dieu nous entendit et nous exauça aussitôt, ajoutant à la chute de cet homme la honte et l'infamie. Pressé, serré, traqué, emprisonné par ses créanciers, il n'eut plus un instant de repos. Il était traîné en justice par ces mêmes soldats qui avaient poursuivi mes discours; il en fut réduit (1) à acheter une hôtellerie, et, dans une grande ville, on vit l'ex-préfet, en pleine place publique, tiraillé entre tous ses créanciers, qui se le renvoyaient l'un à l'autre, comme une balle. En voyant une partie de ces choses et en entendant raconter le reste, j'offrais de pieuses actions de grâces à la Fortune, qui m'avait toujours fait rendre la justice qui m'était due.

Après ce préfet, nous en eûmes un autre qui, ayant quitté sa patrie pour aller vivre ailleurs, avait déjà, dans trois commandements, amassé une belle fortune. Très-peu lettré, mais croyant l'être beaucoup, et tenant à le paraître, il s'estimait heureux de prendre la préfecture d'Antioche. J'apprendrai, disait-il, par mon exemple, aux magistrats, comment ils doivent être à l'égard des professeurs d'éloquence. Et, confirmant ses paroles, il passait avec moi une partie de ses jours et même de ses nuits, et si quelque chose l'en empêchait (2), il regardait cela comme une perte. Mais, ayant et tenant bien ce qu'il avait demandé aux Dieux (maîtres de donner tout ce qu'ils veulent), il n'était déjà plus le même; et s'étant à peine contenu pendant quatre ou cinq jours, il se découvrit. Comme je lui adressais quelques paroles, en faveur d'un jeune homme de notre ville, qui, ayant perdu ses parents, et réduit à chauffer les bains publics,

(1) Reiske, p. 161.
(2) Reiske, p. 162

avait besoin d'être aidé, pour pouvoir suivre mes leçons, il prit un air courroucé ; roulant les yeux, se serrant le nez, et grossissant la voix, il se mit à crier : Laisse-moi commander : que te mêles-tu de m'empêcher ? La véritable raison de cet emportement était qu'il voulait se livrer à toutes sortes de trafics, pour s'enrichir des dépouilles d'autrui, et qu'il savait qu'il n'y avait rien de plus opposé à mon caractère. Je le laissai donc commander, c'est-à-dire amasser les richesses d'un Cinyre. Ayant jeté ces fondements de sa fortune, il s'élevait aux dépens de tous ceux qu'il pouvait atteindre, ne reculant devant aucun moyen, pas même devant les supplices. Il ne leva pas le glaive contre moi. Mais s'il connaissait quelqu'un que la pauvreté dût pousser à se porter mon accusateur, il se hâtait de le réduire à la mendicité. Le châtiment vint encore des Dieux ; ils montrèrent qu'ils ne m'avaient pas abandonné et que j'étais toujours l'objet de leur bienveillance (1). Enlevant, pour ainsi dire, le voile qui cachait toutes ces corruptions, les Dieux mirent à découvert tout ce qu'il avait reçu d'or, d'argent et de vêtements pour rendre la justice. Une partie de ces objets revint aussitôt, non sans peine, à la vérité, mais à force de cris et de menaces, dans les mains de ceux qu'il avait pressurés ; une autre partie alla à Tyr, pour être la jouissance de celui qui les avait extorqués. Lui-même les suivit dans sa patrie, espérant là respirer plus à l'aise. Mais il retomba dans les mains des Tyriens, et, après avoir, à grand'-peine, échappé aux pierres, obligé de se barricader dans sa maison et d'y soutenir un siége, il ne put obtenir sa délivrance qu'en abandonnant une partie de ses richesses et en humiliant son orgueil. Ce fut ainsi qu'il subit, à Tyr, le juste châtiment dont il était redevable envers cette ville et envers Mercure, lui qui avait ex-

(1) Reiske, p. 163.

cité la colère des Dieux protecteurs et vengeurs de l'éloquence, en imposant à cette ville, dans un accès d'ivresse, un indigne sophiste, à la place d'un excellent rhéteur.

Ce fut pendant sa préture que mourut Olympius. Olympius avait toujours été pour moi un ami dévoué ; il s'était montré attaché à moi, comme à un père, et avait toujours été un de mes enfants de prédilection. Il s'était néanmoins, je ne sais comment, trompé sur le désintéressement de mon affection (1) ; car il me désigna, par son testament, comme son légataire universel, ce qui souleva l'envie contre moi. Il avait dit, dans son intimité, qu'il donnerait beaucoup à ceux qui étaient ses amis et même à ceux qui ne l'étaient pas, et son testament était, pour un grand nombre, une cause de dépit. De nombreuses sommes d'or et d'argent prêtées, par lui, devaient me revenir. Il semblait avoir laissé de nombreux débiteurs à sa succession ; mais la plupart de ceux-ci niaient leur dette, et il ne se trouvait plus que des titres de créances, sans créances réelles. Pour moi (2), préoccupé uniquement de mes propres affaires, et peu séduit par la situation de la succession, j'étais d'avis d'y renoncer. Mais je me vis entouré d'une foule de beaux diseurs, et de gens fort capables de se faire croire, qui poussaient de gros soupirs ; ils disaient que ce serait une honte pour la mémoire d'Olympius, si je refusais le titre et la charge d'héritier. J'avais, en outre, l'espoir de trouver quelques créances solides parmi ses nombreux débiteurs, bien qu'il n'y en eût aucune. Je me jette donc dans ce brasier, et je me vois chaque jour dévoré par de nouveaux soucis. Il me fallut alors sortir du cercle que je m'étais tracé, fréquenter des endroits qui ne m'étaient pas familiers, prononcer des

(1) Reiske, p. 164.
(2) Reiske, p. 165.

discours étrangers à mon caractère et à mes habitudes, louer les juges et les prier de respecter la justice (1). Mille soucis de cette nature, et si peu faits pour moi, m'arrachèrent bien des larmes, lorsque je me vis ainsi enlevé de force à ma vie studieuse et aux travaux de l'éloquence. J'en étais là cependant; pressé par ceux qui s'appuyaient sur le testament, et partaient de mon titre d'héritier pour me poursuivre, j'étais obligé souvent de vendre mes propres biens, et je n'avais pas un moment de relâche.

C'est au milieu de ces embarras, que je fus assailli par un chagrin bien plus violent, causé par la maladie et la mort de la femme dont j'avais eu un fils, et qui avait toujours, dans ma maison, tenu plus de place qu'un grand nombre de serviteurs. Au lieu de la voir s'empresser autour de moi, il ne me restait plus qu'à la pleurer. L'avenir lui eût réservé de grands chagrins, et elle en avait le pressentiment. Elle eut la douleur de ne pas revoir son fils. Ce fils était alors en Thrace, et dans cette ville de Thrace qui jouit du fruit des sueurs des autres villes. J'accusais ce voyage qui l'éloignait de moi; j'accusais son affection, qui semblait sommeiller, tandis que j'étais accablé sous le poids des soucis (2). Ce fut là certainement un coup fâcheux de la Fortune, puisqu'il était tombé de voiture et s'était blessé à la jambe. Cette même Fortune, toutefois, s'était montrée bienveillante et secourable, en lui ouvrant, dans son malheur, la maison hospitalière des deux frères de Cilicie, qui allèrent quérir des médecins, les amenèrent et les installèrent auprès de son lit (3)...

Pour moi, au moment où j'apprenais son malheur, et où je le voyais, peu de temps après, rapporté ici, j'étais

(1) Reiske, p. 166.
(2) Reiske, p. 167.
(3) Il y a ici une ligne tout à fait inexplicable pour nous.

plongé dans le deuil de sa mère, j'étais dans l'impossibilité de me mouvoir et d'aller du lit de la mère au lit du fils (1); mes pieds étaient, plus que jamais, enchaînés par la douleur. Mais, par un don des Dieux, au milieu de toutes ces épreuves, j'avais toujours à la bouche, et je pouvais encore développer les lieux communs de la rhétorique ; je ne permettais pas à mes rivaux d'entonner un chant de triomphe. Je ne pouvais me transporter dans ma chaire publique ; mais je vaquais encore régulièrement à tout ce qui avait rapport à l'instruction de mes élèves. Les larmes, pourtant, que je versais en abondance, et qui coulaient de tant de sources, affaiblirent un de mes yeux, au point que je craignis sérieusement de le perdre. Mais ceux qui font dépendre toutes choses du cours des astres, me dirent que je ne le perdrais pas, parce que Mars commençait sa révolution. On venait d'ailleurs me voir de tous côtés, et les discours qui furent alors composés ne franchirent pas le seuil de ma maison. Je n'eus aucun rapport avec les préfets ; je voyais l'un d'eux trafiquer et vendre tout ce qu'il pouvait ; l'autre avait ouvert une auberge, et faisait trembler tous ceux qui avaient quelque procès (2).....

(1) Reiske, p. 168.
(2) Il m'a été impossible de trouver un sens quelconque aux deux pages qui suivent, et terminent le discours.

VU ET LU

à Paris, en Sorbonne, le 5 décembre 1865,

par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

PATIN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

A. MOURIER.

TABLE DES MATIÈRES.

VI.

APPENDICE.

Date Due

92.02.14	114		

FORM 109

